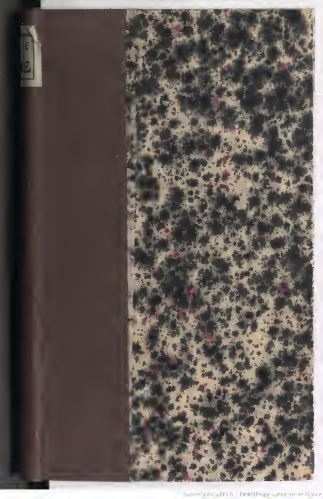
ŒUVRES CHOISIES
DE
LE FRANC DE POMPIGNAN.

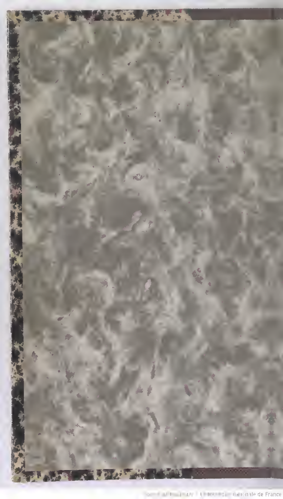
TOME SECOND.

EDITION STEREOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
1813.











ŒUVRES CHOISIES

DE

LE FRANC DE POMPIGNAN.

TOME SECOND.

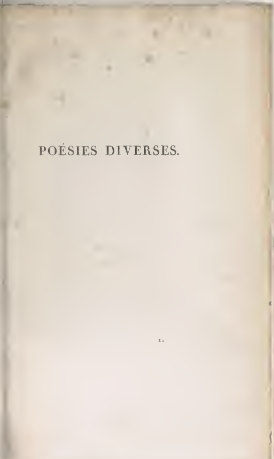
ŒUVRES CHOISIES
DE
LE FRANC
DE POMPIGNAN.

TOME SECOND.

ÉDITION STÉRÉOTYPE
D'APRÈS LE PROCÉDÉ DE FIRMIN DIDOT.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ET DE LA FONDERIE STÉRÉOTYPES
DE P. DIDOT L'AINÉ, ET DE FIRMIN DIDOT.
1813.



POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

LES VERS DORÉS

DES PYTHAGORICIENS. (1)

Craindre, adorer les dieux, c'est la premiere loi.
Revere du serment l'irrevocable foi.
Bienfaiteurs des humains, les heros et les sages
Des cœurs reconnoissants exigent les hommages.
Sois parent serviable et fils respectueux;
Que ton meilleur ami soit le plus vertueux;
Défere à des conseils moderés, salutaires;
Ne romps point l'amitié pour des fautes légeres;
Autant que tu le peux observe ce devoir,
Et tu le peux toujours si tu sais le vouloir.
Aux sens, aux passions commande avec empire;
Domte les mouvements que la colere inspire.
Surmonte le sommeil, crains la table et l'amour;
Ne fais rien qui ne puisse eclater au grand jour,
Rien qui blesse en secret ton respect pour toi-même.
Que l'exacte equité soit ta regle suprême;
Que la raison t'apprenne en tous temps, en tous lieux,
A juger par ses lois comme à voir par ses yeux;

---

(1) La traduction que je donne ici des fameux vers dorés de l'école de Pythagore, est libre, mais fidele. J'en ai retranché tout ce qui n'est que vision ou superstition de la secte Pythagoricienne, comme le nombre quaternaire, et les preceptes qui concernent les aliments. A cela près, cet excellent morceau de poésie meritoit de passer dans notre langue. La morale en est sublime, et les vers parfaitement beaux.

A n'oublier jamais, dans tes jours peu durables,
Que les plaisirs sont courts, les grandeurs périssables,
Que nos biens sont en butte aux caprices du sort,
Et qu'il n'est rien pour nous de certain que la mort.
Accepte sans murmure, et souffre avec courage
La portion de maux qui t'échéoit en partage.
Cherche à les adoucir, et crois que le destin
Ne livre point le juste à des malheurs sans fin.
Distingue les discours qui sont faits pour instruire
De ceux dont l'art brillant n'est propre qu'à séduire.
Garde-toi d'admirer leurs dangereux défauts;
Mais profite du vrai sans t'irriter du faux.
Dans le meilleur parti, malgré l'effort contraire,
Que ton choix décidé constamment persévere.
Délibere long-temps, consulte avant d'agir,
Si de tes actions tu ne veux pas rougir.
Malheureux qui trop tard connoît son imprudence!
Préviens les repentirs de l'inexpérience,
Et laissant les objets que tu ne saurois voir,
N'apprends, pour être heureux, que ce qu'on peut savoir.
De ton corps avec soin ménage les services.
Sois sobre en tes repas comme en tes exercices;
Tu préviendras ainsi les maux et la douleur.
Dans tes foyers sans luxe, habités par l'honneur,
Que la propreté regne avec la modestie;
Trop de faste révolte, il excite l'envie.
La sordide avarice engendre le mépris;
Evite en tout l'excès: nul bonheur qu'à ce prix.
Avant que le sommeil te ferme la paupiere,
Sur tes œuvres du jour porte un regard sévere.
Ce jour que je finis, comment l'ai-je employé?
Quel devoir ai-je enfreint? quel autre ai-je oublié?
Qu'ai-je dit? qu'ai-je fait? Sonde aussi tes pensées.
Tes actions, ainsi devant toi retracées,
Répandront dans ton cœur la joie ou les regrets,

Et tu seras jugé par tes propres arrêts.
Cette heureuse habitude affermira ton ame
Dans les saintes vertus dont le desir t'enflamme.
Ne fais, n'entreprends rien sans invoquer les dieux;
Tu sauras, éclairé d'un rayon précieux,
Que les êtres divins et la race mortelle
Sont distincts, mais liés par la chaine éternelle (1),
Et qu'enfin la nature, en ce vaste univers,
Est la même partout sous des aspects divers.
Apprends par cette étude, et jamais ne l'oublie,
Qu'espérer l'impossible est orgueil ou folie.
De ses propres revers l'homme est souvent l'auteur.
Les dieux à ses côtés ont placé le bonheur;
Il le voit et le fuit, court après des chimeres,
Et s'obstine à serrer le nœud de ses miseres.
Peu savent le briser. Infortunés mortels!
Vous roulez au hasard parmi des maux cruels.
La révolte du cœur avec nous prit naissance;
Il faut, sans l'irriter, la reduire au silence.
Grand Dieu! que de malheurs epargnés aux humains,
S'ils connoissoient leur être et tes sages desseins (2)!
Mais pour toi, prends courage, et, dans ton origine,
Distingue mieux les traits de l'essence divine.

---

(1) Les philosophes Pythagoriciens divisoient en trois classes les êtres raisonnables. Les dieux composoient la premiere; les heros et les demons ou genies remplissoient la seconde, les hommes la troisieme. Ces trois classes, quoique distinctes et differentes par leur essence et par leurs attributs particuliers, etoient cependant des parties d'un même tout, et formoient par leur réunion l'ensemble, l'ordonnance et la perfection de l'univers.

(2) C'est exactement la même pensee que celle de Job, chap. XXIV, v. 1: « Pourquoi les temps ne sont-» ils pas inconnus au Seigneur; et pourquoi ceux qui le » connoissent n'ont-ils pas vu ses jours? »

Écoute la nature, elle parle, et sa voix,
Par des signes sacrés, fait connoître ses lois.
Instruit par elle, exempt de nos divers caprices,
Tu fouleras aux pieds les erreurs et les vices;
Et lorsqu'un jour la mort dissoudra ce limon
Qui formoit pour ton ame une obscure prison,
Sur un char éclatant, conduit par la Sagesse,
Loin du triste sejour de l'humaine foiblesse,
Tu rejoindras ta sphere, et monteras aux cieux,
Impassible, immortel, et pur comme les dieux.

DÉPART D'OVIDE,

Elégie troisieme du premier livre des Tristes.

Aurillac, avril 1738.

Toi qui vis mes beaux jours s'éclipser dans tes ombres,
Toi qui couvris mes pleurs de tes nuages sombres,
O Nuit! cruelle Nuit, temoin de mes adieux,
Sans cesse ma douleur te retrace à mes yeux.
Bientôt du haut des airs l'amante de Céphale
Alloit de mon depart fixer l'heure fatale.
L'usage de mes sens tout-à-coup suspendu
Dérobe à mes apprêts le temps qui leur est dû.
Mon cœur ne peut gémir, ordonner, ni resoudre,
Semblable à ce mortel qui voit tomber la foudre,
Et qui, frappé du bruit, environné d'éclairs,
Doute encor de sa vie, et croit voir les enfers.
J'ouvre les yeux enfin, mon trouble diminue;

Deux amis seulement frappent alors ma vue.
Tous les autres fuyoient un ami condamné;
Le sort d'un malheureux est d'être abandonné.
Dans ce cruel moment je sens couler mes larmes :
Mon épouse éplorée augmentoit mes alarmes.
Ma fille loin de nous ignoroit mon malheur;
De ce spectacle affreux elle évita l'horreur.
Helas! tout nous offroit la douloureuse image
D'une famille en pleurs que la Parque ravage.
Si d'un simple mortel le destin rigoureux
Pouvoit se comparer à des revers fameux,
Tel fut le desespoir des habitants de Troie,
Lorsque du fils d'Achille ils devinrent la proie.
Cependant la fraîcheur et le calme des airs
Repandoient le sommeil sur le vaste univers.
L'astre brillant des nuits poursuivoit sa carriere;
Je vois, à la faveur de sa douce lumiere,
Les murs du Capitole et ces temples fameux
Dont le faite couvroit mes foyers malheureux.
Quels objets affligeants pour mon ame attendrie!
Dieux voisins, m'écriai-je, ô dieux de ma patrie!
Augustes citoyens de nos sacres remparts,
Et vous, divinités du palais des Césars,
Toi, fleuve, dont Ovide illustra les rivages,
Recevez mes adieux et mes derniers hommages :
Il n'est plus de remede aux maux que je ressens,
J'offrirois à César des regrets impuissants.
Mais vous, dieux immortels, modérez sa vengeance;
Qu'il ne confonde point le crime et l'imprudence.
Vous le savez, grands dieux, si j'ai cru le trahir.
Qu'il me punisse, helas! du moins sans me hair.
Mon épouse à ces mots tombe à mes pieds mourante,
Elle remplit les airs de sa voix gemissante;
De nos lares sacrés embrassant les autels,
Elle implore à la fois les dieux et les mortels.
Inutiles transports! c'est en vain qu'elle espere

D'un époux malheureux adoucir la misere.
Mais deja, pres du pôle ou les dieux l'ont placé,
L'astre de Calisto tourne son char glacé.
C'est le dernier moment qu'on accorde à mes larmes.
Helas! dans ce moment que Rome avoit de charmes!
On accourt, on m'appelle, on presse mon depart.
Cruels, un exile peut-il partir trop tard?
Considerez du moins, quand vous hâtez ma fuite,
Les lieux où l'on m'envoie et les lieux que je quitte.
Funeste aveuglement! je vois naître le jour,
Et crois pouvoir encor prolonger mon séjour.
Trois fois je veux partir, et trois fois ma foiblesse,
Malgré moi, de mes pas interrompt la vitesse.
Je suspends, je finis, je reprends mes discours,
J'embrasse, je m'eloigne, et je reviens toujours.
Eh! pourquoi me hâter? je vais dans la Scythie;
Sans espoir de retour je fuis de ma patrie.
Du cœur de ton époux chere et tendre moitié,
Et vous, dont mes malheurs excitent la pitié,
Seuls amis que le ciel souffre encor que j'embrasse,
C'en est fait, je jouis de sa derniere grace;
Je ne vous verrai plus: vivez heureux, je pars.
L'horizon cependant brille de toutes parts;
L'étoile du matin cede au flambeau du monde,
Et les premiers rayons sortent du sein de l'onde.
Je fuis en gemissant, mais mon cœur déchiré
Revole vers les lieux dont il est séparé.
De mes tristes amis, de ma femme éperdue,
Les cris et les sanglots percent mon ame émue.
Je n'ose m'arrêter, elle court sur mes pas;
Bientôt autour de moi je sens ses foibles bras,
Non, cruel, non, ta perte entraînera la mienne.
Penses-tu loin de toi que Rome me retienne?
Compagne de tes pas comme de tes malheurs,
Au bout de l'univers j'irai sécher tes pleurs.
César t'a condamné, ton epouse est proscrite;

César veut ton exil, et l'amour veut ma fuite.
Je te suis... Mais hélas! malgré tous ses efforts,
Un devoir rigoureux m'arrache à ses transports.
Désolé, l'œil en pleurs, et la vue égarée,
Entre les bras des siens je la laisse éplorée;
Elle tombe, et j'ai su qu'en ces affreux instants
Les ombres de la mort la couvrirent long-temps.
Le jour qu'elle revoit augmente encor sa peine:
Les cheveux tout souillés et la vue incertaine,
Dans ses foyers déserts elle me cherche en vain;
Elle accuse les dieux, César et le destin.
L'instant de mon trépas, ou ma fille expirée,
D'un plus vif désespoir ne l'eût pas pénétrée.
Sa douleur mille fois auroit tranché ses jours;
L'espoir de m'être utile en prolongea le cours.
Dieux, qui nous séparez, prenez soin d'une vie
Qui conserve la mienne au fond de la Scythie.
Mais le gardien (1) de l'Ourse ensevelit ses feux
Dans les flots agités par son astre orageux.
Nous partons, nous bravons les horreurs du naufrage,
Et la nécessité me tient lieu de courage.
Quel effroyable bruit sort du gouffre des mers!
Les Aquilons fougueux combattent dans les airs.
L'onde mugit, s'entr'ouvre, et les sables bouillonnent.
Déja sur le tillac les flots nous environnent.
Les cordages rompus et les mâts chancelants
Sont le jouet de l'onde et succombent aux vents.
Du ciel rempli d'éclairs les voûtes allumées
Semblent fondre en éclats dans les mers enflammées.
Tremblant, désespéré, le chef des matelots

(1) Le Bootès, *arctophylax*, c'est-à-dire, gardien de l'Ourse, est une constellation septentrionale de vingt-trois étoiles, selon Ptolémée, et de vingt-neuf, selon Kepler. Les anciens croyoient que le lever et le coucher de cette constellation causoient des tempêtes.

Laisse le gouvernail à la merci des flots.
Telle une main trop foible abandonne l'empire
Du coursier indompté qu'elle ne peut conduire.
Le rapide Aquilon, plus fort que mon devoir,
Nous ramene aux climats que je ne dois plus voir.
Loin des bords d'Illyrie, à travers les nuages,
L'Italie à nos yeux découvre ses rivages.
Vents, ne combattez plus le Dieu qui me punit;
Eloignez-moi des lieux d'où César me bannit.
Je le veux et le crains... Quelle vague en furie
Dans ce gouffre profond va terminer ma vie!
Je t'implore, ô Neptune! et vous, dieux de la mer,
C'est assez contre moi des traits de Jupiter.
Souffrez que dans l'exil, terminant ma carriere,
Une tranquille mort me ferme la paupiere;
Du plus affreux trépas daignez me préserver,
S'il est temps aujourd'hui de vouloir me sauver.

LA PRIERE UNIVERSELLE.

TRADUITE DE L'ANGLAIS DE POPE. (1)

AU DIEU TRÈS BON ET TRÈS GRAND.

O toi, que la raison, que l'instinct même adore,
Souverain maître et créateur

(1) Je supprimerois vainement cette traduction; elle seroit mise tôt ou tard dans quelque recueil de mes ouvrages. J'ai toujours condamné la doctrine du poëme anglais, et je n'aurois pas dû le traduire. Ce n'avoit

De tout l'univers qui t'implore;
Jehova, Jupiter, Seigneur (1).

Source, cause première, être incompréhensible,
Que je suis borné devant toi!
Ta bonté seule m'est visible;
Le reste est un chaos pour moi.

Mais le bien et le mal, dans cette nuit obscure,
Dépendent de ma volonté;
Et tu gouvernes la nature
Sans enchaîner ma liberté.

Ma conscience est libre; et ce guide sévère
Ne règle pas mes sentiments
Par le desir seul du salaire,
Ni par la crainte des tourments (2).

été, de ma part, qu'un simple jeu d'esprit, un desir indiscret de satisfaire à une espece de défi littéraire qu'on m'avoit porté. M. le chancelier d'Aguesseau, qui m'avoit témoigné d'abord son juste mécontentement contre cette traduction, me rendit bientôt la justice qui m'étoit due. Au surplus, j'abandonne et le fond et la forme de ce morceau, quoiqu'il y ait peut-être d'assez belles stances.

(1) *Jehova, or jove, or lord!* Il semble que Pope ait eu en vue ce trait d'un panégyrique de Constantin, dont on ne connoît pas l'auteur, et dans lequel il y a de très belles choses. *Quamobrem te, summe rerum Stator, cujus tot nomina sunt, quot gentium linguas esse voluisti . . . .*

(2) Voici le sens presque littéral de l'anglais :

N'écoutons que la voix de notre conscience;
Elle nous rend le bien plus cher
Que le ciel qui le récompense;
Le mal plus affreux que l'enfer.

Empêche que mon cœur, de tes dons efficaces,
Ne rejette les heureux fruits;
Recevoir, c'est payer tes graces;
Je t'obéis quand je jouis.

Mais cessons de penser qu'imperceptible atome
Notre terre borne ta loi.
N'es-tu souverain que de l'homme?
Tant d'autres mondes sont à toi!

Faut-il qu'un vil mortel ose venger Dieu même.
Que tes foudres lui soient remis,
Et qu'il répande l'anatheme
Sur ceux qu'il croit tes ennemis!

Si je marche avec toi, fais-moi la grace entiere
De te suivre jusqu'à la fin;
Si je m'égare, ta lumiere
Doit me remettre au bon chemin.

Quelques biens qu'à mon cœur ta sagesse dénie,
Ou que m'accorde ta bonté,
Sauve-moi du murmure impie,
Et de la folle vanité.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner;
Et pardonne-moi mes offenses,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils sont l'œuvre de tes mains;
Sois leur guide autant que leur maître,
Jusqu'au terme de leurs destins.

Que le pain, que la paix, soient ici mon partage;
J'attends que ton auguste choix

Des autres biens fixe l'usage ;
Tes volontés seront mes lois.

Ton temple est en tous lieux, tu remplis la nature ;
Tout l'univers est ton autel ;
Rien ne vit, n'existe, ne dure,
Qui ne t'offre un culte éternel.

SUR LE PORTRAIT DE MA FEMME.

Cruel pinceau, ce n'est point elle ;
Ce ne sont point là ses attraits,
Ce n'est qu'une image infidèle
De ses grâces et de ses traits.
Pourquoi tromper mon espérance ?
J'avois imploré ton secours
Pour consoler mes tristes jours
Pendant les rigueurs de l'absence.
Si, dans l'ivresse de mon cœur,
Quelquefois ton art imposteur
A mes yeux troublés la rappelle,
Toi-même tu détruis l'erreur ;
Et l'Amour crie avec douleur :
Cruel pinceau, ce n'est point elle (1).

---

(1) *Note de l'éditeur.* Les personnes pieuses ne seront pas fâchées de trouver ici le tableau que Pompignan fait des mœurs et de la croyance religieuse de son épouse, dans une épître adressée au pape Clément XIII,

ÉPITRE I.

AU CHEVALIER DE R***,

Entre Cahors et Montauban.

8 avril 1746.

DANS des champs par les eaux couverts,
Où Pomone languit courbée

---

sur *les progrès de l'irréligion*, et dont j'ai placé plus loin un fragment de soixante vers.

Grace au ciel, cette impie et ridicule ivresse
N'a pas de ma compagne égaré la raison;
Elle aima ses devoirs dès sa jeune saison.
Les filles d'un pasteur (*) que l'Eglise révere
Ont, par leur piete douce autant que sévere,
Elevé son enfance a l'ecole des mœurs,
Préservé son esprit du poison des erreurs,
Instruit son ame a fuir les frivoles delices
Qui precedent le crime, et sont l'appât des vices.
Elle apprit, sous les yeux des vierges du Seigneur,
Qu'il n'est point, sans vertu, de paix ni de bonheur;
Que la religion nous soutient, nous console,
Que le monde est trompeur, que Dieu seul tient parole,
Que son fils, en naissant, nous apporta sa loi;
Que le siege de Rome est celui de la foi;
Qu'il n'est rien qu'un faux sage et n'immole et n'oublie,
Justice, honneur, serments, roi, famille et patrie;
Qu'il est sa propre idole, et que le seul chretien
Sait être pere, fils, époux, et citoyen.

(*) Saint François de Sales, évêque de Geneve, fondateur de l'ordre de la Visitation.

Sous le noir fardeau des hivers,
Du fond d'une chaise embourbée,
Je réponds à tes jolis vers.
Que j'aime à voir un jeune sage
Adorer les chastes appas
D'une déesse qui n'est pas
La divinité du bel âge!
La tendre amitie t'a nourri
De ses précieuses maximes.
D'Apollon digne favori,
C'est lui qui t'apprend l'art des rimes.
Je le sais, tu fais tes plaisirs
De tous les arts et de l'etude;
Heureux penchant! douce habitude!
Consacre-leur tous tes loisirs.
Eh! pourquoi du feu qui t'inspire
Craindrois-tu les brillants écarts?
Une main qui lance des dards
Peut se delasser sur la lyre.
Aussi fidele courtisan
Des souveraines du Parnasse,
Que franc ennemi du sultan,
Puisses-tu, dans ta noble audace,
Egaler les écrits d'Horace,
Et les exploits de l'Isle-Adam!

ÉPITRE II.

A M. HEERKENS.

Premier janvier 1756.

QUE m'annoncent ces traits que tes pleurs ont mouillés,
Ces vers pleins de tristesse et de nerf dépouillés?
Tu parois accablé du fardeau de la vie;
Tu fuis avec terreur, tu fuis de ta patrie.
Quel Sylla, quel Octave, arbitre de ton sort,
A dévoué tes jours au glaive de la mort?
Qui t'a proscrit? J'achève, et de ton mal funeste
Ton écrit douloureux m'apprend enfin le reste.
C'est un coup de l'Amour qui terrasse ton cœur:
Pardonne; j'ai pour toi craint un plus grand malheur.
Quoi! ce vif désespoir, cette douleur affreuse,
N'étoit que d'un amant la plainte langoureuse!
Un esprit mâle, fier, à l'étude immolé,
Devient du Guarini le pasteur désolé!
Dans les frimas du nord que de mollesse habite!
Depuis quand un Batave est-il un Sybarite?
Dans l'école des arts, par la vertu nourri,
D'Hippocrate et d'Horace illustre favori,
Crois-moi, de leurs leçons fais un plus digne usage:
Un revers de l'Amour n'est point la mort d'un sage.

. . . .

Je t'entends me répondre, Hélas! j'ai tout perdu;
Hélene étoit l'objet de mon culte assidu;
L'Hymen me promettoit de m'unir avec elle.

O feux trop mal payés! ô promesse infidele!
Le ciel, en me l'ôtant, me condamne à périr;
Elle vit pour un autre. Hé bien! dois-tu mourir?
Mourras-tu quand le Temps, de sa main meurtriere,
Des auteurs de tes jours fermera la paupiere?
Quand la Parque, exerçant son empire cruel,
Frappera tes amis, seul tresor d'un mortel?
Mourrois-tu si la terre, ou les mers, ou la foudre,
Devoroient tes foyers ou les mettoient en poudre?
Tu dirois : Je suis homme, et voyage ici-bas
Pour subir des revers qui ne m'abattront pas.
Tu le dirois sans doute, et la philosophie
L'inspire aux malheureux que sa voix fortifie.
Soutiens donc une perte indigne de tes pleurs :
Car, reponds-moi; ces cris et ces tristes langueurs,
Ces lugubres adieux d'une muse expirante,
Quel outrage du sort dans tes vers les enfante?
Quel changement soudain renverse ton espoir?
Est-ce dans ton Hélene inconstance ou devoir?
Si l'infidelite t'enleve ta maitresse,
Vis pour la mépriser; la plaindre, c'est bassesse.
Mais si c'est le devoir qui l'arrache à tes vœux,
Vis pour la respecter, et tu seras heureux.
. . . .

ÉPITRE III.

AU DUC DE ***. (1)

.... Heu steriles veri, quibus una Quiritem
Vertigo facit! (Pers. sat. V)

Au milieu de la cour, tu penses donc à moi;
Tu connois l'amitié, tu respectes sa loi;
Ton cœur, de tes pareils ignorant les caprices,
Ne suit point leur exemple, et déplore leurs vices.
Quoi! cet âge bouillant, ces jours où la raison
Dans un esprit trop jeune est loin de sa saison,
De tant de soins divers les changements rapides,
Te permettent des goûts plus purs et plus solides!
De la sincérité fidele partisan,
Tu conserves l'ami sous l'air du courtisan;
Dans le sein des plaisirs tu jouis de toi-même,
Vertueux sans effort, et sage sans système.
Je sais que la nature, avare en ses présents,

(1) *Note de l'éditeur.* Le 14 avril 1739, Voltaire écrivoit à Pompignan qui lui avoit envoyé cette piece: J'ai reçu votre épître *sur les gens qu'on respecte trop dans ce monde.* « J'ignore, ajoutoit-il, quel est le duc « assez heureux pour mériter de si belles épîtres. Quel « qu'il soit, je le félicite de ce qu'on lui adresse ce vers « admirable.

Vertueux sans effort, et sage sans système.

« Votre épître, écrite d'un style élégant et facile, a « beaucoup de ces vers frappés, sans lesquels l'élégance « ne seroit plus que l'uniformité, etc. »

Ne t'a point épargné ses regards bienfaisants.
Mes yeux ont vu l'éclat de ta premiere aurore;
J'ai vu de ton printemps les premiers fruits éclore.
Mais combien de mortels furent favorisés
De ces dons precieux à d'autres refusés!
Combien des le berceau flattoient notre espérance,
Dont l'indigne jeunesse a démenti l'enfance;
Et qui, grace aux efforts de leurs adulateurs,
Changent en un seul jour d'esprit, d'ame et de mœurs
La vertu chez les grands est souvent étrangere;
C'est un fruit transplanté qui bientôt dégenere,
Une fleur qui n'est plus sous l'aile du Zéphir,
Et que les Aquilons se hâtent de fletrir.
Le jeune Ligdamis commence sa carriere.
De l'ecole bruyante il quitte la poussiere;
De Rollin, de Porée élève renommé,
Quel sera le succès des soins qui l'ont formé?
Bientôt, aux vifs transports d'un âge frénetique,
Se joignent les travers de l'orgueil domestique.]
D'abord à ses regards on offre les tableaux
D'une suite d'aïeux veritables ou faux.
Vous sortez, lui dit-on, du sang le plus illustre.
A sa seule noblesse un homme doit son lustre;
La vôtre cede à peine à celle des Bourbons.
Qui sait si, sur la foi d'un vain rapport de noms,
Tel n'ose point porter ses folles conjectures,
Jusques à comparer des chimeres obscures,
Et le fatras douteux de ses vieux parchemins,
Aux fastes eclatants de trente souverains?
Que ce peuple est sensé, chez qui de vaines fables
Ne font point la grandeur de mortels méprisables!
Auprès de ses sultans un fat impérieux
N'usurpe point le rang des visirs ses aïeux.
Malheureux les états où les honneurs des peres
Sont de leurs lâches fils les biens héréditaires!
De moins tristes abus armoient ta sombre humeur.

O des vices de Rome implacable censeur!
Quel trésor pour ta verve, et quel champ pour médire!
Je laisse à tes pareils la mordante satire;
Jamais son fiel cuisant, versé sur mes pinceaux,
N'a terni les couleurs dont je peins mes tableaux (1).
Mon cœur n'est dévore de haine ni d'envie.
Et qu'importe apres tout à ma philosophie,
Que l'honneur des guerriers, morts dans les champs d'Ivri,
Par des neveux sans gloire ici-bas soit flétri?
Respectons le repos de leurs cendres sacrées;
Et laissons aux enfers leurs ombres revérées,
Par des cris impuissants, par d'inutiles pleurs,
Reprocher au destin de pareils successeurs.
Arrête, me dis-tu, tes plaintes sont ameres,
Ta muse pour ce siecle a des mœurs trop séveres;
Attends des jours plus purs et des temps plus heureux.
On peut être sincere, aimable, génèreux,
Fidele à ses amis, sans forcer des murailles,
Sans coucher au bivac, ni gagner des batailles.
D'accord, pour un mortel né dans l'ordre commun.
Mais la haute naissance est un rang importun;
Elle impose aux grands noms un tribut difficile:
Il faut être Pyrrhus, quand on est fils d'Achille.
Si le fils d'un heros n'en a pas la valeur,
S'il s'abandonne au luxe, et renonce à l'honneur,
Croirai-je, quand il perd le soin de sa memoire,
Qu'il donne à l'amitié ce qu'il ôte à la gloire?
Cherche-t-on la franchise et la solidité

---

(1) *Note de l'éditeur.* Quand Pompignan parloit ainsi de lui-même, il n'avoit encore fait ni son discours sur la calomnie, ni l'epitre suivante, ni quelques autres que j'ai retranchées, ou dont je n'ai donné que des fragments

Dans un esprit frivole et dans un cœur gâté?
C'est vouloir qu'un terrain, dont l'arene légere
N'a su produire encor que la triste fougere,
Se change tout-à-coup en des sillons dorés,
Où brillent de Cérès les dons inespérés.
Un courtisan sans doute est maître en l'art de plaire.
Grand aux yeux des petits, idole du vulgaire,
Il étale avec grace et dans leur plus beau jour,
Les charmes séduisants des héros de la cour,
Ce langage, ce ton singulier et facile
Qu'imitent sans succès les cercles de la ville;
Mais cet extérieur, dont notre œil est ravi,
Des qualités de l'ame est-il toujours suivi?
Non: ne vous fiez pas à de vaines caresses;
Fuyez des cœurs ouverts à toutes les foiblesses.
Vains conseils! l'homme est ne victime de l'erreur,
Il ne touche, ne voit que l'écorce ou la fleur.
Neptune compteroit sur les humides plaines
Peu d'Ulysses vainqueurs des doux chants des sirenes.
Ce jeune nourrisson des muses et des arts
Va bientôt du public attirer les regards;
Dans un âge ingénu, trop facile à séduire,
Quel ami bienfaisant prend soin de le conduire?
De brillants protecteurs l'appellent à la cour.
Ah, que je crains pour lui ce dangereux séjour!
Là, prodiguant les noms de Colbert, de Mécene,
Sa muse, qu'éblouit le succès de sa veine,
Répand à pleines mains dans de profanes lieux
Le parfum d'un encens qui n'appartient qu'aux dieux.
Non que jamais l'esprit, les talents, la science,
Doivent nous inspirer une sotte arrogance.
Je méprise ce fou (1), dont l'orgueil sans pareil

(1) Diogene.

Au vainqueur des Thébains dispute le soleil;
Ou ce pédant grossier (1), dont le faste sauvage
Veut qu'un fils d'empereur vienne lui rendre
hommage.

Les devoirs sont le nœud de la société,
Et ce nœud par le sage est toujours respecté.
Reconnoissez des grands le pouvoir légitime.
S'ils ont par leurs vertus subjugué votre estime,
S'ils sont sensibles, vrais, s'ils ne sont point ingrats,
Aimez-les, j'y consens, mais ne les servez pas.
S'ils veulent des autels, en serez-vous les prêtres?
Ne multiplions pas le nombre de nos maîtres;
Et c'est assez pour l'homme, esclave audacieux,
D'obéir à des rois, et d'adorer des dieux.

Je t'entretiens, ami, de tes propres pensées,
Que mes crayons peut-être ont foiblement tracées.
Ton illustre naissance, et le rang que tu tiens,
Ne sont, même à tes yeux, que de stériles biens.
Le sort les distribue, au revers les enlève.
Notre course ici-bas si promptement s'achève!
Qu'importent des honneurs un instant possédés,
Des rangs par le caprice et sans choix accordés?
Qu'ajoutent-ils à l'homme? Un fardeau qui l'accable,
Des desirs dont l'excès le rend plus misérable,
Un esprit sans douceur, une ame sans pitié,
L'orgueil et le dédain, fléaux de l'amitié.

N'ayons que des amis qui soient flattés de l'être,
Qui sachent nous aider, nous servir, nous connoître.
Je plains ces hommes vils, au cœur foible, impuissant,
Que la nature fit esclaves en naissant;
Dont les grands sont les dieux, les rois, et les arbitres,
Malheureux de n'aimer que des noms et des titres.
La grandeur est dans l'ame, et qui la cherche ailleurs

(1) Apollone de Chalcis.

Dispute à la vertu ses droits et ses honneurs.
La vertu seule exige un hommage fidele;
L'homme n'est estimable et n'est grand que par elle.

ÉPITRE IV.

AU MARQUIS DE MIRABEAU.

SUR L'ESPRIT DU SIECLE. (1)

Toi qui, par des travaux où tu n'as point de maître,
Rendrois les rois heureux, s'ils vouloient jamais l'être,
Toi, qui connois si bien la nature et ses droits,

---

(1) *Note de l'éditeur.* Les lecteurs impartiaux, et ce sont les seuls qui soient équitables, trouveront sans doute une excessive exageration dans cette épître, dont plusieurs parties ont toute l'amertume et toute l'injustice d'une violente satire.

Peut-être même seront-ils surpris que je ne l'aie pas supprimée, ou que je ne me sois pas borné à n'en donner que de simples fragments, comme je l'ai fait, quant aux épîtres suivantes; mais d'abord j'ai pensé que je devois conserver en son entier une des pieces de vers où Pompignan a combattu l'esprit de son siecle, afin de faire au moins connoître à ceux qui ne le liront pas dans mon choix, les arguments bons ou mauvais dont il étoit armé quand il se mesuroit avec les philosophes; et c'est à cette piece que je me suis arrêté, malgré ses nombreux defauts, parcequ'elle est, ainsi que l'annonce d'ailleurs son titre, plus specialement dirigée contre la philosophie, que toutes les autres. D'un autre côté, si, en

Qui n'enseigne que l'ordre, et la paix et les lois,
Dis-moi, cher Mirabeau, si le siecle où nous sommes
Est celui que ton cœur desiroit pour les hommes;
Dis-moi si leur ami (1), qui ne vit que pour eux,
Trouve dans nos destins le succès de ses vœux.
Ton ame généreuse est-elle satisfaite?
Réponds : la vérité t'a fait son interprete.
Quel tableau, quel spectacle offre à nos yeux surpris
Ce siecle, tant prôné par tant de beaux esprits!
De sentiments pervers quel monstrueux melange!
De modernes docteurs quel assemblage étrange!
L'un par l'autre vantés, l'un de l'autre jaloux,
Unissant leur orgueil, leurs mensonges, leurs coups;
Ils reforment le ciel, la terre, Dieu lui-même;
Ils ont de la nature évente le système;
Son secret aux mortels fut trop long-temps caché
Il paroît au grand jour, le voile est arraché.
L'univers retentit de nouvelles maximes.
La vérité, l'erreur, les vertus et les crimes,
Et les mœurs et le goût, l'esprit et la raison,
Tout a changé de face, et de rang et de nom.

---

qualité d'éditeur des œuvres choisies de Pompignan, j'ai eu le droit incontestable de rejeter tout ce qui m'a paru ou généralement trop foible de diction, ou absolument de mauvais goût, je n'ai pas eu celui d'écarter, quand l'un ou l'autre de ces motifs ne me l'ordonnoit pas, les pieces où l'auteur a formellement consigné ses opinions sur des matieres d'une aussi haute importance que celles dont il s'agit dans les vers qu'on va lire. C'eût été dénaturer son caractere, licence qu'un editeur ne doit jamais se permettre, quel que soit son sentiment personnel.

(1) On sait que le marquis de Mirabeau est l'auteur d'un livre intitule l'Ami des Hommes.

Tout prend de nouveaux traits, de nouveaux caracteres,
Et nous ne sommes plus les enfants de nos peres.
O siecle si vanté, quel démon t'a séduit?
En es tu plus heureux, plus sage, mieux instruit?
Parcourons les effets de ta philosophie:
Quels sont-ils? le faux goût, l'ignorance et l'envie.
De là, quels jugements! quels problêmes hardis!
Quels sarcasmes grossiers sottement applaudis!
Le sublime vieillard, tuteur de Melpomene,
Createur parmi nous et maître de la scene,
Voit, de lauriers couvert, ses écoliers ingrats
Insulter à leur guide en bronchant sur ses pas.
De son fameux rival les chefs-d'œuvre tragiques
Sont en butte aux dédains de nos jeunes critiques.
Fenelon, des bons rois l'instituteur divin,
Dans sa prose traînante est un foible écrivain;
Par grace à La Fontaine on laisse quelques fables.
Nos orateurs chrétiens sont froids ou détestables.
Massillon, Bourdaloue, en deux ou trois discours,
A peine ont de quoi plaire aux lecteurs de nos jours.
De l'immortel Pascal on attaque la gloire.
Le vengeur de la foi, le flambeau de l'histoire,
Des plus parfaits écrits l'incomparable auteur,
L'éloquent Bossuet n'est qu'un declamateur.
On accable Boileau d'invectives rimées;
On le dechire en prose. O troupe de Pygmées!
S'il pouvoit un moment revenir parmi nous,
Comme un effroi soudain vous disperseroit tous!
Au feu de ses eclairs, aux eclats de sa foudre,
Que bientôt à ses pieds vous tomberiez en poudre(1)!

---

(1) *Note de l'éditeur.* Cette apostrophe aux détracteurs de Boileau est évidemment l'original, mais l'original très inférieur de celle que Chénier adresse aux

Vos maîtres ne sont plus, mais leurs écrits vivront;
Ils vivront à jamais, les vôtres periront.
Profitez du moment, jouissez du prestige;
Le bon sens en gemit, la raison s'en afflige.
Qu'importe à des tyrans? Ils regnent, c'est assez.
Par eux les vrais talents semblent être éclipsés.
Philosophes du jour, et précepteurs du monde,
Enflés de la faveur dont le vent les seconde,
Ils troublent à l'envi, par leurs cris assidus,
Et tout ce qui respire, et tout ce qui n'est plus.
C'est peu que les vivants éprouvent leur furie.
Leur sombre vanité, qui de fiel s'est nourrie,
Portant dans les tombeaux ses odieux efforts,
Se fait un aliment de la cendre des morts.
Et cependant, ami, ces mortels téméraires,
Ces esprits envieux, méchants, atrabilaires,
Aux yeux de l'univers nous font avec fierté
De leurs rares vertus l'étalage affecté.
Chez eux tout est parfait, et leur bouche l'atteste.
La vérité sans doute a le ton plus modeste.
Mais leur ame, crois-moi, qui cherche à nous tromper,
A ses propres regards ne sauroit échapper.
Ils se connoissent mieux qu'on ne peut les connoître;
Ils ne furent jamais ce qu'ils voudroient paroître.
Ils savent bien, ces cœurs doubles et tortueux,
Que nul d'entre eux n'est grand, ni bon, ni vertueux;

---

détracteurs de Voltaire, dans ces vers de sa belle épître à ce grand poete :

Oh! si, dans le fracas des sottises du temps,
Tu pouvois reparoître au milieu des vivants,
Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
Comme on verroit bientôt ce peuple de Pygmées
Dans son bourbier natal replonge tout entier,
Avec Martin Freron, Nonotte et Sabattier!

Contre leurs jugements qu'eux-mêmes ils réclament,
Qu'ils approuvent tout bas ce que tout haut ils
blâment;
Que, loués l'un par l'autre en de nombreux écrits,
L'un pour l'autre en secret ils n'ont que du mépris;
Que leur gloire est le fruit des plus vils artifices,
Leur vertu, l'art trompeur qui sait masquer leurs
vices;
Qu'ils se cachent en vain sous ce foible bandeau,
Et que du philosophe ils n'ont que le manteau.
De faux sages unis sont toujours de faux frères.
Eux-mêmes tôt ou tard découvrent leurs mystères.
Il ne faut qu'un caprice, une rivalité,
Qu'un succès trop brillant, un écrit trop vanté,
Qu'un refus de louange, injuste ou légitime,
C'en est fait, il n'est plus d'amitié ni d'estime;
Il n'est plus de lieu entre ces cœurs jaloux,
Et l'intérêt d'un seul vend le secret de tous.
Le bien ne sort jamais du sein de la malice.
Est-ce l'humanité, l'amour de la justice,
Est-ce le goût du vrai qui forme des complots,
Qui traite les humains d'ignorants ou de sots,
Qui fronde, qui détruit, qui ment, qui calomnie,
Qui n'épargne ni rang, ni vertu, ni génie,
Et qui, par cent canaux secrètement ouverts,
Du venin de sa rage infecte l'univers?
Ami, le vrai mérite abhorre ces intrigues.
Il ne subsiste point par le secours des brigues;
Opprimé pour un temps, il triomphe à son tour,
Et ne doit qu'à lui seul ce trop juste retour.
Mais admire avec moi les travers où s'égare
De ces hommes altiers l'injustice bizarre.
Un seul mot qui les blesse est un crime odieux.
Veulent-ils se venger, tout est juste à leurs yeux.
Boileau, qui d'Apollon regloit si bien l'empire,
Cet unique Boileau, qu'en vain l'on veut proscrire,

Et dont les vers heureux, sans cesse repétés,
Par ses propres censeurs sont toujours imités;
Qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait dans ses divins ouvrages,
Qui dût à sa mémoire attirer tant d'outrages?
Il se plut à fronder les Pradons, les Cotins;
Il traduisit les Grecs, imita les Latins;
Ce sont de grands forfaits : mais a-t-il dans ses rimes
De l'exacte décence oublié les maximes?
Des méchants écrivains a-t-il noirci les mœurs,
Inondé le public d'injures et d'horreurs,
D'écrits licencieux amusé les ruelles,
Rempli d'obscénités des feuilles criminelles?
A-t-il enfin souillé, par de honteux écarts,
Ses talents, ses succès, et la gloire des arts?
Tel fut donc ce Boileau. Quels sont ses adversaires?
Des sages, nous dit-on, qui, des esprits vulgaires,
N'ont jamais adopte le goût ni les erreurs.
Quels sages! ou plutôt quels sophistes menteurs!
Ils blâment la satire, et forgent des libelles;
Ils prêchent la concorde, et vivent de querelles.
Mais dans tous ces combats ils affichent en vain
Un faux air de mépris, un insolent dédain.
Leur dépit orgueilleux se décele et transpire :
Le chagrin les dévore; et, quand ils semblent rire,
Ce n'est qu'un ris forcé, qui, par de vains éclats,
Peint dans un furieux la gaite qu'il n'a pas.
Mais comment, dans un siecle où nous parlons sans cesse
De mœurs, d'humanite, de douceur, de sagesse,
Termes si rebattus que l'echo des déserts
Est las de les entendre et d'en remplir les airs;
Comment, dis-je, en un siecle et si doux et si sage,
Au mensonge, aux noirceurs donne-t-on son suffrage!
N'en soyons pas surpris : ce siecle trop flatte
Est le siecle du luxe et de la volupte.
Tu connois mieux que moi les archives du monde;

Le luxe est des grands maux la semence féconde.
Ses charmes n'ont jamais adouci les mortels,
Les corps sont amollis, et les cœurs sont cruels.
Quand le luxe, aux Romains plus fatal que la guerre,
Se fut empare d'eux pour mieux venger la terre,
Les arts dont il abuse, irritant leurs desirs,
Livrerent ces vainqueurs à d'infames plaisirs.
Le sang humain coula dans les amphitheâtres ;
De ce spectacle affreux devenus idolâtres,
Les neveux de Camille et du censeur Caton
Rioient à ces combats qu'abhorroit Ciceron.
Les danses, les festins, les amours adulteres,
Se mêloient tour à tour à leurs jeux sanguinaires.
Rome sévere et sobre eut des enfants humains ;
Elle changea de mœurs, et n'eut plus de Romains.
Nous-mêmes, descendus d'aïeux un peu rustiques,
Sommes-nous ces François dont nos fastes antiques
Celebroient les vertus et les nobles travaux?
Terribles aux combats, gais dans leurs vieux châ-
teaux,
Sur des airs villageois ils chantoient leurs prouesses,
Leur prince, leur pays, quelquefois leurs maîtresses;
Et malheur à quiconque, en des vers pleins de fiel,
Eût outragé son frere ou blasphémé le ciel.
De ces bons chevaliers l'ame franche et loyale
Auroit mal accueilli cette verve brutale.
Ils n'etoient point savants, encor moins beaux esprits;
Mais des devoirs de l'homme ils connoissoient
le prix
L'union des epoux, le bonheur domestique,
Le respect des autels, l'honneur, la foi publique,
De la société resserroient le lien ;
Ce fut notre âge d'or, car tout peuple eut le sien.
Tu reconnois, ami, le portrait de nos peres ;
Tu reconnois ces mœurs qui te sont toujours cheres,
Ces mœurs que tu peignis avec tant de chaleur,

Dans cet heureux volume, ouvrage de ton cœur,
De nos preux devanciers tu ranimes la cendre;
On croit, en te lisant, leur parler, les entendre
Flatteuse illusion! leur ame et leurs vertus
Vivent dans tes ecrits, ailleurs n'existent plus.
Que diroient-ils, ces morts, l'honneur de notre
empire,
Les Gaston, les Bayard, les Dunois, les Lahire,
S'ils voyoient aujourd'hui leurs neveux délicats
Dans des chars élégants promener leurs appas;
Et de petits guerriers, sous de hautes frisures,
Dormir dans leurs boudoirs sur un tas de brochures?
Quel changement! Nos arts affoiblis, enervés,
Prêtent leur ministere à des goûts depravés.
Leurs travaux réunis se consacrent au vice;
D'un monde enthousiaste ils servent le caprice.
Le luxe est leur Mécene; il forme les talents;
Il les rend, comme lui, frivoles, insolents;
Il donne aux mechants vers des fleurons, des vignettes,
D'ornements fastueux enrichit des sornettes,
Y répand la licence, en exclut la pudeur,
Corrompt l'art du poete et l'esprit du lecteur;
Et pour mieux cimenter tous les maux qu'il fait
naître,
Ce luxe est philosophe, ou du moins prétend l'être.
Cet insigne travers nous étoit destiné.
L'homme à ses passions le plus abandonné,
Aux serments de l'hymen l'époux le moins fidele,
L'epouse à ses devoirs publiquement rebelle,
Le jeune effemine, le vieillard scandaleux,
Le publicain nourri des pleurs du malheureux,
Le magistrat qui vend le glaive et la balance,
Le prélat dont le pauvre a maudit l'opulence,
Le ministre ennemi du prince et de l'etat,
Et le prêtre incrédule, et le moine apostat,
Tous suivent l'etendard de la philosophie,

Et font de ses leçons la regle de leur vie.
Lents maîtres cependant, par de faux desaveux,
Cherchent à repousser les traits lancés contre eux.
On seme, disent-ils, de ridicules craintes.
Cette philosophie, objet de tant de plaintes,
Ce complot dangereux dont on fait tant de bruit,
N'est qu'un fantôme, un nom qu'un zele amer pour-
suit.
Ils prennent à témoin de cette haine extrême,
Les rois, les nations, la terre, le ciel même.
Mais que prouvent enfin ces discours et ces cris?
Interrogeons les mœurs, consultons les ecrits;
Et jugeons par les faits, jugeons par les ouvrages,
Si le siecle présent est le siecle des sages.

FRAGMENTS

D'UNE ÉPÎTRE A DAMON.

Dans l'épître dont ces fragments sont tirés, l'auteur veut que, sans être esclave des sentiments des autres, l'homme connoisse, voie, sente et juge par lui-même; mais il borne cette independance aux sciences humaines, fixe les limites que, selon lui, elle ne doit jamais franchir, et plaint les égarements des matérialistes du dix-huitieme siecle.

Si toujours l'univers, de ses erreurs esclave,
Eût langui lâchement dans leur ignoble entrave,
Quel progrès parmi nous eût donc fait la raison?
Le noble à peine encor sauroit tracer son nom.
Des docteurs ignorants, des prêtres incommodes,
S'armeroient d'anatheme au seul nom d'antipodes.

Et ce globle de feu, dont les rayons divers
Se repandent par-tout du sein de l'univers,
Loin du centre commun, planete reculée,
Tourneroit à nos yeux sous la voûte étoilée.
La nature se plait à former quelquefois
Des esprits fiers, hardis, nés pour donner des lois.
De la seule raison reconnoissant l'empire,
Ils ont la force et l'art de penser et d'instruire.
C'est par eux que le monde, en ce temps moins
obscur,
Sort de sa longue enfance, et touche à l'âge mûr.
Tout esprit endormi dans un vil esclavage,
Perd de ses attributs le pouvoir et l'usage;
C'est l'avare qui craint d'entamer son trésor,
Et qui meurt indigent parmi des monceaux d'or.

. . . .

Soyous de notre esprit les seuls législateurs.
Vivons libres du moins dans le fond de nos cœurs:
C'est le trône de l'homme, il regne quand il pense.
L'ame est un être pur, fait pour l'indépendance;
Qui veut l'assujettir en brise les ressorts,
Et lui fait partager les disgraces du corps.
Jugeons, examinons, c'est là notre apanage.
Cherchons la vérité dans son épais nuage;
Mais que par la raison nos doutes soient bornés
Aux objets que le ciel nous a subordonnés;
Qu'ils ne s'élevent pas jusqu'au maître suprême.
Dans l'audace ou l'effroi l'homme est toujours
extrême.
Hardi dans ses discours, et prompt à se troubler,
Tel ne croit pas en Dieu qu'un rêve a fait trembler.

. . . .

O mortels, ô François, quelle philosophie
Vous prête le secours de sa lumiere impie!
Quelle doctrine affreuse infecte vos écrits,
Et de quels préjugés guerit-on nos esprits!

Celui-ci de la foi veut que je m'affranchisse;
Celui là, que mon ame avec mon corps périsse;
Cet autre a decouvert, pour reformer nos cœurs,
Une morale neuve, et de nouvelles mœurs.
Et vous, à nos autels, qui déclarez la guerre,
Trop fameux écrivains, précepteurs de la terre,
Ne croyez pas qu'un zele inquiet ou jaloux,
Par la haine echauffé, m'anime contre vous.
J'admire vos talents en leur donnant des larmes;
Vos vers ont de l'éclat, votre prose a des charmes;
L'amour du genre humain par vous est enseigné.
Mais, cruels, quel amour! de sang il est baigné.
Vous portez le poignard dans le sein de vos fieres;
C'est par vous, inhumains, qu'au fort de leurs miseres,
Ils perdent le seul bien qui pût les soutenir,
Le calme du present, l'espoir de l'avenir.
Ce Dieu que votre erreur invente ou défigure,
Ce Dieu ressuscité des cendres d'Epicure,
N'a point fait les mortels pour invoquer son nom.
Il a vu du même œil saint Louis et Néron.
L'un est sans châtiment, l'autre sans récompense
Vaines illusions de crainte ou d'esperance,
De culte, d'équité, de justice, de loi!
Vertueux ou méchant, tout finit avec moi.
Le vol, l'assassinat, l'inceste et l'adultere,
La probite sans tache, et la pudeur austere,
Le crime et l'innocence auront un sort egal,
Le néant, digne prix du bien comme du mal.
C'est ou vous menez l'homme, et c'est pour votre eleve
Le terme consolant où sa course s'acheve.
Non, trop foible mortel, j'entends tes désaveux;
Tu vas dans ton essor plus loin que tu ne veux.
La soif d'un nom célèbre égara ton genie;
La raison quelque jour guerira ta manie.

Pour tes adorateurs tu n'as que du mépris,
Et je te crois plus sage au moins que tes écrits.

FRAGMENT

D'une epître publiée en 1739; Pompignan y signale les symptômes de la décadence dont, à cette époque, les lettres lui paroissoient deja menacées.

Rousseau vieillit (1), Rollin termine sa carrière;
De ces astres brillants l'âge eteint la lumière :
Tel est l'ordre du sort, tel est le cours des ans.
La nature s'épuise ou retient ses présents.
Un siecle sans éclat suit un siecle de gloire,
Et le beau n'a qu'un temps ainsi que la victoire.
Le trône des Cesars succomba sous l'effort
Des tyrans de l'Asie, et des brigands du Nord.
Des modernes etats la forme invariable
Affermit tous les jours leur fondement durable.
Mais le pays des arts est toujours menacé,
Triomphant quelquefois, et souvent renversé.
Il est pour eux des Goths, des Huns, et des Vandales,
Des ennemis secrets, des nations rivales,
Des Scythes plus cruels que ceux du Tanaïs.
Nous-même à notre tour nous serons envahis;
L'incursion menace, et le trouble commence.
Les oracles du goût sont forcés au silence.
Oui, nous verrons bientôt de petits conquérants,
Du Parnasse françois audacieux tyrans,

(1) Jean-Baptiste.

De leurs maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des Corneilles.
Tels on vit les Romains, dans des jours ténébreux,
Du second des Césars dégrader l'âge heureux,
Ensevelir Horace et déterrer Lucile;
Préférer la Pharsale aux beaux vers de Virgile,
Vanter l'esprit guindé du maître de Neron,
Et bâiller sans pudeur en lisant Cicéron.
Déja même la langue, et moins nette et moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature.
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'etranger même admiroit malgré lui,
Cet ordre lumineux, le nombre et la cadence
Semblent abandonner nos vers, notre eloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire on n'est plus entendu.
Le public désormais, fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bizarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

FRAGMENT

D'une epître au pape Clement XIII, sur les progrès de l'irreligion.

Sans doute il fut toujours des ennemis du ciel,
Et toujours les mechants ont prodigué le fiel;
Mais jamais leurs fureurs n'ont ete si hardies,
Leurs criminelles voix jamais tant applaudies.
Jadis l'impiete se deroboit au jour,
Craignoit également et la ville et la cour;

Ses apôtres cachoient leur mission funeste,
Leur doctrine perverse etoit au moins modeste
Quelques écrits obscurs, en secret repandus,
N'étoient pas des poisons publiquement vendus.
L'incredule effraye prêchoit dans les ténebres.
Il n'avoit ni docteurs ni partisans célebres.
Malheur à l'écrivain qui, dans un fol exces,
Eût de son pyrrhonisme affiche le succès!
Thémis contre l'impie alors s'armoit du glaive;
Des blasphêmes rimés conduisoient à la Grêve (1)

---

(1) *Note de l'éditeur.* Ces deux vers, si on ne consentoit pas à les regarder comme une simple hyperbole, pourroient être reprochés à l'auteur, comme un cri de persécution, et par conséquent comme un excès d'intolerance. Ils font en effet allusion á deux vers du second chant de l'Art Poétique, « qui rappellent, dit M. Daunou dans son excellente edition de Boileau, la fin déplorable d'un poete nommé Petit, auteur du Paris « Ridicule, ouvrage très supérieur a la Rome Ridicule « de Saint-Amant Ce Petit avoit compose aussi quelques « couplets peu devots qui couroient le monde, sans « qu'on en connût l'auteur: mais un jour, durant son « absence, le vent enleva quelques papiers imprudemment places près de sa fenêtre ouverte et les fit tomber dans la rue. Un prêtre les ramasse, y dechiffre « des hemistiches peu edifiants, et court les remettre au « procureur du roi. Petit est arrêté au moment oú il « rentre chez lui; on visite ses manuscrits, on y trouve « les brouillons des chansons qui scandalisoient ou amusoient depuis quelques temps les oisifs de la capitale; « et malgre sa jeunesse et ses talents, malgré les vives « sollicitations de quelques personnes trés distinguees, « ce malheureux poete est condamné á être pendu et « brûlé. »

Pompignan étoit trop éclairé pour regretter sérieusement qu'a l'époque oú il vivoit, nos tribunaux n'infligeassent plus d'aussi horribles supplices aux impies et aux blasphémateurs. « Traiterez-vous, dit Voltaire, dont

Dieu n'avoit pas encor ce peuple d'ennemis,
Et le plus grand genie étoit le plus soumis.
Quel changement! l'erreur n'a plus de voix secretes;
Prose et vers, orateurs, historiens, poetes,
Tout se dit philosophe, et chacun, sous ce nom,
Outrage impunément Dieu même et la raison.
Contre nos vérités des écrits dogmatiques,
Contre leurs défenseurs des sarcasmes cyniques,
Des libelles menteurs par la haine forgés,
Sont tolérés, permis, peut-être encouragés.
L'enfer sous les tyrans égorgeoit les fideles;
D'horribles échafauds, des tortures cruelles,
Vengeoient sur les chrétiens l'injure des faux dieux.
Le fer, les chevalets ne sont plus sous nos yeux.
L'ange persécuteur, l'ange des noirs abîmes
Par des coups moins sanglants attaque ses victimes.
Déja de sa victoire il recueille le fruit;
Jadis il massacroit, maintenant il seduit (1),

« le langage est ici celui de tous les hommes raisonnables, quelle que soit d'ailleurs leur croyance religieuse; traiterez-vous un blasphémateur ou un profanateur sacrilege, comme vous avez traité la Brinvilliers qui avoit empoisonné son pere et sa famille?. ...... Il mérite un châtiment exemplaire, mais mérite-t-il des tourments qui effraient la nature, et une mort épouvantable? Il a offensé Dieu; oui, sans doute, et très gravement: usez-en avec lui comme Dieu même. S'il fait pénitence, Dieu lui pardonne. Imposez-lui une forte pénitence, et pardonnez-lui. Votre illustre Montesquieu a dit: *Il faut honorer la Divinité, et non la venger.* » Voyez, page 16 ci-dessus, la septieme strophe de la Priere universelle de Pope.

(1) Bossuet, dans son commentaire sur l'Apocalypse, croit que la persecution de l'Antechrist sera une persecution de seduction, c'est-à-dire, d'ecrits faussement philosophiques et d'ouvrages corrupteurs dans tous les genres.

Si toutefois, hélas ! sa ruse a pu séduire.
Quelles mœurs pour tromper ! quels hommes pour instruire !
Des Sotades (1) impurs qu'on lit avec horreur,
Des Porphires (2) nouveaux, pleins d'orgueil et d'aigreur,

---

(1) Sotade étoit un poete satirique et licencieux que Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, fit enfermer dans un coffre et jeter dans la mer.

(2) Porphire, déserteur du christianisme, étoit un philosophe atrabilaire et orgueilleux, qui voulut souvent se tuer de désespoir. Il n'avoit étudié les livres saints que pour les critiquer. Il les lisoit et les censuroit en ignorant, comme a fait de nos jours l'auteur du Dictionnaire Philosophique, de la Tolerance Chrétienne, de la Philosophie de l'Histoire, et de tant d'autres productions pleines de mensonges, de sottises, de blasphêmes, d'obscénités . . . .

Observation de l'éditeur. A ces violentes personnalités, on peut opposer le sentiment d'un écrivain qui mérite d'autant plus de confiance, qu'il a su demêler dans Voltaire, avec la sagacité la plus rare, l'or pur d'avec l'or faux qui s'y trouve quelquefois confondu. Cet écrivain, c'est M. Palissot. Suivant lui, le Dictionnaire Philosophique renferme « un nombre à peine croyable « de sujets intéressants, amusants, et instructifs ». Tout le monde connoît, et j'ai d'ailleurs eu occasion de rapporter plus loin le bel éloge que le même auteur a fait de l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, auquel la Philosophie de l'Histoire sert d'introduction. Enfin M. Palissot dit expressément que le Traité de la Tolerance « est un des ouvrages qui honorent le plus la mé« moire de Voltaire ». Or maintenant, pourquoi deux hommes qui tous deux ont combattu l'esprit de leur siecle, ont-ils cependant émis des opinions si différentes sur des ouvrages que ce siecle a produits? C'est que M. Palissot n'a attaqué que les sophistes, et a respecté

Des sophistes armés d'audace et de blasphême,
De vils censeurs des lois et du pouvoir suprême,
Des esprits turbulents, des cœurs doubles et faux,
Trop bas, trop envieux pour n'être que rivaux.
Telle est, le croira-t-on? cette école insensée
Qui voit de toutes parts sa doctrine encensée,
Qui subjugue, asservit sous un honteux lien,
L'univers étonné de n'être plus chrétien. (1)
Et vous le souffrirez, terre et cieux qu'ils outragent;
Peuples qu'ils veulent perdre, empires qu'ils ravagent!
O Rome! ô Capitole! ô murs chers au Seigneur!
Jusqu'en vos fondements frémissez de douleur.
Qu'au bruit tumultueux que les enfers excitent,
Des saints dans leurs tombeaux les ossements s'agitent;
Que l'arene, témoin de leurs derniers combats,
Retrace à vos regards l'empreinte de leurs pas;
Que ces martyrs au ciel présentent leur couronne;
Que leur sang precieux se ranime et bouillonne;

---

les philosophes, tandis que Pompignan, plus rigide, mais aussi moins équitable, à confondu les uns et les autres dans la même proscription.

(1) *Note de l'éditeur*. Assertion absolument fausse. Jamais tout l'univers n'a été chrétien. Ensuite, quand l'auteur parloit ainsi, aucun peuple ne venoit d'abjurer le culte catholique. Il étoit même en France le culte dominant. Tous ses temples étoient debout. Son clergé étoit le premier ordre de l'état, et jouissoit d'immunités sans nombre et de richesses immenses. A la vérité, il ne les possède plus aujourd'hui; mais elles n'avoient rien de commun avec les dogmes et la morale de la religion chrétienne, et contrastoient d'ailleurs trop ouvertement avec la noble et respectable simplicité de la primitive Eglise.

Qu'il redemande encore à couler à grands flots
Pour cette foi, l'objet de tant de noirs complots
Que le sang, que la voix de ces divins athletes
Parlent pour l'univers et soient vos interpretes.

VERS DÉTACHÉS,

Extraits d'épîtres supprimées, ou non conservées dans leur totalité.

Le déisme aujourd'hui succede à l'hérésie.
Evoqués par les cris de leurs maitres nouveaux,
Lucrece, Spinosa sortent de leurs tombeaux.

Quand la cause du ciel a besoin de vengeurs,
Tous chrétiens sont soldats, tous soldats sont vainqueurs.

Moissonnés par la mort, que laissent après eux
Ces conquerants si fiers, ces rois si fastueux?
Un nom craint dans leur siecle, abhorré dans le nôtre,
Fameux dans leur empire, inconnu dans un autre.
Des exploits contestés, des vices éclatants,
Et des tombeaux détruits par l'injure du temps.

Un doux penchant ne peut être un crime à mes yeux;
L'amour, quand il est pur, est un rayon des cieux.

Les vers suivants sont tirés d'une traduction ou plutôt d'une imitation de la premiere partie du poeme d'Hesiode, intitulé : les Travaux et les Jours.

Pourquoi suis-je témoin de l'horrible licence
Qui, dans cet âge affreux, regne de toute part?
Hélas! je devois naître ou plus tôt ou plus tard
C'est le siecle de fer ou le siecle des crimes.
Les nœuds les plus sacrés et les plus légitimes
Sont rompus et souillés par de honteux forfaits.
Le pere dans son fils ne connoît plus ses traits
A son frere, à sa sœur, le frere ôte la vie.
De l'hospitalité la loi sainte est trahie.
L'epoux est adultere, et l'epouse à son tour,
S'abandonne aux transports d'un criminel amour.
Des parents accablés du poids de l'indigence,
De leurs enfants ingrats éprouvent l'insolence;
Ils implorent sans fruit des cœurs muets et sourds,
L'ami chez son ami cherche en vain du secours.
A tant de barbarie on ajoute l'injure;
On brave l'œil des dieux vengeurs de la nature.
L'innocence opprimée a perdu tout espoir.
Jupiter est sans culte, et les lois sans pouvoir.
Sur la foi d'un traité, des peuples sont tranquilles;
Un allie parjure envahit leurs asiles.
Par le fer et le feu les vaincus sont chassés;
Mais l'agresseur perfide est heureux; c'est assez.
On ne voit que noirceurs, faux serments, injustices,
Et l'univers entier est l'empire des vices.
Dans ce torrent de maux quelques biens sont mêlés;
Foible soulagement pour des cœurs désolés!

La justice des dieux, toujours inévitable,
Frappera tôt ou tard cette race exécrable.
L'équité, la pudeur, un voile sur les yeux,
Abandonnent la terre, et retournent aux cieux;
Et leur triste départ ne nous laisse après elles,
Qu'un avenir funeste et des douleurs nouvelles.

Soyons justes: la force est le droit des tyrans.

Veux-tu vers le bonheur marcher d'un pas certain?
Mon frere, la justice en est le seul chemin.

Sois vrai, mais peu crédule, adroit sans artifice;
Même dans la vertu tout excès est un vice.

Heureuses les cités où des juges austeres
Ne démentent jamais leurs principes séveres,
Et chez qui l'étranger, sûr de ses justes droits,
Comme le citoyen, vit sous l'appui des lois!
Leur nation fleurit et leurs champs sont fertiles;
Le peuple entier s'adonne à des travaux utiles;
L'abondance y nourrit l'industrie et les arts;
L'air n'y retentit point des trompettes de Mars:
Dans leur société la concorde réside;
Une gaîté modeste à leurs festins préside.
De la sage nature ils remplissent la loi.
Comme ils vivent sans crime, ils meurent sans effroi.
Tout est pur autour d'eux; de vertueuses meres
Engendrent des enfants, images de leurs peres.
Leurs plus sacrés devoirs sont leurs plus doux plaisirs.
Soumis à la raison, maîtres de leurs desirs,
Ils ne s'exposent point, jouets de la fortune,
Aux caprices d'Eole, aux fureurs de Neptune.

Ils trouvent tous les biens dans leurs propres climats,
Trésors que l'équité rassemble sous leurs pas.

Qui fait le mal d'autrui fait son propre malheur.
Tout perfide conseil souvent perd son auteur.
Dieu sur les cœurs pervers jette un regard terrible;
A son œil pénétrant il n'est rien d'invisible.

Sois toujours le plus juste et jamais le plus fort.

Toujours le paresseux eut la faim pour compagne.

Re ette comme un bien triste et pernicieux
Tout tresor, tout bonheur qui ne vient pas des dieux.

Que l'étranger, le pauvre, en tes foyers tranquilles,
Et le jour, et la nuit, trouvent de sûrs asiles.
De l'hospitalité Jupiter fit les lois;
C'est irriter ce dieu que d'en blesser les droits.
Ne souille point l'honneur d'une couche etrangere,
Et que des orphelins l'enfance te soit chere.
De ton pere sur-tout honore les vieux ans;
Aide ses foibles yeux, conduis ses pas tremblants;
Qu'il n'ait point à gemir de ton dédain perfide;
Un fils, s'il est ingrat, est presque un parricide.

Soit que l'aube naissante au travail te rappelle,
Soit que la nuit t'invite au repos fait pour elle
Au ciel par des vœux purs consacre ton réveil,
Et que les mêmes vœux précedent ton sommeil.
Si ton cœur est impur, l'offrande la plus belle
Ne seroit pour les dieux qu'une offense nouvelle.
Sois juste; ils aimeront à conserver tes biens.
D'autres perdront les leurs, tu grossiras les tiens.

N'attends que d'un ami des soins officieux.

Les proches rarement sont un appui fidele.
Ils marchent à pas lents, l'ami court avec zele.

Modeste en tes emprunts, soigneux de t'acquitter,
Libéral en tes dons sans jamais les compter.
Rends amour pour amour, service pour service;
De tes propres bienfaits que ton cœur s'enrichisse.
Ils feront ton bonheur en faisant des heureux.
Renonce à tout commerce, à tout gain frauduleux.
Leur attrait est pour l'ame une peste mortelle;
Du plus leger larcin la honte est éternelle.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

ŒUVRES DIVERSES.

ŒUVRES DIVERSES.

VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE.

A Mirabeau, le 24 septembre, 1740.

C'EST donc très sérieusement, madame (1), que vous demandez la relation de notre voyage. Vous la voulez même en prose et en vers. C'est un marché fait, dites-vous; nous ne saurions nous en dédire. Il faut bien vous en croire; mais croyez aussi que jamais parole ne fut plus légèrement engagée. Je suis sûr

Que tout homme sensé rira
D'une entreprise si fallote;
Que personne ne nous lira,
Ou que celui qui le fera,
A coup sûr, très fort s'ennuira;
Que vers et prose on sifflera;
Et que sur cette preuve-là,

(1) Madame la comtesse de Caraman.

Le régiment de la calotte
Pour ses voyageurs nous prendra.

Quoi qu'il en puisse arriver, le plus grand malheur seroit de vous déplaire. Nous obéirons de notre mieux. Mais gardez-nous au moins le secret. Un ouvrage fait pour vous ne doit être mauvais qu'*incognito*.

Comme ce n'est point ici un poëme épique, nous commencerons modestement par Castelnaudary, et nous n'en dirons rien.

Narbonne ayant été le premier objet de notre attention, fera aussi le premier article de notre itinéraire. N'y eût-il que ses anciennes inscriptions qu'a si fort respectées le temps, cette Narbonne méritoit un peu plus d'égards que n'en ont eu les deux célèbres voyageurs. Nous pouvons attester qu'il n'y plut ni n'y tonna pendant plus de quatre heures, et que jamais le ciel ne fut plus serein que lorsque nous en partîmes.

Mais vu le local enterré
De la cité primatiale,
Nous croyons, tout considéré,
Que, quand la saison pluviale,
Au milieu du champ labouré,
Ferme la bouche à la cigale,
Toutes les eaux ont conjuré
D'environner, bon gré, malgré,
La ville archiépiscopale;
Ce qui rend ce lieu révéré
Un cloaque beaucoup trop sale,
De quoi Chapelle a murmuré;
Mais d'un ton si peu mesuré,

Qu'il en résulte grand scandale,
Au point qu'un prébendier lettré
De l'église collégiale,
Nous dit, d'un air très assuré,
Que ce voyage célébré
N'étoit au fond qu'œuvre de balle,
Et que Narbonne qu'il ravale,
Ne l'avoit jamais admiré.

Le fait, madame, est vrai à la lettre. A telles enseignes que le docte prebendier se dessaisit en notre faveur, avec une joie extrême, de l'œuvre de ces messieurs, qui lui paroissoient de très mauvais plaisants. Ce n'est pas, au reste, le seul plaisir qu'il nous eût fait. Ce généreux inconnu nous avoit menés au palais archiepiscopal admirer les antiquités qu'on y a recueillies. Nous vîmes toute la maison qui est grande, noble, claire même, en dépit de tout ce qui devroit la rendre obscure. Mais on a logé un peu haut le primat d'Occitanie. Nous avions ensuite suivi notre guide à la métropole qui sera une fort belle eglise, quand il plaira à Dieu et aux états de faire finir la nef. Quant à ce tableau si dénigré dans l'œuvre susdit, messieurs de Narbonne le regrettent tous les jours malgré la copie que M. le duc d'Orléans leur en laissa liberalement, mais qu'ils trouvent fort mediocre, quoique le Lazare y soit peut-être aussi noir que dans l'original.

Nous reprîmes notre chemin, et parcourûmes gaiement les chaussees qui menent à Beziers. Cette ville est pour ses habitants un lieu celeste, comme il est aisé d'en juger par un passage latin d'un de leurs auteurs, dont je vous fais grace. La nuit nous

ayant surpris avant d'y être arrivés, nous fûmes tentés d'y coucher.

Mais sachant par tradition
Que, dans cette agréable ville,
Pour le fou de chaque saison,
Très prudemment chaque maison
A soin d'avoir un domicile;
Et craignant pour mon compagnon,
Qui pour moi n'étoit pas tranquille,
Nous criâmes au postillon
Au plus vîte de faire gille.

Ce fut donc à Pézenas que nous allâmes chercher notre gîte. Il étoit tard quand nous y arrivâmes; les portes étoient fermées. Nous en fûmes si piqués, que nous ne voulûmes plus y entrer, quand on les ouvrit le lendemain matin. Mais que nous fûmes enchantés des dehors! Il n'en est point de plus riants ni de mieux cultivés. Quoique Pézenas n'ait pas de proverbe latin en sa faveur, sa situation vaut bien celle de Béziers. La chaussée qui commence après les casernes du roi, et sur la beauté de laquelle on ne peut trop se récrier, ne dura pas autant que nous aurions voulu. Elle aboutit à une route assez sauvage qui nous conduisit à Vallemagne, lieu passablement digne de la curiosité des voyageurs.

Près d'une chaîne de rochers,
S'élève un monastere antique.
De son église tres gothique,
Deux tours, espece de clochers,
Ornent la façade rustique.

Les échos, s'il en est dans ce triste séjour,
D'aucun bruit n'y frappent l'oreille;
Et leur troupe oisive sommeille
Dans les cavernes d'aleutour.

Dépêche, dis-je à un postillon de quatre-vingts ans, qui changeoit nos chevaux: l'horreur me gagne; quelle solitude! c'est la Thebaïde en raccourci: allons, l'abbé; ni vous ni moi ne commerçons avec les anachoretes. Eh! de par tous les diables, ce sont des Bernardins, s'écria le maître de la poste, que nous ne croyions pas si près de nous. Or vous saurez que ce bon homme pouvoit faire la différence d'un anachorete et d'un Bernardin; car il avoit sur un vieux coffre, à côté de sa porte, quelques centaines de feuillets de la vie des Peres du désert, rongés des rats. Si vous voulez dîner, ajouta-t-il, entrez, on vous fera bonne chere

Nos moines sont de bons vivants,
L'un pour l'autre fort indulgents,
Ne faisant rien qui les ennuie;
Ayant leur cave bien garnie,
Toujours reposés et contents,
Visitant peu la sacristie;
Mais quelquefois, les jours de pluie,
Priant Dieu pour tuer le temps.

Il est vrai qu'ils avoient profité de cette matinée-là qui étoit sombre et pluvieuse, pour depêcher une grand'messe. Nous gagnâmes le cloître. Croiriez-vous, madame, qu'un cloître de solitaires fût une grotte enchantée? Tel est pourtant celui de

l'abbaye de Vallemagne; je ne puis mieux le comparer qu'à une décoration d'opera. Il y a sur-tout une fontaine qui mériteroit le pinceau de l'Arioste. Elle ressemble, comme deux gouttes d'eau, à la fontaine de l'Amour.

Sur sept colonnes, des feuillages
Entrelacés dans des berceaux,
Forment un dôme de rameaux,
Dont les délicieux ombrages
Font goûter dans des lieux si beaux,
Le frais des plus sombres bocages.
Sous cette voûte de cerceaux,
La plus heureuse des Naïades
Repand le cristal de ses eaux,
Par deux différentes cascades.
Au pied de leur dernier bassin,
Un frere, garçon tres capable,
Entouré de flacons de vin,
Plaçoit le buffet et la table.
Tout auprès, un dîner dont la suave odeur
Auroit du plus mince mangeur
Provoqué la concupiscence,
Tenu sur des fourneaux à son point de chaleur,
Pour disparoître, attendoit la présence
De quatre Bernardins qui s'ennuyoient au chœur.

Dans ce moment, nous enviâmes presque le sort de ces pauvres religieux. Nous nous regardions de cet air qui peint si bien tous les mouvements de l'ame. Chacun de nous appliquoit ce qu'il voyoit à sa vocation particuliere; et nous nous devinions sans nous parler.

L'abbé convoitoit l'abbaye.

Pour moi, qui pensois moins à Dieu,
Ah! disois-je, si dans ce lieu
Je trouvois Iris ou Sylvie!

Car voilà les hommes. Ce qui est un sujet d'édification pour les uns est un objet de scandale pour les autres. Que de morale à débiter là-dessus! Prenons congé de notre délicieuse fontaine; elle nous a menés un peu loin.

O fontaine de Vallemagne!
Flots sans cesse renouvelés,
La plus agréable campagne
Ne vaut pas vos bords isolés.

Il n'y avoit plus qu'une poste pour arriver à Lonpiau, lieu célèbre par ses vins, dont nos devanciers voulurent se mettre à portée de juger. Leurs imitateurs en ce point seul, nous nous y arrêtâmes. Mais l'année, nous dit-on, n'avoit pas été bonne. L'hôtesse entreprit de nous dédommager avec des huîtres d'un goût fort inférieur à celles de l'océan.

Remontés en chaise, nous nous livrions à l'admiration que nous causoit la beauté du pays,

Quand deux gentilles demoiselles,
D'un air agréable et badin
Qui n'annonçoit pas des cruelles,
Nous arrêterent en chemin.

Elles nous demanderent des places dans notre chaise pour aller jusqu'au village prochain, qui étoit le lieu de la poste. L'abbé fut impoli pour la

premiere fois de sa vie ; il les refusa inhumainement, et je fus obligé, malgré moi, d'être de moitié dans son refus.

Nous commencions alors à côtoyer l'étang de Thau, qui se débouche dans le golfe de Lyon par le port de Cette et par le passage de Maguelonne. Il fallut descendre en faveur de mon compagnon, qui voyoit pour la premiere fois les campagnes d'Amphitrite, et qui vouloit contempler à son aise

Ce vaste amas de flots, ce superbe élément,
De l'aveugle fortune image naturelle,
Comme elle séduisant, et perfide comme elle:
Asile des forfaits, noir séjour des hasards,
Théâtre dangereux du commerce et de Mars;
Des plus rares trésors source avare et fécon le,
Et l'empire commun de tous les rois du monde.

Nous arrivâmes enfin à Montpellier. Cette ville n'aura rien de nous aujourd'hui, madame, et vous vous passeriez bien de savoir qu'après nous être fait d'abord conduire au Jardin royal des plantes, et avoir parcouru legérement au retour tout ce qu'on est dans l'usage de montrer aux étrangers, nous vinmes avec empressement chercher un excellent souper, auquel nous étions préparés par le repas frugal que nous avions fait à Loupian.

La matinée du lendemain fut employée à visiter la Mosson et la Verune. Les eaux et les promenades de celle-ci ne méritent guere moins de curiosité que la magnificence de la premiere, où il y a des beautés royales, mais où, sans être difficile à l'excès, on peut trouver quelques defauts, auxquels, à

la vérité, le seigneur châtalain est en état de remédier.

Nous nous hâtâmes après cela de gagner Lunel, où nous fûmes accueillis par M. de la Graulet, major du régiment de Duras, qui commandoit dans ce quartier. Il nous donna un aussi bon souper que s'il nous eût attendus. L'abbé en profita médiocrement.

Il quitta cette bonne chere
Pour une dévote action
Que ceux de sa profession
Ne font pas trop pour l'ordinaire.
Ce fut, je crois, son bréviaire
Qui causa sa desertion.
Notre convive militaire
Partagea mon affliction.
Mais comme en toute occasion
La Providence debonnaire
Compense d'une main légere
Plaisir et tribulation,
La retraite de mon confrere
Grossit pour moi la portion
D'un vin de Saint-Emilion
Qu'à Lunel je n'attendois guere.

Une partie de la nuit se passa joyeusement à table. Nous nous séparâmes de notre hôte à huit heures du matin, et nous courûmes à Nîmes pour y admirer ces ouvrages si supérieurs aux ouvrages modernes, si dignes de la poésie la plus majestueuse; en un mot, les chefs-d'œuvre immortels dont cette cité autrefois si considérable a été enrichie par les

Romains. Les arenes s'aperçoivent d'aussi loin que la ville même.

Monument qui transmet à la postérité
Et leur magnificence et leur férocité.
Par des degrés obscurs, sous des voûtes antiques,
Nous montons avec peine au sommet des portiques.
Là, nos yeux étonnés promenent leurs regards
Sur les restes pompeux du faste des Césars.
Nous contemplons l'enceinte où l'arene, souillée
Par tout le sang humain dont elle fut mouillée,
Vit tant de fois le peuple ordonner le trépas
Du combattant vaincu qui lui tendoit les bras.
Quoi! dis-je, c'est ici, sur cette même pierre,
Qu'ont epargne les ans, la vengeance et la guerre,
Que ce sexe si cher au reste des mortels,
Ornement adore de ces jeux criminels,
Venoit d'un front serein et de meurtres avide,
Savourer à loisir un spectacle homicide!
C'est dans ce triste lieu qu'une jeune beauté,
Ne respirant ailleurs qu'amour et volupte,
Par le geste fatal de sa main renversée,
Déclaroit sans pitie sa barbare pensée,
Et conduisoit de l'œil le poignard suspendu,
Dans les flancs du captif à ses pieds étendu!

Des voyageurs font des reflexions à propos de tout. J'avoue, madame, que la tirade est un peu sérieuse; je vous en demande pardon. La vue d'un amphithéâtre romain a réveillé en moi les idees tragiques.

Ce seroit ici le lieu de vous donner quelqu'idée des autres antiquités de Nimes. La Tour-Magne, le temple de Diane et la fontaine qui est auprès, ont

dans leurs ruines mêmes quelque chose d'auguste. Mais ce qu'on appelle la Maison-Carrée, édifice qu'on regarde comme le monument de toute l'antiquité le plus conservé, frappe et fixe les yeux les moins connoisseurs.

On trouve à chaque pas des bas-reliefs et des inscriptions. Les aigles romaines se voient par-tout. Enfin, par je ne sais quel enchantement, on s'imagine, plus de treize cents ans après l'expulsion totale des Romains hors des Gaules, se r trouver avec eux, habiter encore une de leurs colonies. Nous en séjournâmes plus long-temps à Nîmes. Un jour franc nous suffit à peine pour tout voir et revoir. Ce temps d'ailleurs, grace à M. d'Apremont (1), ne pouvoit être mieux employé; il ne nous quitta point, et l'on ne sauroit rien ajouter à la réception qu'il nous fit.

Or donc prions la Providence
De placer toujours sur nos pas
Le Languedoc et la Provence,
Et sur-tout messieurs de Duras:
Rencontre douce et gracieuse
Pour les voyageurs leurs amis,
Autant qu'elle seroit fâcheuse
Pour les bataillons ennemis.

Il nous restoit le pont du Gard. Notre curiosité, excitée de plus en plus, nous fit quitter le chemin de la poste. Après une infinité de détours tortueux

(1) Lieutenant-colonel du régiment de Duras.

entre deux montagnes, nous nous trouvâmes sur les bords du Gardon, ayant en perspective le pont, ou plutôt trois ponts l'un sur l'autre.

Pour vous peindre le pont du Gard,
Il nous faudroit employer l'art
Et le jargon d'un architecte;
Mais nous pensons qu'à cet égard,
De notre couple trop bavard,
La science vous est suspecte;
Aussi, sans courir de hasard,
Notre muse très circonspecte
Ne fera point de fol ecart
Sur ces arches qu'elle respecte,
Qui sans doute périront tard.

Ici, madame, l'admiration épuisée fait place à une surprise mêlée d'effroi. Il nous fallut plusieurs heures pour considérer ce merveilleux ouvrage. Imaginez deux montagnes séparées par une riviere, et réunies par ce triple pont, où la hardiesse le dispute à la solidité. Nous grimpâmes jusque sur l'aqueduc, que nous traversâmes presque en rampant d'un bout à l'autre,

Offrant un culte romanesque
A ces lieux derobés aux coups
De la barbarie arabesque,
Et même echappés au courroux
De ce pourfendeur (1) gigantesque
Qui des Romains fut si jaloux,
Que sa fureur detruisit presque

(1) Charles-Martel.

Ce que le temps laissoit pour nous;
Examinant à deux genoux
Un débris de peinture à fresque (1)
Et d'un œil anglais ou tudesque,
Dévorant jusques aux cailloux.

Puis quittant à regret, quoiqu'avec une sorte de confusion, un monument trop propre à nous convaincre de la supériorité sans bornes des Romains, nous poursuivîmes notre route, et ne fûmes plus occupés après cela que du plaisir de revoir bientôt un ami fort cher que nous allions chercher de si loin. Cette idée flatteuse fut le sujet de notre conversation le reste de la journée. Sur le soir, l'approche de Villeneuve fit diversion à nos entretiens. Du haut de la montagne, d'où nous l'aperçûmes, cette jolie ville paroît être dans la plaine, quoique sur une côte fort élevée. La beauté du paysage et la

---

(1) Dans l'édition qui a été faite de cet opuscule à Amsterdam, l'éditeur a mis ici une note qu'il est nécessaire de relever. Elle porte sur ce vers :

Un débris de peinture à fresque.

C'est ce qu'aucun voyageur, dit-il, n'avoit encore remarqué. Il se trompe fort. Voici les propres paroles de M. Gautier, architecte et inspecteur des grands chemins, ponts et chaussées du royaume, dans son Histoire de la ville et des antiquités de Nîmes. Cet aqueduc en dedans est incrusté par les côtés d'une couche de ciment..... Il m'a paru..... qu'on y avoit passé par-dessus encore une couche de peinture de belrouge. Je n'ai su distinguer si c'est à fresque ou bien avec huile.

largeur du Rhône forment le point de vue le plus surprenant et le plus agreable.

C'est ici que du Languedoc
Finit la terre épiscopale ;
A l'autre rive, sur un roc,
Est la citadelle papale
Que, sous la clé pontificale,
Les gens de soutane et de froc
Defendroient fort bien dans un choc,
Avec une ardeur sans egale,
Contre les troupes de Maroc,
La mer leur servant d'intervalle.

Nous passâmes les deux bras du Rhône, et nous arrivâmes à Avignon, au milieu des cris de joie et des acclamations d'un peuple immense. N'allez pas croire que tout ce tintamarre se fit pour nous. On célébroit alors dans cette ville l'exaltation de Benoit XIV. Les fêtes duroient depuis trois jours. Nous vimes la derniere, et sans doute la plus belle.

Nos yeux en furent eblouis.
L'art, la richesse, l'ordonnance,
Avoient épuisé la science
Des decorateurs du pays.

Au milieu d'une grande place,
Douze fagots mal assemblés,
D'une nombreuse populace
Excitoient les cris redoublés.
Tout autour cinquante figures
Qu'on nous dit être des soldats,
Pour faire cesser le fracas,
Vomissoient un torrent d'injures ;

Mais, de peur des égratignures,
Ils crioient et ne bourroient pas.

Alors les canons commencerent.
Le commandant vêtu de bleu,
Aux fusiliers qui se troublerent
Permit de se remettre un peu.
Puis leurs vieux mousquets ils leverent:
Trente-quatre firent long feu,
Et quatorze en tirant creverent.
Si personne ne fut tué,
Ou pour le moins estropié,
Par cette comique décharge,
C'est un miracle en vérité
Qui mérite d'être atteste.
Mais nous primes soudain le large,
Voyant que l'alguasil-major
Vouloit faire tirer encor.

Nous entrâmes en diligence
Au palais de Son Excellence
Monseigneur le Vice-Légat.
C'est là que pour Rome il preside',
Et c'est dans sa cour que reside
Toute la pompe du Comtat.
D'abord ni lanterne ni lampe
La nuit n'eclaire l'escalier;
Il fallut pour nous appuyer,
A tâtons du fer de la rampe,
L'un et l'autre nous étayer.
Apres avoir à l'aventure
Fait en montant plus d'un faux pas,
Nous trouvons une salle obscure,
Où, sur quelques vieux matelas,
Quatre Suisses de Carpentras
Ne buvoient pas l'eau toute pure.

Mais rien de plus ne pûmes voir.
Un vieux prêtre entr'ouvrant la porte
D'un appartement assez noir,
Dit: allons, vite, que l'on sorte;
Tout est couché, messieurs, bonsoir.

Notre ambassade ainsi finie,
Nous revînmes à notre hôtel,
Où Dieu sait quelle compagnie
D'une table assez mal servie
Dévora le regal cruel.

La maîtresse, d'ailleurs polie,
Pour nous exprès avoit trouvé
Un de ces batteurs de pavé,
Vrais doyens de messagerie,
Sur le front desquels est gravé
Qu'ils ont menti toute leur vie.
Il venoit de passer les monts.
Mon bavard, sans qu'on le semonde,
Faisant et demande et réponse,
Parle d'églises, de sermons,
De consistoires, d'audiences,
De prélats, de nonains, d'abbés,
De moines et de sigisbés,
De miracles et d'indulgences,
Du doge et des procurateurs,
Des francs-maçons et des trembleurs,
De l'opera, de la gazette,
De Sixte-Quint, de Tamerlan,
De Notre-Dame de Lorette,
Du sérail et de Kouli-Kan,
De vers et de géométrie,
D'histoire, de théologie,
De Versailles, de Pétersbourg,
Des conciles, de la marine,

Du conclave, de la tontine,
Et du siége de Philisbourg.
Il partoit pour le nouveau monde;
Mais de dépit, je me levai,
Et promptement je me sauvai,
Comme il faisoit déja sa ronde
Dans les plaines du Paraguai.

J'arrive enfin au domicile
Qui, jusqu'au retour du soleil,
Sembloit au moins pour mon sommeil
M'assurer un commode asile;
J'y fus aussitôt infecté
Par l'odeur d'un suif empesté,
Reste expirant de la bougie,
Dont avec prodigalité
Toute cette ville ébaudie
Ornoit portail et galerie
En l'honneur de Sa Sainteté.

Je n'en fus pas quitte pour ce vilain parfum. Un essaim de cousins me tint compagnie toute la nuit; ce qui me rappela fort désagréablement un certain voyage d'Horace, dont la relation vaut un peu mieux que celle-ci.

Cependant l'aurore vermeille
Repand ses feux sur l'horizon;
Je me leve, l'abbé s'éveille,
J'entends le fouet du postillon.
Ce fut pour moi bruit agréable;
Adieu donc, ville d'Avignon,
Ville pourtant très respectable,
Si dans tes murs tout curieux
Qui va voir faire l'exercice

Risquoit moins sa vie ou ses yeux;
Et qu'un bon ordre de police
Mit tous les conteurs ennuyeux
Dans les prisons du saint Office.

Rien de plus beau que l'entrée du Comtat par le Languedoc; rien de plus charmant que la sortie d'Avignon par la Provence.

Des deux côtés d'un chemin comparable à ceux du Languedoc, regnent des canaux qui le traversent en mille endroits. La Durance en fournit une partie; les autres viennent de Vaucluse. Le cristal transparent des uns, l'eau trouble des autres, font démêler aisement la différence de leurs sources. De hauts peupliers, semés sans ordre, y défendent du soleil, dont l'ardeur commence à être extrême. On touche à la province du royaume la plus méridionale. La Durance, qu'on passe à Bompar, nous fit entrer insensiblement en Provence.

D'arides chemins, une chaîne de montagnes, des oliviers pour toute verdure, telle est la route qui nous conduisit à Aix, grande et belle ville qui vaut bien un article à part. Nous vous le réservons, madame, pour le second volume de cet ouvrage mémorable.

Ici finira, en attendant, le bavardage du couple d'amis voyageurs, qu'un second passage de la Durance, à quatre ou cinq lieues d'Aix, fit enfin arriver au terme de leurs courses, au château de Mirabeau.

C'est de ce brûlant rivage
Dont l'ardente aridite

Offre le pin pour bocage,
Un désert pour paysage
Par les torrents humecté :
Lieux où l'oiseau de carnage
Dispute au hibou sauvage,
D'un roc la concavité,
Un chêne détruit par l'âge ;
Noir théâtre de la rage
De plus d'un vent redouté,
Où l'époux peu respecté
D'une déesse volage
Forge par mauvais alliage
Les traits de la déité
Qui, d'un sourcil irrité,
Étonne, ébranle, ravage
L'univers épouvanté.
Mais laissons ce radotage.
De ce lieu très peu flatté,
J'ose vous offrir l'hommage
D'un mortel peu dans l'usage
De trahir la vérité.
Si réunit tout suffrage
Sans l'avoir sollicité ;
Si noblesse sans fierté,
Agrément sans étalage,
Raison sans austérité,
Font un unique assemblage ;
Ces traits, votre heureux partage,
Honorent l'humanité.
Hélas! la naïveté
De ce compliment peu sage
Doit vous plaire davantage
Qu'un discours plus apprêté,
Dont le brillant verbiage
Manque de réalité.
Si de ma témérité

J'ai cru cacher le langage
Sous l'auspice accrédité
De l'agréable voyage
Qui par fameux personnage
Va vous être présenté ;
Pardonnez ce badinage,
Voyez mon humilité ;
De l'éclat d'un faux plumage
Je ne fais point vanité.
La modestie à mon âge
N'est commune qualité.

On vous ment sur Mirabeau, madame la comtesse. L'auteur, très véridique d'ailleurs, s'est égayé sur la peinture qu'il fait de lui et de ses états. Il vous donne pour un désert affreux un séjour aussi beau qu'il soit possible d'en trouver un dans un pays de montagnes :

Car nous lisons dans des chroniques
Qui ne sont pas encór publiques,
Qu'autrefois le bon roi René,
Dans cet asile fortuné,
Faisoit des retraites mystiques.
On voit même un canal fort net,
Où, sans tasse ni gobelet,
Ce roi buvoit l'eau vive et pure
Dont la fraîcheur et le murmure
L'endormoient dans un cabinet
Formé de fleurs et de verdure ;
Et de nos jours une beauté
Qui n'étoit rien moins que bigote,
Avec une sœur peu dévote,
Y chercha l'hospitalité.
C'étoit la fugitive Hortense,

Laquelle, nous dit-on ici,
Sur les rives de la Durance
Ne pourchassoit pas son mari.

Voilà ce que c'est, madame, que ce lien si fort défiguré par son seigneur. Que ne peut-on vous faire connoitre aussi, telle qu'elle est, la dame du château ! Cette entreprise passe nos forces. Il est difficile de bien louer ce qui est véritablement louable. Peindre madame la marquise de Mirabeau (1), c'est peindre la douceur, la raison, les bienséances et la vertu même.

Oh ! pour cette fois, taisons-nous.
Dieu vous gard, aimables époux
Que chacun chérit et révere.
De notre long itinéraire
L'ennui retombera sur nous,
S'il n'a le bonheur de vous plaire.

---

(1) La mere de l'Ami des Hommes. Voyez la note placée au bas de la page 28 ci-dessus.

SUITE
DU VOYAGE DE LANGUEDOC ET DE PROVENCE.

A Mirabeau, le 28 octobre 1740.

Imaginez trois voyageurs,
Et qui pourtant ne sont menteurs,
Qu'une voiture delabree,
Par deux maigres chevaux tirée,
Pendant trois jours a fracassés,
Disloqués, meurtris et versés
Jusqu'à certain lieu plein d'ornieres,
Où lesdits chevaux morts de faim,
Malgré mille coups d'etrivieres,
Se sont arrêtes en chemin,
Nous faisant clairement comprendre
Qu'ils avoient assez voyagé,
Que de nous ils prenoient congé,
Et qu'ils nous prioient de descendre.

Jugez donc, après ce cadeau,
De quel air, sans feu ni manteau,
Par une nuit tres pluvieuse,
Notre troupe fort peu joyeuse,
Traversant à pied maint coteau,
Au bout d'une route scabreuse,
Parvint enfin jusqu'au château.
Peignez-vous dans cette avanture
Trois têtes dont la chevelure
Distillant l'eau de toutes parts,

Imite assez bien la figure
Des Scamandres et des Sangars.

Voilà, madame, le portrait au naturel d'un marquis fort aimable, d'un sénateur qui ne peut se louer lui-même, parcequ'il tient la plume, et d'un très joli chevalier de Saint-Jean de Jérusalem. Nous arrivons; et mon premier soin, dans l'attirail que je viens de vous décrire, est d'obéir à vos ordres. Ma premiere gazette a eu le bonheur de vous plaire. Je vais risquer la seconde avec l'aide de mes compagnons.

Demain nos muses reposées,
Fraiches, vermeilles et frisées,
Mettront d'accord harpes et luth,
Et vous payeront leur tribut.

---

29 octobre 1740.

Nous voici bien éveillés, quoiqu'il ne soit que midi. L'atelier est prêt; nous commençons sans préambule.

Victimes de notre curiosité, nous partimes le 15 de ce mois. La description de notre équipage paroît propre à être placée dans un ouvrage fait uniquement pour vous amuser.

Toi qui crayonnes en pastel,
Viens, accours, Muse subalterne;
Peins-nous partant d'un vieux châtel,

Plus fiers que gendarmes de Berne ;
Et toi, railleur universel,
Dieu polisson, je me prosterne
Devant ton agréable autel.
Ton influence me gouverne,
Père heureux de la baliverne :
Prête à ma Muse ce vrai sel
Dont tu sus enrichir Miguel (1),
Et priver tout auteur moderne.

Tel qu'en sortant du Toboso,
Le sieur de la Triste Figure,
Piquant sans succès sa monture,
Malgré les conseils de Sancho,
Courut, suivant son vertigo,
Aux moulins servir de mouture.
De même en piteuse voiture,
Chacun de nous criant ho, ho,
Bravant et chûte et meurtrissure,
Voulut faire trotter Clio.
Pour moi, trop foible par nature,
J'osai, chétive créature,
Me plaindre autrement qu'*in petto* ;
Soit respect de la prélature,
Ou devoir de magistrature,
Nul autre n'osa faire écho.

L'abbé seul perdit l'équilibre ;
Mais, avant que d'en venir là,
Pour se défendre en homme libre,
Il tendit veine, nerf et fibre ;
Mais sa bête enfin l'entraîna.

---

(1) Miguel Cervantes Saavedra, Espagnol, auteur de Don Quichotte.

Nous n'eûmes que la peur de son accident.

Il sut s'en tirer à merveille,
Et troqua son maudit bidet
Contre une bête à longue oreille,
Qui n'est ni lievre ni bidet.

Les Espagnols, gens, selon eux, fort sages, estiment infiniment ce genre de monture, et l'abbé pourroit certifier qu'ils n'ont pas tort. Quoi qu'il en soit, l'équipage que je viens de vous détailler nous conduisit au château de la tour d'Aigues, monument, dit-on, de l'Amour et de la Folie.

Le nom seul des deux ouvriers
Ne previendra pas pour l'ouvrage;
Ce couple n'est point dans l'usage
De suivre des plans réguliers,
Et ce seroit sottise pure
De les prendre pour nos maçons,
S'il falloit par leurs actions
Juger de leur architecture.

Mais ils ont eu le bon sens de choisir un habile architecte pour bâtir la maison de la tour. D'autres vous en feroient une brillante description. Ils vous parleroient de l'esplanade qui est au-devant de la principale porte; des fossés profonds revêtus de pierre et pleins d'eau vive, dont le château est environné; d'une façade estimée des connoisseurs; enfin d'une fort belle tour carrée qui s'élève au-dessus de deux grands corps de logis, et qu'on assure avoir été construite par les Romains.

Ma Muse en rimes relevées
Pourroit vous tracer dans ses vers
Des bosquets bravant les hivers
Sur des voûtes fort élevées :
Tels qu'aux dépens de ses sujets,
Jadis une reine amazone
En fit planter à Babylone
Sur le faîte de son palais.

Laissons ce détail à des peintres d'architecture et de paysages, ou à des faiseurs de romans. Mais vous ne serez peut-être pas fâchée de savoir à qui la Provence est redevable de ce bâtiment qui fait une des curiosités de cette province ; c'est au baron de Sental. Ce gentilhomme l'avoit destiné pour être l'habitation d'une princesse dont les aventures ne sont pas ignorées.

Or ce baron de Sental
Fut épris d'une héroïne
Qui lui donna maint rival ;
Voyageant en pèlerine,
Tantôt bien et tantôt mal,
Villageoise ou citadine,
Promenant son cœur banal,
De la cour de Catherine
A quelque endroit moins royal.
Cette dame de mérite
Fut la reine Marguerite,
Non celle à l'esprit badin,
Qui, des tendres amourettes
Des moines et des nonettes,
A fait un recueil malin ;
Mais sa niece tant prônée,
Dont notre bon roi Henri

Fut pendant plus d'une année
Le très affligé mari ;
Et qui, plus qu'une autre femme,
Porta gravé dans son ame
Le commandement divin
De l'amour pour le prochain.

On trouve dans mille endroits du château les chiffres de la reine et du baron, accompagnés de trois mots latins que je vais vous citer en original pour faire parade d'érudition : *Satiabor cùm apparuerit*. Si j'osois vous traduire ce latin, vous avoueriez, madame, qu'il dit beaucoup en peu de paroles.

Au demeurant, la gentille princesse
Ne vit jamais ce lieu si beau ;
Et le baron qui l'attendoit sans cesse,
En fut pour les frais du château.

En quittant la tour, nous prîmes une route qui nous conduisit dans un pays assez bizarre pour exercer le pinceau d'un voyageur. Au sortir d'un précipice horrible, nous entrâmes dans un chemin resserré entre deux montagnes escarpées. Ce défilé s'élargit dans quelques endroits, et devient alors aussi agréable que le vallon le plus cultivé. On découvre de temps en temps, à travers les ouvertures du rocher, des emplacements qui ressemblent assez à de grandes cours de vieux châteaux, entourées de hautes murailles.

Du temps des chèvrepieds cornus,
Les sylvains, les fauness velus

Habitoient ce reduit sauvage.
C'est là qu'aux jours du carnaval,
Silene et Pan donnoient le bal
Aux dryades du voisinage.

Ce lieu n'est plus aussi profané. Des missionnaires zélés y ont fait graver de toutes parts, sur les arbres et sur les pierres, des passages tirés de l'Ecriture, et de petites sentences propres à édifier les passants.

Nous nous trouvâmes le soir aux portes d'Apt. Saviez-vous, madame, qu'il y eût une ville d'Apt? et savez-vous ce que c'est que la ville d'Apt? Nous serions fort embarrassés de vous le dire.

Lorsque nous y sommes entrés,
Les cieux n'étoient point éclairés
Par la lune ni les étoiles;
Et quand nous en sommes sortis,
L'aurore et l'epoux de Procris
Etoient encore dans les toiles.

Tout ce que nous pouvons faire en faveur de la ville d'Apt, c'est de la supposer grande, belle, peuplée, riche et bien habitée. Car, en bonne politique, il faut vanter les pays où l'on voyage.

Nous arrivâmes cette même matinée à Vaucluse; c'est un de ces lieux uniques où la nature a voulu se singulariser. Il paroît avoir été fait exprès pour la muse de Petrarque. Ce fameux vallon est terminé par un demi-cercle de rochers d'une prodigieuse élévation, et qu'on diroit avoir été taillés perpendiculairement. Au pied de cette masse énorme de

pierre, sous une voûte naturelle que son obscurité rend effrayante à la vue, sort d'un gouffre dont on n'a jamais trouvé le fond, la riviere appelée la Sorgue. Un amas considérable de rochers forme une chaussée au-devant, mais à plusieurs toises de distance de cette source profonde. L'eau passe ordinairement, par des conduits souterrains, du bassin de la fontaine dans le lit où elle commence son cours. Mais dans le temps de sa crue qui arrive, nous dit-on, aux deux equinoxes, elle s'éleve impétueusement au-dessus d'une espece de môle dont nous n'avons point mesure la hauteur.

Là, parmi des rocs entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre,
S'élancent des flots courroncés,
D'une écume blanche et bleuâtre.
La chûte et le mugissement
De ces ondes précipitées,
Des mers par l'orage irritées,
Imitent le frémissement.
Mais, bientôt moins tumultueuse,
Et s'adoucissant à nos yeux,
Cette fontaine merveilleuse
N'est plus un torrent furieux.
Le long des campagnes fleuries,
Sur le sable et sur les cailloux,
Elle caresse les prairies
Avec un murmure plus doux.
Alors elle souffre sans peine
Que mille differents canaux
Divisent au loin dans la plaine
Le tresor fecond de ses eaux.
Son onde toujours epurée,

Arrosant la terre altérée,
Va fertiliser les sillons
De la plus riante contrée
Que le dieu brillant des saisons,
Du haut de la voûte azurée,
Puisse échauffer de ses rayons.

Le chemin qui nous mena du village à la fontaine est un sentier etroit et pierreux que la curiosité seule peut rendre praticable. Les pieds delicats de Laure devoient souffrir de cette promenade, et le doux Pétrarque n'avoit pas peu de peine à la soutenir.

Mais ce sentier, tout escarpé qu'il semble,
Sans doute Amour l'adoucissoit pour eux;
Car nul chemin ne paroît raboteux
A deux amants qui voyagent ensemble.

Après avoir assez examiné la fontaine, nous livrâmes le chevalier et l'abbé à la merci de notre guide. Nous avions aperçu une grotte dans un angle de la montagne. Nous crûmes que nos deux heros de Vaucluse pourroient bien y avoir laissé quelque trace de leurs amours. Depuis l'aventure d'Enée et Didon, toutes les grottes sont suspectes. Celle-ci, disons-nous, a peut-être rendu le même service à Laure et à Pétrarque. Au moins y trouverons-nous quelque chanson ou quelque sonnet; le bon homme en mettoit par-tout. En faisant ces reflexions, nous parvînmes, non sans peine, à l'en-

trée de la caverne. Nous y entrevîmes aussitôt une figure humaine qui s'avançoit gravement vers nous.

La barbe longue, la peau bise,
Un gros volume dans les mains,
Une mandille noire et grise,
Et le cordon autour des reins.
C'est, dîmes-nous, un solitaire
Qui pleure ici ses vieux péchés.
Bonjour, notre révérend pere;
Vous voyez dans votre taniere
Deux étrangers qui sont fâchés
D'interrompre votre priere.
Qu'est-ce donc, insolents! Hé, quoi!
Est-ce ainsi qu'on me rend visite?
Osez-vous, sans pâlir d'effroi,
Prendre pour un coquin d'hermite
Un personnage tel que moi!
Je suis.....

Nous avions oublié, madame, de vous demander au profond secret sur cette histoire. On nous traiteroit de visionnaires. Nous vivons dans un siecle d'incrédulité, où les apparitions ne font pas fortune. Cependant, foi de voyageurs, rien n'est plus vrai que celle-ci.

Je suis, nous dit d'un air rigide,
Ce vieillard au maigre menton,
Le contemporain de Caton,
Des Gaulois l'oracle et le guide;
Le grand-prêtre de ce canton,
Pour tout dire enfin, un druide.

Vous, un druide, monseigneur!
Reprimes-nous avec grand'peur.

Ne soyez point scandalisee, madame, de ce mouvement de crainte. L'idee seule de rencontrer des druides dans la forêt de Marseille fit trembler l'armee de Cesar.

Ne vous mettez point en colere,
Illustre evêque des Gaulois;
Que votre grandeur debonnaire
Nous pardonne pour cette fois.
Demeurez en sante parfaite
Dans votre lugubre retraite;
Nous n'y retournerons jamais.
Et n'allez pas vous mettre en tête
De nous reserver pour la fête
De votre vilain Teutates.

Le pontife se prit à rire.
Allez, je ne suis pas mechant;
Je connois ce qui vous attire,
Et vous aurez contentement;
Vous saurez, sans passer la barque
Où l'on entre prive du jour,
Comment Laure et son cher Petrarque,
Dans ce delicieux séjour,
Plus contents que reine et monarque,
A petit bruit faisoient l'amour.

Ses promesses ne furent vaines.
Il fit un cercle, il y tourna:
Par trois fois l'Olympe tonna;
Le rocher entr'ouvrit ses veines,
Et par des routes souterraines
Un tourbillon nous entraina.

Cette opération magique nous conduisit au plus beau lieu que l'imagination puisse se figurer. Une Nymphe, avertie sans doute par le signal, vint nous recevoir.

Teint frais, œil vif, bouche vermeille,
Un bouquet de fleurs sur le sein;
Chapeau de paille sur l'oreille,
Et tambour de basque à la main.

Venez, dit-elle; cet asile,
Que vous n'habiterez jamais,
N'eut dans son enceinte tranquille
Qu'un seul couple d'amants parfaits.
Toujours heureux, toujours fideles,
Laure et Pétrarque dans ces lieux,
Dans leurs caresses mutuelles,
Ont fait cent fois envie aux dieux.
Mais déja votre ame est emue
De l'image de leurs plaisirs.
L'Amour exauça leurs desirs
Par-tout où s'etend votre vue;
Tantôt au pied de ce coteau,
Près de ces ondes qui jaillissent;
Souvent sous cet epais berceau
Que ces orangers embellissent;
Ici, quand le flambeau du jour
De ses feux brûloit la verdure;
Plus loin, quand la nuit à son tour
Venoit rafraichir la nature ·
Lisez en caracteres d'or,
Sur ces portiques, sur ces marbres,
Ces vers plus expressifs encor
Que ceux qu'Angelique et Medor
Gravoient ensemble sur les arbres.

Hé quoi ! dîmes-nous avec surprise, sont-ce là ces chastes amours dont le poete italien nous berce dans ses sonnets et dans ses chansons ?

Et que deviendra la morale
Que, dans ses triomphes pieux,
Sa muse en vers religieux
Avec emphase nous etale !

Elle est toujours bonne pour la théorie, répliqua notre conductrice. D'ailleurs, il y a plus de quatre cents ans que Pétrarque et Laure s'aimoient.

C'étoit alors la mode de se taire,
Un indiscret n'auroit point ete cru,
Et, dans ce siecle, le mystere
Passoit hautement pour vertu.

On évitoit les mouvements extrêmes,
Les vains discours, les éclats imprudents ;
Pour amis et pour confidents,
Deux jeunes cœurs n'avoient qu'eux-mêmes.

Pétrarque enfin savoit jouir tout bas,
Favorisé sans le faire connoître,
Et d'autant plus heureux de l'être,
Qu'on croyoit qu'il ne l'étoit pas.

Faites votre profit de cela, continua-t-elle, s'il en est encore temps. Adieu ; pour des mortels, vous avez eu une assez longue audience d'une Nymphe. Retournez joindre vos camarades, et ne dites au moins que ce que vous avez vu. A ces mots, nous

fûmes enveloppés d'un nuage qui nous reporta dans un clin d'œil à Vaucluse.

Nous remontâmes à cheval. Notre voyage dans les plaines du Comtat ne fut de notre part qu'un cri d'admiration. Les canaux tirés de la Sorgue nous suivoient par-tout, et nous répétions continuellement, comme en chœur d'opéra :

Lieux tranquilles, ondes chéries,
Nymphe aimable, flots argentés,
Ranimez l'émail des prairies ;
Fontaine, vos rives fleuries,
Ces arbres sans cesse humectés,
Séjour des oiseaux enchantés,
Nous rappellent les bergeries,
Lieux autrefois si fréquentés,
Et dont les touchantes beautés
Ne sont plus qu'en nos rêveries.

Nous aurions voulu nous arrêter à Lille. Le temps ne nous le permit pas. Nous eûmes cependant le loisir d'en considérer la délicieuse situation. C'est un terroir que la nature et le travail se disputent l'honneur d'embellir. La Sorgue, qui, dans tout son cours, ne perd jamais sa couleur ni sa pureté, enveloppe entièrement la ville de ses eaux.

C'est, dit-on, dans ces murs célèbres,
Que le malin sut autrefois
Faire glisser dans le harnois
D'un poete entendant tenebres
D'un fol amour le feu gregeois.

C'est en effet à Lille que Petrarque vit pour la premiere fois, à l'office du vendredi saint, l'heroine que ses vers ont rendue immortelle. Nous sommes même persuadés que la beauté du pays a eu autant de part à ses retours fréquents que la constance de sa passion. On ne peut rien imaginer de plus seduisant que cette partie du Comtat : des champs fertiles plantes comme des vergers, des eaux transparentes, des chemins bordés d'arbres.

Tel fut, sans doute, ou peu s'en faut,
Le lien que la main du Très-Haut
Orna pour notre premier pere ;
Jardin où notre chaste mere,
Par le diable prise en défaut,
Trahit son époux debonnaire.
Par quoi ce doyen des maris
Vit ses jours doublement maudits,
Et murmura, dit-on, dans l'ame,
D'être chassé du paradis
Sans y pouvoir laisser sa femme.

Nous fûmes coucher à Cavaillon, et nous y arrivâmes d'assez bonne heure pour pouvoir parcourir les promenades et les dehors de la ville, qui sont agréablement ornés. Le lendemain, il fallut nous résoudre à quitter cet admirable pays. Nous en sortimes en passant la Durance ; et ce fut en mettant le pied dans le bateau qu'un de nous entonna pour les autres :

Adieu, plaines du Comtat,
Beaux lieux que la Sorgue arrose,
Adieu ; mille fois beat

Le mortel qui se repose
Dans votre charmant état !
Loin de l'orgueilleux éclat
Qui souvent aux sots impose ;
Loin de la métamorphose
Du fermier et du prélat,
Tout est soumis à sa glose,
Hors le bon vice-legat
Qu'il doit respecter, pour cause.

Le soleil couchant nous vit arriver à Aix. Il y eut ce jour-là deux entrées remarquables dans cette ville ; celle d'un cardinal et la nôtre. Vous jugez bien, après la peinture du départ de Mirabeau, qu'il y avoit de la différence entre nos équipages et ceux de l'éminence. M. le cardinal d'Auvergne venoit de faire un pape, et nous de rendre visite aux druides et aux nymphes. Un quart d'heure de grotte enchantée vaut bien six mois de conclave. Quoi qu'il en soit, le même instant nous rassembla tous à Aix. Nous y entrâmes par ce cours si renommé,

Que les balcons et portiques
De vingt hôtels magnifiques
Ornent en divers endroits.
Ces lieux, dit-on, autrefois
Etoient vraiment spécifiques
Pour rendre plus prolifiques
Les moitiés de maints bourgeois.
Mais maintenant moins Gaulois,
Ils savent mieux les rubriques ;
Et les maris pacifiques
Reçoivent l'ami courtois

Dans les foyers domestiques.
Quelques arbres inégaux,
Force bancs, quatre fontaines,
Décorent ce long enclos,
Où gens qui ne sont point sots,
De nouvelles incertaines
Vont amuser leur repos.

Voilà une assez mauvaise plaisanterie, que nous vous livrons pour ce qu'elle vaut. A parler vrai, la capitale de la Provence est également au-dessus de la critique et de la louange. Nous l'avons vue dans un temps où les campagnes sont peuplées aux dépens des villes. Mais nous avons jugé de ce qu'elle doit être, par la maison de monsieur et de madame de la Tour, qui occupent les premières places de la province, et qui sont faits l'un et l'autre pour les remplir au gré des citoyens et des étrangers.

Le ciel de plus mit un essaim de belles
Dedans ces murs qu'on ne peut trop vanter.
Si Dieu les fit ou tendres ou cruelles,
Sur ce point-là je ne puis vous citer
Discours, chansons, chroniques ni nouvelles:
Fors que pourtant je dois vous attester,
Sur le récit de maints auteurs fidèles,
Que point ne faut séjourner avec elles,
Si l'on ne veut long-temps les regretter.

Aussi, madame, primes-nous notre parti en gens de précaution Nous ne demeurâmes que deux jours et demi à Aix.

Nous voici enfin à Marseille. C'est une de ces

villes dont on ne dit rien pour en avoir trop à dire. Elle ne ressemble point aux autres villes du royaume. Sa beauté lui est particuliere; ses dehors même et ses environs ne sont pas moins singuliers. C'est un nombre infini de petites maisons qui n'ont à la vérité, ni cour, ni bois, ni jardin, mais qui composent en total le coup d'œil le plus vivant qu'il y ait peut-être au monde. Que l'aspect de ce port est frappant!

Telles jadis en souveraines
Occupoient le trône des mers
Carthage et Tyr, puissantes reines
Du commerce de l'univers.
Marseille, leur digne rivale,
De toutes parts, à chaque instant,
Reçoit les tributs du couchant
Et de la rive orientale.
Vous y voyez soir et matin
Le Hollandois, le Levantin;
L'Anglois sortant de ces demeures,
Où le laboureur, l'artisan,
N'ont jamais vu pendant trois heures
Le soleil pur quatre fois l'an;
Le Lapon, qui naît dans la neige,
Et le Russe, et le Suedois,
Et l'habitant de la Norvege,
Qui souffle toujours dans ses doigts.
Là, tout esprit qui veut s'instruire
Prend de nouvelles notions.
D'un coup d'œil on voit, on admire,
Sous ce millier de pavillons,
Royaume, république, empire;
Et l'on diroit qu'on y respire
L'air de toutes les nations.

M. d'Héricourt, intendant des galeres, chez qui nous dînâmes le leudemain de notre arrivée, nous fit voir, dans le plus grand detail, les parties les plus curieuses de l'arsenal. La salle d'armes est fort belle. Ce sont deux grandes galeries qui se coupent en croix. Les murailles en sont revêtues d'espaliers de fusils et de mousquetons. D'espace en espace s'elevent avec symetrie des pyramides de sabres, d'epées, de baïonnettes d'une blancheur eblouissante. Les plafonds sont decorés d'un bout à l'autre de soleils composés de même, c'est-à-dire de rayons de fer. On a mis aux extrémités de la salle de grands trophees de tambours, de drapeaux et d'etendards, qui paroissent gardes par des representations de soldats armes de toutes pieces.

Ces lieux où reposent les dards
Que la mort fournit à la gloire
Offrent ensemble à nos regards
L'horrible magasin de Mars
Et le temple de la Victoire.

Apres le dîner, M. d'Hericourt, dont on ne peut trop louer l'esprit, le goût et la politesse, nous prêta sa chaloupe pour aller au château d'If, qui est à une lieue en mer. Les voyageurs veulent tout voir.

Nous fûmes donc au château d'If.
C'est un lieu peu recreatif,
Defendu par le fer oisif
De plus d'un soldat maladif,
Qui, de guerrier jadis actif,
Est devenu garde passif.

Sur ce roc taillé dans le vif,
Par bon ordre on retient captif,
Dans l'enceinte d'un mur massif,
Esprit libertin, cœur rétif
Au salutaire correctif
D'un parent peu persuasif.
Le pauvre prisonnier pensif,
A la triste lueur du suif,
Jouit, pour seul soporatif,
Du murmure non lenitif
Dont l'élément rebarbatif
Frappe son organe attentif.
Or, pour être mémoratif
De ce domicile afflictif,
Je jurai, d'un ton expressif,
De vous le peindre en rime en if.
Ce fait, du roc désolatif
Nous sortîmes d'un pas hâtif,
Et rentrâmes dans notre esquif,
En répétant d'un ton plaintif,
Dieu nous garde du château d'If!

Nous regagnâmes le port à l'entrée de la nuit, fort satisfaits, si ce n'étoit du château d'If, au moins de notre promenade sur la mer.

C'est ici que l'abbé nous quitta. Nous devions partir pour Toulon avant le jour, et lui pour la petite ville de Sallon, où il a dû présenter son offrande et la nôtre au tombeau de Nostradamus. Il y eut de l'attendrissement dans notre séparation.

Adieu, disions-nous sans cesse,
Ami sincere et flat eur,
Heros de delicatesse,
Dont le luth enchanteur

Fait badiner la sagesse,
Fait raisonner la jeunesse,
Et parle toujours au cœur.

Cependant nous essuyâmes nos larmes. Il alla se coucher, et nous fûmes passer la nuit à table chez le chevalier de C***.

La route de Marseille à Toulon n'auroit rien de distingué, sans le fameux village d'Ollioules. Ce fut là,

Comme cent plumes l'ont écrit,
Que la pénitente aux stigmates (1)
Régala les nonains béates
Des beaux miracles qu'elle apprit.
Dans ce métier, qui fut son maître?
Point n'importe de le connoître.
Quant à ce pauvre directeur (2)
Qu'on menaçoit de la brûlure,
Hélas! il n'eut jamais l'allure
D'un sorcier ni d'un enchanteur.

Quelques accidents de voyage nous empêcherent d'arriver de bonne heure à Toulon. Le lendemain, notre premier soin fut d'aller visiter le parc.

Neptune a bâti sur ces rives
Le plus beau de tous ses palais;
Et ce Dieu l'a construit exprès
Pour son trésor et ses archives.
On y voit encor le trident

(1) La Cadiere.
(2) Le P. Girard.

Dont il frappa l'onde étonnée,
Alors que l'Aquilon bruyant
Et sa cohorte mutinée
Firent, sans son consentement,
Larmoyer le pieux Enée.

Mais ce qui plus nous étonna,
C'est qu'on y voit les étrivières
Dont il châtia les rivières
Quand Garonne se révolta :
Fait que l'on ne connoissoit guère
Lorsque Chapelle l'attesta.

Notre Pégase est un peu foible pour nous transporter dans ce magnifique arsenal. L'air de la mer appesantit ses ailes.

Le port de Toulon est entièrement fait de main d'homme. La rade est, dit-on, la plus belle et la plus sûre de l'univers. L'immense étendue des magasins, et l'ordre qui y est observé, étonnent et touchent d'admiration. La corderie seule, qui est un bâtiment sur trois rangs de voûtes, a .... toises de long. Vous nous en croirez aisément, si, après tant de merveilles, nous vous disons que le roi paroît plus grand là qu'à Versailles.

Le jour suivant, nous fûmes nous rassasier du coup d'œil ravissant des côtes d'Hyères. Il n'est point de climat plus riant, ni de terroir plus fécond. Ce ne sont par-tout que des citronniers et des orangers en pleine terre.

Le grand enclos des Hespérides
Présentoit moins de pommes d'or
Aux regards des larrons avides

De leur éblouissant trésor.
Vertumne, Pomone, Zéphire,
Avec Flore y regnent toujours ;
C'est l'asile de leurs amours,
Et le trône de leur empire.

Nous apprîmes à Hyeres, car on s'instruit en voyageant, l'effet que produisent dans l'air les caresses du dieu des zéphyrs et de la déesse des jardins. Vous savez, madame, qu'en approchant du pays des orangers, on respire de loin le parfum que repand la fleur de ces arbres. Un Cartesien attribueroit peut-être cette vapeur odoriferante au ressort de l'air; et un Newtonien ne manqueroit pas d'en faire honneur à l'attraction. Ce n'est rien de tout cela.

Quand par la fraîcheur du matin
La jeune Flore réveillée
Reçoit Zephire sur son sein,
Sous les branches et la feuillée
De l'oranger et du jasmin
Mille roses s'épanouissent ;
Les gazons plus frais reverdissent,
Tout se ranime, et chaque fleur,
Par ces tendres amants foulée,
De sa tige renouvelée
Exhale une plus douce odeur.
Autour d'eux voltige avec grace
Un essaim de zephyrs legers ;
L'Amour les suit et s'embarrasse
Dans les feuilles des orangers.
Zéphire, d'une ame enflammée,
Couvre son amante pâmée
De ses baisers audacieux.

Leur couche en est plus parfumée ;
Et dans cet instant précieux,
Toute la plaine est embaumée
De leurs transports délicieux.

Le lever de l'aurore et le coucher du soleil sont ordinairement accompagnés de ces douces exhalaisons. Les jardins d'Hyeres ne sont pas moins utiles qu'agréables. Il y en a un entr'autres qu'on dit valoir communément en fleurs et en fruits jusqu'à vingt mille livres de rente, pourvu que les brouillards ne s'en mêlent pas.

Nous revinmes coucher le même jour à Toulon. Le lendemain nous préparoit un spectacle admirable. Nous allâmes dès le matin dans le parc pour voir lancer à la mer un vaisseau de guerre de quatre-vingts pieces de canon. Cette masse terrible n'étoit plus soutenue que par quelques pieces de bois, qu'on nomme, en terme de marine, épontilles. On les ôte successivement. Elle porte enfin sur son propre poids dans un lit de madriers enduits de graisse. Un homme alors fort leste abat un pieu qui retient encore le navire.

Au bruit des cris perçants qui s'élevent dans l'air,
La machine s'ébranle et fond comme l'éclair.
Tout s'éloigne, tout fuit de sa route enflammée ;
Le matelot tremblant respire la fumée :
Le rivage affaissé semble rentrer sous l'eau ;
L'onde obéit au poids du rapide vaisseau.
La mer en frémissant lui cede le passage ;
Il vole, et sur les flots que sa chûte partage,
De ses liens rompus dispersant les debris,

S'empare fierement des gouffres de Thétis (1).

Ainsi quand sur les pas d'un héros intrépide,
La Grece menaçoit les bords de la Colchide,
Des arbres de Dodone entraînés sur les mers
L'assemblage effrayant étonna l'univers.
De ses antres obscurs en vain l'affreux Borée
Accourut en furie au secours de Nérée;
Le vaisseau, fier vainqueur et des vents et des flots,
Accoutuma Neptune au joug des matelots.

Apres cela, madame, quelque part que l'on soit, il faut fermer les yeux sur tout le reste, et partir; c'est ce que nous fîmes sur-le-champ, quoiqu'avec regret. Nous quittâmes M. le chevalier de Mirabeau, non pas notre compagnon de voyage, mais son frere aîné, jeune marin de vingt-trois ans, qui joint à beaucoup de savoir et d'expérience dans son métier le caractere le plus sûr et l'esprit le plus aimable. Il avoit été pendant trois jours notre

(1) *Note de l'éditeur.* La pensée qu'exprime ce vers, et même le premier hémistiche tout entier, se retrouvent dans le poëme de l'Imagination de Jacques Delille. On y lit en effet, à la fin d'une magnifique description du vaisseau marchand et du vaisseau de guerre, ces deux vers qui peignent si bien l'instant où un navire est lancé du chantier dans les flots:

Il part, et, devant lui chassant les flots amers,
S'empare fièrement de l'empire des mers.

De l'empire des mers termine incomparablement mieux le tableau, que *les gouffres de Thétis*. Mais c'est la même idée, rendue plus heureusement et par un plus grand coloriste.

patron ; je me disposois à vous ébaucher son portrait. Deux importuns qui se croient en droit de faire les honneurs de sa modestie, parcequ'ils sont ses freres, m'arrachent la plume des mains.

Heureusement pour vous, madame, nous n'avons plus rien à conter. Nous partons de Mirabeau mardi prochain. J'aurai l'honneur de vous assurer moi-même, dans peu de jours, de mon très humble respect, et de vous présenter

Un mortel qui de vos suffrages
Depuis long-temps connoît le prix ;
Le compagnon de mes voyages
Et l'Apollon de mes écrits.

Je suis, etc.

Vous avez cru la besogne finie ;
Voici pourtant une apostille en bref,
Ou bien en long, dont j'ai l'ame marrie.
Si par hasard quelque méchant genie
Vous déroboit ce fruit de notre chef
Pour lui causer en public avanie,
Ce qui pourroit nous porter grand méchef ;
Avertissons tout lecteur débonnaire,
Que ce n'est pas voyage de long cours,
Et qu'en dépit du censeur très sévère,
Qui ne comptoit ni quarts d'heure, ni jours,
Très fort le temps importe à notre affaire.

FIN DU VOYAGE DE LANGUEDOC
ET DE PROVENCE.

ESSAI

SUR

LE NECTAR ET SUR L'AMBROSIE.

A MADAME LA COMTESSE DE PONTAC.

Je suis ravi, madame, que vous lisiez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, et ceux de l'Académie de Cortone; c'est une conquête pour les littérateurs des deux nations; c'est pour vous un nouveau genre d'amusement. Rien n'est plus agréable ni plus instructif que ces collections variées, où toute sorte de points d'histoire, d'antiquités, de belles-lettres, sont traités et approfondis avec autant de goût que de savoir. Mais vous souhaiteriez peut-être que l'on vous fît grace des passages grecs et latins; vous ne voudriez point être arrêtée par des citations en langue étrangère. Il semble, je l'avoue, que les savants n'entendent pas bien leur intérêt: on diroit qu'ils renoncent de gaieté de cœur aux suffrages de la plus belle moitié du genre humain. Votre sexe, accoutumé à décider du sort des hommes, regle aussi la destinée de leurs écrits.

En attendant que de plus habiles gens que moi

humanisent en votre faveur leurs travaux, voici un Essai sur le Nectar et sur l'Ambrosie, composé originairement en italien par M. l'abbé Venuti, mon ami intime, et que vous honorez vous-même d'une amitié si particulière. Vous reconnoîtrez sans peine l'agrément et la légèreté qui caractérisent son érudition : il n'est pas donné à tout le monde d'être savant avec grace. J'ai confondu quelquefois dans cet ouvrage mes recherches avec les siennes. L'ambrosie et le nectar étoient, comme vous savez, la nourriture et le breuvage des dieux. Les différentes opinions des théologiens du paganisme sur ce point de la mythologie produisent naturellement des images riantes et des descriptions tirées des meilleurs poetes de l'antiquité. Je serai l'interprete d'Homere, de Pindare, et de Virgile. Vous préférerez sûrement des vers françois, quelque foibles qu'ils soient, à de magnifiques vers grecs ou latins que vous n'entendriez pas.

Un instinct grossier et l'amour matériel des choses sensibles dégoûterent peu-à-peu les hommes des idées purement spirituelles. Ils se lasserent bientôt d'adorer un être invisible. Les objets qui frappoient leurs yeux furent seuls capables d'attirer leurs regards, et de fixer leur adoration. Ayant donc abandonné le vrai Dieu, ils s'en firent de nouveaux, et se les figurerent sujets aux mêmes passions que nous, et renfermés dans les bornes étroites des nécessités humaines.

Les poetes adopterent ces mensonges, et les embellirent de tous les ornements de l'art. Ils attribuèrent aux habitants de l'Olympe un corps peu différent du nôtre, et l'assujettirent à la plupart des accidents et des besoins des corps mortels. Les philosophes stoïciens ne l'exemptoient pas même de corruption et de changement (1). On pourroit soupçonner aussi les platoniciens de la même impiété, si l'on examinoit rigoureusement leurs écrits. Porphyre demande à un prêtre égyptien comment le soleil et la lune pourroient être aperçus, si ces divinités n'avoient point de corps. Les épicuriens prétendoient que la figure des dieux n'avoit rien de solide, de compacte, de rude; mais qu'elle étoit pure, polie, et transparente comme du verre; qu'au lieu de corps, ils n'avoient qu'une apparence de corps; au lieu de sang, qu'une apparence de sang. Cicéron s'est moqué de ces définitions absurdes: « Le comble du ridicule (s'écrie un de ses interlo« cuteurs en apostrophant les philosophes) c'est « qu'en disant de pareilles sottises, vous ayez le « front de n'en pas rire ». On lit dans un autre endroit du même auteur, qu'Epicure a voulu faire le mauvais plaisant quand il donne à ses dieux une figure transparente (2). Mais ce philosophe avoit suivi sans doute le système peu sérieux des poetes

(1) Consultez Plutarque, Clément d'Alexandrie, et quelques autres peres de l'Église.

(2) Voyez Cicéron, sur la Nature des Dieux, livre premier, et Traité de la Divination, livre II.

qui attribuoient aux dieux une substance légère, subtile, et destituée de sang. Cependant comme il ne paroît pas possible d'assurer l'existence à ces corps celestes, quelque déliés qu'ils fussent, sans y mêler des liquides, on imagina une liqueur spiritueuse et veloutée qui circuloit légèrement dans leurs veines, et qu'on appela *ichor*. C'étoit celle qui sortoit du corps des dieux, quand quelque mortel insolent s'oublioit jusqu'à les battre et à les blesser. Ainsi lorsque Diomède, dans l'Iliade, frappe brutalement Venus de sa pique, la déesse, dit Homere (1),

Verse un sang embaumé, tel qu'est le sang des dieux,
Liqueur incorruptible, eau douce et colorée,
Qui les rend immortels, et n'est point altérée
Par le mélange impur des mets pernicieux,
Qui des jours des humains abregent la durée.

Tout dieu, traité de la sorte, se désespéroit, faisoit des lamentations pitoyables; il prenoit à témoin la terre et le ciel de l'affront qu'il recevoit; et, pour comble de malheur, il étoit obligé de recourir aux medecins (2). Venus tombe évanouie; Mars, écumant de rage, s'en retourne au ciel, et, criant comme un forcené,

Il montre à Jupiter sa honte et son injure,
Et le sang immortel coulant de sa blessure (3).

---

(1) Liv. V, vers 589.

(2) Pluton et Mars furent guéris de leurs blessures par Pæon. (Iliade, livre V.)



(3) Homere, ibid., vers 870. Milton a imité cette

Ce sang immortel n'est autre chose que la liqueur ou lymphe dont nous parlons. Mais comme la transpiration, ou d'autres effets naturels, pouvoient diminuer insensiblement la quantité de cette liqueur divine, il falloit l'entretenir par les mêmes voies que l'on répare et qu'on entretient dans le corps de l'homme la masse du sang, et trouver pour cela des aliments et un breuvage. On inventa donc l'ambrosie et le nectar.

La regle des dissertations exigeroit, madame, que je vous expliquasse ici les différentes étymologies de ces deux noms. Les etymologistes ont l'imagination féconde; ils aperçoivent dans l'assemblage de cinq ou six lettres, un nombre prodigieux d'idées et de significations, souvent opposées l'une à l'autre. Qu'il vous suffise de savoir qu'*ambrosie* (1), composé d'un mot grec et d'une certaine particule qu'on appelle *privative*, peut signifier immortel, ou dont l'usage n'est pas permis aux mortels. L'étymologie de *nectar* ne me paroît pas si naturelle. On veut y trouver que cette liqueur « rajeunit ceux qui en boivent », ou, selon d'autres, qu'elle « ne tue ni ne detruit », comme font les boissons ordinaires des hommes.

Tout cela est relatif aux attributs que les poetes donnent aux dieux; aux épithetes d'immortels, d'exempts de vieillesse et de maladies (2). Ces belles

idée, et presque traduit les vers grecs dans sa description du combat singulier de Michel et de Satan.

(1) Consultez Suidas.

(2) Voyez Homere.

prérogatives n'empêchèrent pourtant pas des hommes impies, entre autres, un certain Evemere (1), d'avancer hardiment que plusieurs dieux étoient morts, et qu'on les avoit enterrés. Les Cretois s'opiniatroient toujours à montrer aux étrangers le tombeau de Jupiter; chose indecente, et qui scandalisoit beaucoup les poetes et les théologiens (2).

A l'égard des maladies des dieux, nous savons que Jupiter ayant eu la singuliere fantaisie d'accoucher, souffroit continuellement de violents maux de tête, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il portoit dans le cerveau une grande fille armée de pied en cap. La grossesse de Jupiter causa dans le ciel de grandes alarmes; ce fut bien pis, quand les douleurs de l'enfantement le saisirent, et qu'il commença d'entrer en travail. Vulcain ne put le soulager qu'en lui fendant la tête d'un coup de hache, opération assez dangereuse, qui obligea le nouvel accouché de garder le lit pendant plusieurs jours. Ce même Jupiter menaçoit sa femme de lui lancer un si furieux coup de tonnerre, qu'elle n'en guériroit de dix ans (3).

Ce mélange d'attributs divins et d'infirmités humaines ne supposoit pas un grand fonds de raison ni de justesse dans les inventeurs de semblables divinités. Aussi etoient-ce des poetes. Mais ne croyons

(1) Voyez Cicéron, livre premier, sur la Nature des Dieux.

(2) Callimaque, dans l'Hymne sur Jupiter. Lucien, sur les Sacrifices.

(3) Iliade, liv. VIII.

pas que les philosophes fussent plus raisonnables ni plus conséquents. Il n'y a souvent de différence entre eux que celle des vers et du syllogisme. Erreurs pour erreurs, les illusions agréables des poetes valent bien les visions tristes des philosophes.

Quoi qu'il en soit, la fable ne pouvoit rien inventer de plus charmant que l'ambrosie et le nectar. Cette nourriture délicieuse et cette liqueur embaumée flattoient tous les sens à la fois; elles donnoient la jeunesse ou la conservoient, rendoient la vie gaie, délicieuse, et procuroient l'immortalité. Sera-t-on surpris après cela, qu'une fiction aussi ingénieuse ait fourni aux poetes anciens et modernes tant de belles idées, tant d'images séduisantes? La volupté, le plaisir, l'amour, la beauté, les graces, la vie même, tout est dans leurs mains le fruit de l'ambrosie et du nectar.

Si l'herbe d'Helene, qui, par une propriété merveilleuse, repandoit l'alegresse dans les festins, a enrichi la poésie d'une infinité de descriptions, de peintures, et de comparaisons, quel parti les poetes n'ont-ils pas dû tirer du nectar et de l'ambrosie? Les medecins et les naturalistes ne sont pas d'accord, je l'avoue, sur cette herbe fameuse, appelée *népenthe*. Les uns disent que c'est la *buglose* (1), d'autres croient que c'est l'*opium*. On n'est pas mieux instruit de ce qu'étoient l'ambrosie et le nectar. Mais cette incertitude même laisse à notre imagination la liberté de concevoir et de se représenter

(1) Suivant Galien, la buglose prise avec du vin inspire la gaieté.

dans cet aliment céleste tout ce qu'il y a de beau, de desirable, et de bon.

C'est nous rendre un service mediocre que de vouloir rappeler à un objet serieux cette invention poétique, et de s'epuiser en spéculations abstraites pour y decouvrir l'essence et la vertu de la loi divine, l'innocence, l'immortalité, la sagesse, la force qui entretient l'univers (1). Vous me dispenserez, madame, de vous étaler ces sublimes et ennuyeux mysteres; car, pour me servir d'une pensee ingénieuse de M. de Lamotte, dans son Discours sur Homere, « ceux qui savent là-dessus la verité n'ont « pas grand avantage sur ceux qui l'ignorent. »

Euripide, surnommé le philosophe du théâtre, invective hautement (2) contre les poetes qui osoient dire que les dieux etoient assujettis à des besoins. Cependant Porphyre, ce partisan de la plus saine philosophie des païens, ce platonicien rigoriste, n'a pas honte d'avouer que les dieux qu'il adoroit ne pouvoient se passer des vapeurs et des exhalaisons des sacrifices, et qu'ils en avoient besoin pour vivre (3). Cet empereur philosophe, qui tient un rang si distingue parmi les écrivains moralistes, étant introduit par Mercure au banquet que Julien a decrit si plaisamment, Silene l'interroge en ces mots: « Pourquoi, quand tu vivois, ne mangeois-tu pas

(1) Vid. Steph. Pighii de Themide Deâ seu lege divinâ inter antiquitat. Grævii.

(2) Dans sa tragédie d'Hercule furieux.

(3) Lettre de Porphyre a un prêtre égyptien. Traité du même sur l'abstinence de la chair des animaux.

« comme nous de l'ambrosie, et pourquoi ne bu-
» vois-tu pas du nectar (1)? » Le sage Marc-Aurele répond gravement que ce n'étoit point en cela qu'il avoit voulu les imiter; qu'il s'étoit nourri des aliments usités parmi les hommes; qu'au surplus il savoit très bien que le nectar et l'ambrosie ne suffisoient pas aux dieux, et qu'ils aimoient beaucoup la fumée des sacrifices.

Lucien, dans son Traité des Sacrifices, assure que les dieux quittoient volontiers leur nourriture ordinaire pour s'aller repaître de l'odeur des viandes, pour manger la graisse et boire le sang des victimes, ce qui n'est point un simple trait de plaisanterie de cet écrivain médisant, mais une attestation de la croyance générale et constante des païens. Homere a beau dire dans quelque endroit de ses poemes, que les sacrifices les plus agréables aux dieux sont les cantiques et les hymnes chantés en leur honneur; ce même poete répete sans cesse ailleurs qu'ils respirent et boivent avec avidité les vapeurs onctueuses qu'exhalent les victimes consumées sur leurs autels. Les peres de l'Église ont souvent reproché aux Gentils cette opinion ridicule. Les païens croient sauver la réputation de leurs fausses divinités en répondant que ce n'étoit point l'odeur de la graisse, ni la fumée des victimes, mais seulement les parfums qui chatouilloient délicatement l'odorat des dieux, et leur servoient en même temps de nourriture. De là vient sans doute

(1) Voyez les notes de M. Spanheim sur cet endroit de la Satire des Césars.

qu'Antiphane (1) soutient que, dans le sacrifice des hecatombes, les dieux ne recevoient avec plaisir que la vapeur de l'encens, et que le reste étoit une invention des prêtres pour faire de bons repas aux dépens des devots.

Je me rappelle à ce sujet une assez plaisante épigramme de l'Anthologie (2). Un prêtre, nommé Arion, étoit si prompt à desservir les viandes présentées à Apollon, que le pauvre dieu n'avoit presque pas le temps de les voir ni de les sentir. On en fut instruit par un particulier qui lui offroit un jour, pendant qu'il n'y avoit personne dans le temple, des viandes choisies et des vins excellents :

Pere du jour, ces victimes fumantes
Sont un tribut pour ta divinité :
De ce bon vin, de ces chairs odorantes,
Repais, grand dieu, ton immortalité.
Ma foi, mon cher, lui répondit le buste,
Tous ces mets-là sont pour le sacristain;
Sans le nectar que me fournit Jupin,
Eusse-je été mille fois plus robuste,
Sur mon autel je serois mort de faim.

Cette charité de Jupiter nous apprend qu'il faisoit les frais de l'ambrosie et du nectar pour tous les dieux, et qu'ils avoient au moins cette ressource quand les sacrifices leur manquoient.

---

(1) Voyez les notes de M. Spanheim sur les Césars de Julien.

(2) Liv. XI, chap. 4.

Avec des divinités de cette espece, il n'est pas étonnant que les hommes fussent impies et sacriléges. On pouvoit sans risque se brouiller avec les dieux ; la paix n'étoit pas difficile à faire : une génisse et de l'encens raccommodoient tout. Il est vrai que les païens sensés (1) ne mettoient pas dans cette catégorie les habitants de l'Olympe, et qu'ils n'attribuoient ces besoins grossiers et corporels qu'aux mauvais génies, qu'aux dieux terrestres. Ceux du ciel se contentoient du nectar et de l'ambrosie. Mais ces petites divinités de Plaute (2), cette populace de dieux d'Arnobe (3), ces dieux subalternes, répandus dans les eaux, dans les bois, sur les montagnes, étoient privés de cette nourriture précieuse, et s'accommodoient fort bien de ces aliments solides qui causent tant d'indigestions aux infortunés mortels. Le vin sur-tout étoit pour eux une boisson délicieuse ; plusieurs même étoient naturellement ivrognes, et par-dessus tous, Silene, qui, marchandant un jour le vin d'Ulysse, en avala d'abord une outre pour en connoître mieux la bonté (4).

Lucien, qui savoit parfaitement les anecdotes du ciel, accusoit les grands dieux de n'être pas plus sobres que les petits. Il dit que, dans leur vie privée, quand ils soupoient ensemble à leur table ronde,

(1) Vide Origen. contra Cels. et Porph. de abstinentiâ.

(2) In Cistellariâ.

(3) Plebs Numinum, lib III, advers Gent.

(4) Le Cyclope, tragedie d'Euripide, scene premiere.

il n'étoit plus question d'ambrosie ni de nectar, et que chacun d'eux offroit aux convives un régal de sa façon (1). Cérès, par exemple, fournissoit le pain, Bacchus le vin, Hercule les viandes, Neptune le poisson, Vénus les épiceries; les muses chantoient, Apollon donnoit les violons, Silene menoit les contredanses. Il faut croire, quoiqu'il ne le dise pas, qu'on avoit au moins attention à ne pas laisser trop boire le Soleil, de peur qu'il ne s'enivrât, et que, venant ensuite à verser, il ne mît le feu au ciel. C'est par cette raison que certains peuples de Grece, gens sages et précautionnés, ne faisoient point de libations de vin dans les sacrifices qu'ils offroient à ce dieu (2).

Après ces éclaircissements préliminaires, vous voudrez apprendre enfin ce qu'étoient l'ambrosie et le nectar, à quel usage on les employoit, quelles en étoient les propriétés, à qui les dieux en avoient confié la garde et la distribution, et de quelle maniere les poetes en ont parlé, tantôt dans le sens naturel, et tantôt dans le métaphorique.

Personne ne se douteroit que le point de critique de l'antiquité païenne le plus difficile à éclaircir, consiste à savoir si l'on mangeoit l'ambrosie, et si l'on buvoit le nectar; ou si au contraire le nectar étoit un aliment solide, et l'ambrosie une liqueur. Rien n'est plus obscur ni plus confus chez les poetes que cette question. On croiroit qu'ils ont pris à

(1) Lucien, dans l'Icare-Ménippe.
(2) Athen. lib. XV. Phylarg. histor. lib. XI.

tâche de donner sur cela la torture aux grammairiens. L'ambrosie, selon Suidas, est une nourriture seche; selon Festus, le nectar est le breuvage des dieux. L'ancien scholiaste de Theocrite dit que l'ambrosie est un mets, et le nectar une boisson (1). Lucien est du même sentiment dans son Icare-Ménippe, où Ménippe, qui avoit eu l'honneur d'être admis à la table du roi des dieux, parle ainsi de ce qu'on y faisoit : « Je goûtois tranquillement et à « mon aise du nectar et de l'ambrosie. Le charmant « Ganymede, l'ami et le protecteur des hommes, ne « voyoit pas plutôt Jupiter tourner les yeux d'un « autre côté, qu'il me versoit à la dérobée un ou « deux bons coups de nectar. Les dieux, ainsi que « l'assure Homere, qui vraisemblablement l'avoit « vu tout comme moi, ignorent l'usage du pain et « du vin, mais ils mangent de l'ambrosie et s'enivrent de nectar. »

Malgré tout cela, Anaxandride, ancien poëte, cité par Athenée, dit clairement que les dieux buvoient l'ambrosie et mangeoient le nectar.

Nous mangeons le nectar et buvons l'ambrosie.
De Jupiter seul échanson,
Je vois à mes côtés la reine d'Idalie,
Et m'entretiens avec Junon.

Athénée cite encore Alcman, auteur que lui seul nous a fait connoître, lequel assure que les dieux mangeoient le nectar; Sapho, de son côté, leur fait

(1) Idylle VII, vers 82.

boire l'ambrosie (1). Ces autorités, toutes respectables qu'elles sont, n'empêchent pas Athénée de suivre l'opinion commune, adoptée par Homere, suivant laquelle on mangeoit l'ambrosie et l'on buvoit le nectar.

Je crois qu'il importe peu de chercher à concilier là-dessus les sentiments contraires. Il seroit bien plus agreable et plus utile de connoître la nature et le goût de ces precieux aliments. Ibicus nous a deja mis sur les voies. Il dit (2) « que l'Ambrosie est « neuf fois plus douce que le miel, et qu'en mangeant du miel, on éprouve la neuvieme partie du « plaisir que l'on goûte en mangeant de l'ambrosie ». Ne voilà-t-il pas une admirable découverte pour les chimistes, et ne pourront-ils pas, à force d'analyses et de melanges, parvenir un jour à composer de l'ambrosie, comme ces habitants du mont Olympe (3), qui s'imaginoient faire du nectar en mêlant ensemble du vin, du miel et des fleurs odoriférantes; ou comme ces Grecs (4) qui faisoient de prétendues libations d'ambrosie, c'est-à-dire, une composition de miel, d'eau et de sucs de fruits de

(1) « On préparoit l'ambrosie, dit-elle dans des vers « rapportés par Athénee; et Mercure, prenant la coupe, « présentoit du vin aux dieux »; ce qui veut dire sans doute, dans le sens de l'auteur, que Mercure versoit aux dieux la liqueur qui leur tenoit lieu de vin.

(2) Apud Athæn. lib. XI.

(3) Athæn. lib. XI. Vid Moson. philos. de luxu Græcor. cap 3. apud Gronovii antiq. tom. VIII.

(4) Athæn. lib. IX.

tonte espece, quand ils vonloient célébrer la dédicace de la statue de Jnpiter Ctesien?

Il seroit difficile de remonter jnsqn'à la premiere origine du nectar et de l'ambrosie. Le scholiaste de Callimaque (1) est le seul qui ait observé qne l'ambrosie coula pour la premiere fois d'nne des cornes de la chevre Amalthée, et qne le nectar sortit de l'autre; sans examiner d'ailleurs de qnoi les dieux ponvoient vivre avant qne la chevre Amalthée vint au monde. Ce ne sera pas moi non plus qni vous dirai de quelle couleur étoit l'ambrosie(2). Homere a senlement écrit que le nectar étoit ronge (3). Il nons apprend dans un autre endroit, que l'ambrosie servoit à faire du beurre, de l'huile et de la pommade. Vous pensez bien, madame, que la pâte et la quintessence d'ambrosie n'étoient pas épargnées à la toilette des déesses. Venus seule en devoit épuiser les magasins de Jnpiter. « Quand « elle marchoit, dit Virgile (4), ses chevenx mouil- « lés d'ambrosie exhaloient de sa tête une odeur « divine ». La jenne Hébé ne respiroit dans tout son corps qu'ambrosie et que nectar.

Mais rien n'approche, selon moi, de la description galante que fait Homere de la toilette de Junon, quand cette déesse fiere et impérieuse s'arme

(1) Vid. Hymn. in Jovem Callim.

(2) Apulee parle de la couleur de l'ambrosie. *Milesiar.*

(3) Odyss. lib. V, vers. 92, et Hymn. in Ven. vers. 207.

(4) Enéide, liv. I, vers 407.

de tous ses attraits pour séduire Jupiter (1). Je ne sais si ce morceau vous plaira en françois; mais j'ose vous répondre qu'il est admirable en grec.

Sur son corps rafraîchi par un bain d'ambrosie,
Elle verse des flots d'une essence choisie,
Et la douce vapeur du parfum précieux
Embaume au loin la terre et le palais des dieux.
Ses cheveux ondoyants qu'avec art elle tresse,
Qu'elle teint d'ambrosie, et que l'Amour caresse,
Répandent autour d'elle une divine odeur
Qui des tendres desirs renouvelle l'ardeur.
Le feu des diamants sur sa tête étincelle;
Sa ceinture lui donne une grace nouvelle.
Une agrafe superbe attache sur son sein
Le voile que Minerve a tissu de sa main.
Elle met sur son front un brillant diadême,
Attribut de son rang et du pouvoir suprême;
L'éclat qu'elle en reçoit ajoute à sa beauté;
Le soleil qui se leve a moins de majesté;
Et les liens galants qui forment sa chaussure,
De l'auguste déesse achevent la parure.

Ce morceau a mérité des louanges de M. de Lamotte; mais la critique est à côté de l'éloge; car cet ingénieux écrivain ne loue jamais Homere sans restriction. « Homere, dit-il, descend jus- « qu'à dire en beaux termes, si l'on veut, mais « toujours clairement, qu'elle se décrassa tout le « corps avant que de le parfumer; idée qui ternit « mal-à-propos une image d'ailleurs toute gra- « cieuse ». Permettez-moi de prendre ici le parti

(1) Iliade, liv. XIV

du vieux poete grec, et de le mener à votre tribunal. Si M. de Lamotte avoit bien compris le sens de tous les mots de l'original, il auroit peut-être reconnu que l'image gracieuse des ajustements de Junon n'est terni par aucun objet dégoûtant. Homere a voulu nous peindre en détail la toilette d'une jolie femme; et bien loin d'y présenter des objets peu agréables, il répand des graces et de la volupté sur les préliminaires mêmes de cette toilette. L'expression que M. de Lamotte traduit crument par le terme de *décrasser*, est accompagnée d'images et de circonstances qui n'ont certainement rien de rebutant pour l'imagination : « Junon lave avec « de l'ambrosie son beau corps, fait pour inspirer des « desirs, et se parfume avec de l'essence d'ambro- « sie ». Voilà Homere tout pur; supposez cela rendu en termes nobles et choisis, en vers harmonieux, et prononcez sur la critique de M. de Lamotte. Il n'a pas été aussi sévere à l'égard d'Anacreon. Il y a néanmoins dans les odes de cet auteur, même dans celles que M. de Lamotte a traduites ou imitées, des expressions qui, rendues littéralement, seroient ridicules et maussades, quoiqu'elles fassent partie de tableaux riants, et d'*images toutes gracieuses*. Vous connoissez la petite ode anacréontique des Souhaits. Elle est charmante dans le grec, et c'est une des plus jolies de M. de Lamotte. Je rends volontiers à ce moderne la justice qu'il a si cruellement refusée aux anciens. Mais une traduction qui rendroit servilement et mot pour mot cette même ode, la dégraderoit autant que le vers qui représente Junon decrassant son beau corps avant que

de le parfumer, a déprécié, aux yeux de M. de Lamotte, un des plus agréables morceaux d'Homere. Car enfin, que penseroit-on du style et de la galanterie d'un amant qui diroit en françois à sa maîtresse (1) : « Je voudrois bien être l'eau qui sert à « vous laver ; que ne suis-je votre pantoufle » ! On doit donc chercher dans lui-même, et non dans une version platement littérale, un auteur que l'on imite ou que l'on traduit ; j'ajoute aussi un auteur que l'on critique ; sans quoi l'on passe pour injuste ou pour ignorant.

Dans un ouvrage en vers, la pensée dépend de l'expression, quoique l'expression ne tienne pas lieu de pensée. Ainsi Anacréon cesse de l'être entre les mains de M. de Longepierre. On le retrouve assez souvent dans les imitations de M. de Lamotte. L'ode du Miroir, du Bain et de la Pantoufle, piece ravissante par la chaleur et le sentiment qui y regnent, a fourni au traducteur Longepierre les vers que voici :

« Moi, je voudrois changer et devenir miroir,
« Afin qu'à tout moment vous voulussiez me voir.
« Je voudrois être habit pour vous toucher sans cesse,
« Essence pour vous parfumer ;
« Ah, que ne puis-je en eau me transformer !
« Pour laver le doux corps de ma belle maîtresse !
« Que ne suis-je l'écharpe, et cet heureux lien
« Qui presse votre gorge et lui sert de soutien !
« D'une perle, à l'instant, que n'ai-je la figure,
« Pour parer votre col, pour baiser tant d'appas !

(1) Anacréon, ode XX.

« Ou que ne puis-je enfin vous servir de chaussure,
« Pour être au moins foule par vos pieds délicats ! »

Cette galanterie, charmante dans l'original, est insipide et grossiere dans le traducteur. D'où vient cette prodigieuse différence, les images et les pensées etant les mêmes dans le grec et dans le françois? De l'expression. Il est donc vrai qu'une pensée, qu'une image peut plaire dans une langue et deplaire dans une autre, suivant qu'elle est bien ou mal exprimée. Vous venez de voir Anacréon en laid, voyez-le à présent en beau, ou pour parler juste, tel qu'il est dans son langage. Car je me figure que s'il eût écrit sa petite ode en françois, il se seroit exprimé à peu près comme M. de Lamotte, son imitateur.

« Que ne suis-je la fleur nouvelle
« Qu'au matin Clymene choisit;
« Qui sur le sein de cette belle
« Passe le seul jour qu'elle vit... !

« Que ne suis-je cette onde claire
« Qui, contre la chaleur du jour,
« Dans son sein reçoit ma bergere,
« Qu'elle croit la mere d'Amour !

« Dieux, si j'étois cette fontaine !
« Que bientôt mes flots enflammés... !
« Pardonnez, je voudrois, Clymene,
« Etre tout ce que vous aimez. »

Il résulte du passage qui a donné lieu à cette digression, que l'on faisoit bien des choses avec

l'ambrosie; qu'outre l'ambrosie pure, il y avoit de l'eau d'ambrosie, de la quintessence d'ambrosie, de la pommade, de la pâte d'ambrosie (1) Les dieux ne manquoient pas d'habiles distillateurs; et l'on peut croire que de toutes les deesses, Junon n'étoit pas la plus mal servie.

La bonne madame Dacier, qui passoit sa vie à se pâmer de joie et d'admiration sur les auteurs grecs,et principalement sur Homere, fait la reflexion que voici: « Remarquez, dit-elle, que Junon n'a « ni miroir, ni femmes de chambre, ni dame d'a« tour. Elle-même se peigne, se frise, et s'habille. « Qui peut mieux ajuster la reine des dieux que la « reine des deesses même »? Ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Junon ne vouloit point que son dessein fût su de personne; « dans cette vue (c'est Homere « qui parle, et c'est madame Dacier qui traduit), elle « va dans l'appartement que son fils Vulcain lui « avoit élevé de ses mains immortelles, et dont les « portes solides et bien posées fermoient avec une « clé si particuliere, qu'aucun autre dieu qu'elle « n'avoit le secret de les ouvrir ». Il lui importoit extrêmement que son époux ne fut point informé des preparatifs qu'elle faisoit. Pour peu que Jupiter en eût ete averti, l'auguste Junon perdoit les frais de l'ambrosie et de la frisure: un mari est

(1) Dans le passage d'Homere dont il s'agit, Junon se lave d'abord avec de l'eau d'ambrosie; ensuite elle se parfume avec de l'essence, ou de la quintessence d'ambrosie; enfin ses cheveux sont luisants d'ambrosie: voilà la pommade.

bientôt accoutumé aux attraits de sa femme, et Jupiter étoit marié avec la sienne depuis trois cents ans. (1)

Vous avez pu remarquer, madame, par tous les endroits que j'ai cités, qu'un des principaux mérites de l'ambrosie, étoit son odeur fine et délicate (2). Les déesses se piquoient de sentir bon; Isis, suivant Plutarque, exhaloit une odeur merveilleuse. Lucien écrit qu'il sortoit du temple de la déesse de Syrie, à Hiérapolis, une odeur d'ambrosie qui se répandoit au loin, et qui s'attachoit si fortement aux habits, qu'ils en étoient long-temps parfumés. L'haleine de Vénus rassembloit tout ce qui pouvoit flatter le plus agréablement l'odorat (3); cette déesse avoit même des quintessences particulières (4), et dont elle seule faisoit usage. Flore ne cédoit en rien de ce côté-là aux autres divinités. Ovide, dans ses Fastes, livre cinquième, lui attribue les mêmes avantages:

Elle disparoit à nos yeux;
Mais, au doux parfum qu'elle laisse,
On reconnoit qu'une déesse
Étoit présente dans ces lieux.

Hippolyte prêt à rendre le dernier soupir, comprit par la douce odeur répandue tout-à-coup dans

(1) Callimaque.
(2) Opuscules de Plutarque.
(3) Apulée, liv. VI, Metam.
(4) Odyssée, liv. XVIII, vers 191.

sa maison, que Diane venoit d'y entrer; il s'écrie aussitôt d'une voix mourante (1):

Quel celeste parfum s'élève autour de moi !
Déesse bienfaisante, ô Diane, est-ce toi ?
Helas ! quel prompt secours pour mon ame affoiblie !
Dans mon corps expirant tu fais rentrer la vie.

Les Dieux n'avoient pas moins de goût pour les odeurs que les deesses. Mercure n'alloit jamais en course qu'il ne chaussât auparavant ses brodequins d'or et parfumés d'ambrosie (2). Cette odeur divine remplit toute l'île de Delos, quand Apollon vint au monde (3). Jupiter même, ce fils aîné du vieux Saturne, se frisoit, se parfumoit les cheveux avec de la pommade d'ambrosie (4), et n'étoit pas moins recherche sur cet article que les plus jeunes dieux de la cour céleste.

Ainsi quand d'un clin d'œil il écarte ou rappelle
L'auguste tribunal des habitants des cieux,
Ses cheveux, d'où s'exhale un parfum precieux,
S'agitent doucement sur sa tête immortelle ;
La terre à ce signal sur ses voûtes chancele,
Et l'Olympe ebranlé s'incline avec les dieux.

Mais rien ne prouve mieux les effets de l'ambrosie, considérée comme une matiere odoriferante,

(1) Hippol. vers 1391.
(2) Iliade, liv. XXXIV, vers 340.
(3) Theognid.
(4) Iliade, liv. I, vers 528.

que l'aventure de Ménélas racontee par lui-même à Télémaque. Idothée, l'une des deesses de la mer, avoit conseillé à ce prince de consulter Protee, dieu célebre par ses prédictions. Pour lui en faciliter les moyens, elle écorcha quatre baleines, et revêtit de leurs peaux Ménélas et trois de ses compagnons, afin qu'ils pussent se mêler parmi les troupeaux de son pere, sans être reconnus. Mais comme la puanteur de ces peaux, encore fraiches, les auroit peut-être étouffés, la nymphe imagina un préservatif merveilleux; ce fut de leur boucher le nez avec des tampons d'ambrosie. (1)

Le nectar n'étoit pas moins agréable à sentir que l'ambrosie. Theocrite, Nonnus, Homere et Lucrece, vantent l'odeur du Nectar (2). Hermippe en fait autant dans des vers qui nous ont été conservés par Athenee.

Parmi les propriétés de l'ambrosie, j'en oubliois une qui avoit son utilité dans plus d'une occasion; c'est qu'on en faisoit du baume excellent, propre à conserver les corps morts. Dans l'Iliade, Apollon, par ordre de Jupiter, lave le corps de Sarpedon avec de l'eau de riviere, et le frotte d'ambrosie (3) Les belles mains de Venus rendirent le même service au corps d'Hector (4). Enfin l'ambrosie étoit pour

(1) Odyssée, liv. IV, vers 445.

(2) Theocrite, idylle XVII, vers 28. Lucrece, liv. XI, vers 487.

(3) Iliade, liv. XVI, vers 680.

(4) Ibid.

les hommes un élixir d'immortalité; elle la leur communiquoit. Nous en avons des garants incontestables dans les archives de la mythologie, et dans le témoignage des poetes. O Vénus, s'écrie Théocrite (1),

Souveraine des cœurs aimable déité,
Du ciseau d'Atropos tu sauvas Bérenice (2);
Et dans son jeune sein ta puissance propice
Fit couler l'ambrosie et l'immortalité.

Tantale et son fils Pélops avoient eu pareillement le bonheur de devenir immortels en mangeant de l'ambrosie; mais l'immortalité leur tourna la tête; ils abuserent du privilége. Les dieux les chasserent du ciel, et les renvoyerent mourir sur la terre, comme le reste des hommes. Plusieurs poetes ont raconté differemment cette aventure. Il est inutile de vous entretenir du festin de Tantale, et de l'épaule d'ivoire de Pélops. Vous aimerez mieux écouter Pindare, qui traite cette histoire de conte à dormir debout, et qui emploie la moitié d'une de ses plus belles odes (3) à rehabiliter la memoire de ces deux princes. Je sais qui des beaux-esprits modernes vous ont prévenue contre Pindare. Perrault, qui n'entendoit que médiocrement les traductions latines des auteurs grecs, a décidé que celui-là n'a-

(1) Idylle XV, vers 106.
(2) Berenice, femme de Ptolomée, surnommé Soter, et mere de Ptolomee Philadelphe.
(3) Olymp. I.

voit pas le sens commun. Je vous crois cependant réconciliée avec Pindare, si vous avez lu, dans les Mémoires de l'Académie des belles-lettres, les traductions françoises de quelques unes de ses odes par l'abbé Massieu. Quel dommage que nous n'ayons pas de la même main une traduction entiere de ce poete! Voici le morceau qui regarde Tantale et Pélops. Horace (1) trouvoit qu'il étoit périlleux d'imiter Pindare; il est bien plus dangereux de le traduire en vers. Si j'y ai réussi dans cet endroit, le desir de vous plaire m'aura servi d'enthousiasme.

Le merveilleux nous frappe, aveugles que nous
 sommes.
Le faux plus que le vrai triomphe chez les hommes,
Et remplit tous les cœurs de ses illusions;
Le doux charme des vers donne du corps aux fables,
 Et change en faits croyables
 De vaines fictions.

Mais de la vérité vengeurs incorruptibles,
Les ans percent enfin les nuages visibles
Dont la main du mensonge avoit su la voiler.
Si nous parlons des dieux, qu'un respect salutaire
 Rende moins téméraire
 L'audace d'en parler.

Dans mes chants immortels, consacrés à leur gloire,
Détruisons de Pélops la fabuleuse histoire;
De Tantale, ô mortels, apprenez le destin:

(1) Liv. IV, ode 2.

Convive de l'Olympe, il osa sur la terre,
Au maître du tonnerre,
Présenter un festin.

Tous les dieux invités assistoient à la fête;
Neptune, heureux Pelops, dont tu fis la conquête,
Aux celestes palais t'enleva sur son char;
Ce dieu, fier de son rang, pour imiter son frere (1),
Voulut qu'une main chere
Lui versât le nectar.

Par ta mere envoyés, de fideles ministres
Te cherchoient vainement, quand des rumeurs sinistres
Obscurcirent ton sort d'un opprobre odieux;
On disoit que tes chairs, dans un mets detestable,
Avoient souillé la table
Où s'assirent les dieux.

Loin de moi l'imposture et cette fable impie.
Le blasphême est horrible, et tôt ou tard s'expie:
Tantale chez les dieux s'assit avec bonheur;
Il vit de leurs bienfaits sa famille comblée;
Mais son ame aveuglée
Plia sous son bonheur.

---

(1) Suivant la fable, purement fable, Jupiter, sous la figure d'un aigle, enleva Ganymede, fils de Tros, roi de Troie; mais suivant la mythologie expliquée par l'histoire, ce jeune prince fut fait prisonnier par Tantale, roi de Lydie, qui passoit pour être le fils de Jupiter, et portoit lui-même le surnom de Jupiter; il fit servir son prisonnier d'echanson; ce qui a donné lieu à l'enlevement de ce prince par Jupiter. (Mythol. expliquee par l'Hist. tom. III, liv. V, ch. 2.)

Le poids l'en accabloit ; et son orgueil volage
Attira sur ce roi ce terrible assemblage
De supplices divers, fruit du courroux divin:
Ce rocher suspendu sur sa tête insolente,
Et que sa main tremblante
Chasse et repousse en vain.

Sa fraude le plongea dans ces tourments funestes.
Hardi profanateur des aliments célestes,
Il donnoit aux humains, contre les lois du sort,
Le nectar précieux, la plus pure ambrosie,
Ces deux sources de vie
Qui bannissent la mort.

Dieu voit tout. Rien n'échappe à son regard sévere.
Le fils enveloppé dans les malheurs du pere,
Des régions du ciel descendit pour toujours;
Les besoins d'ici bas de nouveau l'assaillirent,
Et les Parques reprirent
Le fuseau de ses jours.

L'ambrosie ne réussit pas aussi bien à Titon que l'Aurore s'en étoit flattée. En le rendant immortel, elle ne put lui conserver les agréments et la vigueur de la jeunesse. Il devint vieux. La déesse espéroit que la nourriture céleste entretiendroit dans le corps de son époux, comme dans celui des autres dieux, une force et une fraîcheur inaltérables.

A son amant, qu'un arrêt des Destins
Avoit admis dans la cour immortelle,
La jeune Aurore, aussi tendre que belle,
Avec transport, préparoit de ses mains,
Les fruits du ciel, les aliments divins,
Plus doux encor savourés avec elle.

C'étoit toujours quelque nouveau biscuit,
En se couchant, pour bien passer la nuit;
Au point du jour, puis dans la matinée,
Puis à midi, puis dans l'après-dînée:
Pour le souper, c'est le repas des dieux;
Et c'est alors que de l'apothéose
Nos deux époux fêtoient l'instant joyeux,
Que du nectar ils redoubloient la dose.
Que de plaisirs! que d'instants précieux!
Le nouveau dieu qui sent croître sa joie,
Ivre d'amour, dans le nectar se noie:
Il en but tant, de ce céleste jus,
Il en but tant, de la main de sa femme,
Qu'il en devint asthmatique et perclus;
Vieux, haletant, et prêt à rendre l'ame.
On appela les plus grands médecins
De l'Empirée; on y joignit encore
Ceux d'ici-bas; leurs efforts furent vains.
Dans ce malheur, que fit la triste Aurore?
L'Hymen restoit, mais l'Amour s'envola.
Avec Céphale elle se consola,
Aimant bien mieux un mortel plein de vie,
Mangeant du pain, buvant de bon vin grec,
Qu'un dieu caduque, un immortel tout sec,
Réduit pour vivre au syrop d'ambrosie.

Celle que l'Aurore donnoit si libéralement à Titon n'étoit pas sans doute de la meilleure qualité; car il y en avoit de plusieurs sortes. L'ambrosie des dieux de la première classe l'emportoit de beaucoup sur l'ambrosie que l'on distribuoit aux divinités sublunaires, et particulièrement aux nymphes des fleuves et des bois, qui tenoient un milieu entre les immortels et les hommes. Suivant Homere, « elles « n'étoient ni mortelles ni immortelles. Leur vie

« étoit extrêmement longue ; elles se nourrissoient « d'ambrosie » (1). Plutarque nous dit dans le Traité sur la cessation des oracles, que la durée ordinaire de la vie de ces déités inférieures n'alloit pas au-dela de neuf mille six cent vingt ans.

Nous pouvons juger par là, madame, de la vertu du nectar et de l'ambrosie, pourvu néanmoins qu'on n'en détruisît pas les effets par le régime de Titon. Vous croirez sans peine que nos baumes les plus vantés, que nos remedes les plus spécifiques, n'approchent pas de cet élixir miraculeux. Il retablissoit les forces, rendoit la santé, guérissoit les blessures. Jupiter, alarmé pour les jours d'Achille, et craignant que ce Héros, qui, depuis la mort de Patrocle, avoit été plusieurs jours sans manger, ne mourût enfin d'inanition, ordonna à Minerve de lui verser dans l'estomac quelques gouttes de nectar (2). Vénus guérit promptement Enée qui venoit d'être blessé, en repandant sur sa plaie du suc d'ambrosie (3). Dans une autre occasion, Jupiter se servit de nectar pour endormir doucement Hercule (4). Je m'imagine qu'un sommeil procuré par le nectar devoit produire de beaux rêves.

Cette nourriture et cette boisson divines, l'ambrosie et le nectar, étoient nécessaires aux dieux mêmes. Ils n'en pouvoient supporter la privation

(1) Hymn. in Ven. vers. 259.
(2) Iliade, liv. XIX, vers 353.
(3) Eneide, liv. XII, vers 419.
(4) Argon. lib. IV, vers. 15.

sans dépérir visiblement. L'aventure de Mars en est la preuve. Ce dieu, le fléau des hommes, la terreur des dieux, fut assommé, comme l'on sait, par les deux fils d'Aloée, qui le chargerent de fers, le mirent dans une prison de bronze, et l'y retinrent pendant treize mois. Ses geoliers le nourrirent fort mal. Pas une goutte de nectar, pas un morceau d'ambrosie. Le germe incorruptible et fécond de l'immortalité suffit à peine pour l'empêcher de mourir.

On le trouva sans voix, desséché, pâle, blême (1),
Quand le fils de Maia, par un ordre suprême,
De sa captivite brisa le joug cruel,
Et tira du cachot le squelette immortel.

La même chose arrivoit à tous les dieux que Jupiter condamnoit à la prison, pour avoir juré mal à propos par le Styx. Hesiode est entré là-dessus dans un assez grand détail, et vous ne serez peut-être pas fâchée de connoitre en passant ce morceau de la théogonie, ouvrage curieux, et qui contient tous les élements de la théologie païenne.

Loin du séjour par les dieux habité
Est un désert lugubre et redouté,
Où du soleil jamais l'éclat ne brille :
De l'Océan la vieille et sombre fille
Coule en ce lieu sa triste éternité.
De noirs rochers lui forment un asile
Près du Tartare et de ses noirs marais;

(1) Iliade, liv. V, vers 391.

Et d'argent brut un vaste péristyle
Regne à l'entour et couvre son palais.
Là, du sommet d'un roc inaccessible,
Tombe une eau froide, aux dieux mêmes terrible,
Qui va se perdre au sein de l'Achéron;
De la déesse elle porte le nom:
C'est l'eau du Styx. Quand de la cour céleste
Quelques débats troublent l'heureuse paix,
Que l'on dispute, ou qu'on est en procès,
Faut-il jurer? c'est le Styx qu'on atteste.
A ce seul mot, le monarque immortel
Dépêche Iris vers la source infernale;
Elle y descend, remplit de l'eau fatale
Un vase d'or, et le rapporte au ciel.
Malheur au dieu qui fera sur ce gage
Un faux serment! L'auguste aréopage
Ne fait point grace, et de l'arrêt rendu
Voici la forme. On lui défend l'usage
De l'ambrosie et du divin breuvage:
A demi mort, sans souffle et morfondu,
Dans un lieu sombre il demeure étendu
Pendant un an; mais ce premier supplice
N'est pas le seul qu'un dieu menteur subisse.
Neuf ans entiers il erre en ces bas lieux,
Loin du sénat et du banquet des dieux.
Après ce temps, Jupiter le rappelle:
Il reparoît; et la troupe éternelle
Fête à l'envi son retour dans les cieux.

La privation du nectar étoit une rude pénitence. Les dieux étoient tellement accoutumés à cette liqueur, qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ils en prenoient par nécessité, par goût, par habitude, par contenance, comme on prend du chocolat en Italie, et du thé en Hollande. Il ne se tenoit point d'assem-

blée dans l'Olympe, qu'on ne servît d'abord du nectar. Ni poete, ni peintre n'oseroit représenter le sénat des dieux sans le vase et la coupe d'Hébé. Ils ne délibéroient jamais à jeun. Homere commence ainsi le quatrieme livre de son Iliade. « Cependant « les dieux, dans un palais tout éclatant d'or, te-« noient conseil autour de Jupiter, et l'aimable Hebe « leur versoit du nectar. Tous ces dieux s'invitoient « à boire en se présentant les uns aux autres des cou-« pes d'or, en fixant leurs regards sur les murs de « Troie. »

Calypso, quoique déesse du second ordre, avoit aussi sa provision de nectar et d'ambrosie. Elle en régala dans sa grotte Mercure, ambassadeur de Jupiter. « Venez, lui dit-elle, que je vous présente « les rafraîchissements qu'exige l'hospitalité ». En même temps elle met devant lui une table, elle la couvre d'ambrosie, et remplit les coupes de nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle; et le repas fini, il declare à Calypso que le souverain des dieux lui ordonne de renvoyer Ulysse (1). La commission n'étoit pas agréable, et Mercure fit sagement d'accepter la collation avant que d'expliquer le sujet de son voyage.

Apollon étant à la poursuite du troupeau que Mercure lui avoit derobé, fouilla les lieux les plus cachés du vaste palais de la nymphe Maia, bâti sur le mont Cyllene, et il trouva trois appartements secrets, remplis d'or et d'argent, de robes de toutes

(1) Odyssée, liv. V.

couleurs, mais sur-tout d'une grande quantité d'ambrosie et de nectar. (1)

Les dieux en étoient si bien pourvus, qu'ils en donnoient à leurs chevaux d'attelage. Ces coursiers impetueux qui traversoient si promptement la terre et les airs, ne pouvoient entretenir ou réparer leurs forces que par une nourriture divine. Leur course étoit presque aussi rapide que la pensée de leurs maitres.

« Autant qu'un homme assis aux rivages des mers
« Voit d'un roc eleve d'espace dans les airs,
« Autant des immortels les coursiers intrépides
« En franchissent d'un saut . . . . »

C'est ainsi que M. Despréaux a traduit les vers d'Homere (2) qui décrivent si magnifiquement et d'une maniere si sublime, la rapidité des chevaux de Junon. Pour cette fois, vous n'avez rien perdu à ne point entendre le grec; Boileau traducteur est toujours original.

Au reste, après avoir parlé de Ganymede, qui étoit l'échanson de Jupiter; de Pélops, qui le fut quelque temps de Neptune; et d'Hebe, qui présentoit le nectar à tous les dieux, je dois vous dire que des divinités qui n'étoient pas du rang de Neptune et de Jupiter avoient aussi leur échanson particulier. « Tout marquis veut avoir des pages » (3).

(1) Hymne à Mercure.
(2) Iliade, liv. V, vers 770.
(3) La Fontaine.

Apollon, par exemple, étoit servi à table (1) par Themis. La deesse de la justice donne à boire au dieu des vers ! Voilà bien de quoi relever l'orgueil des poetes.

Vulcain, tout boiteux et tout enfumé qu'il étoit, remplissoit le même emploi auprès de Junon. On le rappeloit de sa forge quand on vouloit se mettre à table. Il quittoit le marteau et les tenailles pour prendre une serviette, la soucoupe et le gobelet. C'etoit un esprit facétieux, le bouffon du ciel en titre d'office, et qui raccommodoit souvent par ses bons mots Jupiter et Junon, dont les querelles ne finissoient point. Il s'acquitte à merveille de son rôle d'échanson et de conciliateur, dans le premier livre de l'Iliade (2). « Pour moi, dit-il, je conseille « à ma mere, quoiqu'elle n'ait pas besoin de mes « conseils, d'avoir de la complaisance pour Jupiter, « afin qu'il ne se mette pas en colere, et qu'il ne « trouble pas notre festin... En finissant ces mots, « il se leva, et presenta à sa mere une coupe, et lui « dit : Prenez patience, ma mere, et supportez cou- « rageusement ce qui vous arrive, quelque douleur « que vous en ressentiez, de peur que je n'aie la « douleur de vous voir maltraitée à mes yeux, sans « que je puisse vous secourir; car on ne lutte pas « impunément contre Jupiter, et je n'ai jamais ou- « blié qu'une fois que je voulus aller à votre secours,

(1) Hymn. in Apoll. vers. 124.

(2) Tout cet endroit est copié de la traduction de madame Dacier.

« il me prit par un pied, et me précipita du sacré par-
« vis. Je roulai tout le jour dans les airs, et, comme
« le soleil se couchoit, je tombai presque sans vie
« dans l'île de Lemnos. Les habitans me relevèrent
« et m'emportèrent. La belle Junon ne put s'empê-
« cher de sourire, et, en souriant, elle prit la coupe
« des mains de son fils, qui présenta ensuite à tous
« les dieux le divin nectar qu'il puisoit dans les
« urnes sacrées. Il s'éleva entre les bienheureux im-
« mortels un rire qui ne finissoit point, de voir
« Vulcain s'empresser à les servir. »

Tout cela me paroît bien comique et bien ridicule. Les brutalités de Jupiter, l'aigreur de Junon, les propos déplacés de Vulcain, ce rire *inextinguible* (1) des dieux, ne sont guère dignes de la majesté du poëme épique. Je suis enchanté dans Horace de la harangue militaire de Teucer, qui n'étoit d'ailleurs qu'un mortel. « Allons, camarades, dit-« il (2) à ses compagnons un verre à la main, il ne « faut désespérer de rien sous la conduite et sous « les auspices de Teucer. Vous avez souffert con-« geusement avec moi de plus grands maux, bu-« vons aujourd'hui, demain nous nous rembarque-« rons ». Mais il est absurde qu'un Dieu dise à une déesse, en lui présentant une rasade de nectar : « Allons, ma mère, un peu de douceur dans le com-« merce; ne vous faites pas battre par votre mari; « prenez patience, soyez raisonnable, et buvez un

(1) Iliade, liv. I, vers 599.
(2) Liv. X, ode 7.

« coup ». Ces sortes de morceaux faisoient dire à Horace que *le bon Homere sommeille quelquefois*. Madame Dacier au contraire observe sérieusement sur cet endroit, que Jupiter ne rit point, que Junon sourit, et que les autres dieux rient de toutes leurs forces. Ce commentaire n'est-il pas bien convaincant en faveur du texte? Revenons à Vulcain.

Quelques uns ont prétendu qu'il fut à la fin disgracié, privé de sa charge, et chassé du ciel. Ils assurent aussi que la jeune Hebé subit la même punition pour avoir fait une chûte indécente. Porphyre, dans ses notes sur Homere, a tâché de concilier là-dessus les differentes opinions, et personne n'a mieux eclairci que lui cet important point de critique. Ganymede, selon lui, fut choisi pour verser le nectar à Jupiter; les autres dieux le recevoient de la main d'Hebé. C'est ce qui a inspiré sans doute au cavalier Marini l'idée de ces jolis vers:

« Che sempre in ogni pranzo, in ogni cena,
« A mensa in cavo e lucido diamante,
« Porge il nettare eterno al gran Tonante.
« Hebe e Vulcan che poco dianzi quivi
« Della gran tazza il ministero havieno,
« Già rifiutati, e del l' ufficio privi,
« Cedono al novo avventurier terrieno.... (1) »

(1) Adone cant. 5, ottava 41 et 42. Ganymede, qui toujours, a tous les repas du matin et du soir, sert au maître du tonnerre le nectar dans une brillante coupe de diamant. Hebe et Vulcain, qui avoient, peu de temps auparavant, l'emploi de présenter la tasse divine, deja repoussés et privés de leurs fonctions, les cedent au nouvel aventurier terrestre.

Lucien, dans ses Dialogues des Dieux, attribue à Mercure la fonction de mettre l'ambrosie sur la table de Jupiter; ce qui est conforme à la qualité qu'on lui donne dans une inscription (1) rapportée par plusieurs antiquaires. C'est encore à raison de son ministere que quelques anciens auteurs l'ont appelé Camille, mot étrusque, qui signifie ministre, serviteur des dieux.

Mais Jupiter n'employoit pas seulement les dieux et les hommes à le servir, il vouloit que les oiseaux eussent le même honneur. Nous lisons dans l'Odyssée, que les colombes présentoient le nectar au roi des dieux (2) Alexandre, qui portoit toujours avec lui les œuvres d'Homere, enfermées soigneusement dans une cassette précieuse, demandoit un jour à Aristote, pourquoi il étoit dit dans ce poete, que des colombes servoient à Jupiter l'ambrosie. Il avoit été frappé de cette circonstance des fictions d'Homere. Le mot employé par l'auteur de l'Odyssée a reçu différentes interprétations, et a servi de

(1) Cœlo æterno
Terræ matri
Mercurio
Menestratori
Sacrum. Posuit
L. Octavius. L. F.
Verus. Et.
Octavia. Evbodia
Mater.
(Fabrett. de Col. Traj. cap. 8.)

(2) Odyssée, liv. XII, vers 63.

matiere à differents systêmes. Eusthate l'a expliqu simplement par colombes. Athénée a jugé qu'il étoi plus digne de la majesté de Jupiter que ces prêten dues colombes fussent les Pleiades; M. l'abbé Sallier veut qu'il ait une double signification, celle de colombes dans le dialecte commun et même attique; et celle de vieilles femmes dans le dialecte des peuples d'Epire. Pour moi, je donne la préference à la signification simple de colombes; et j'en dirai les raisons, non pas à vous, madame, que je ne veux point ennuyer de propos delibéré, mais à ceux qui prendront la peine de lire la note qui est au bas de cette page (1). A la place de ces discussions de scho-

(1) Je ne puis adopter ni l'interprétation d'Athénée, quelque sublime qu'elle soit, ni celle de M. l'abbé Sallier, quoique plus naturelle encore que celle d'Athenée, et d'ailleurs très ingénieuse. Ce dernier, en citant le passage d'Homere dans sa conjecture sur l'oracle de Dodone, tom. V des Memoires de l'Académie des inscriptions, retranche le mot de *trérônés*, qui détermine décisivement, selon moi, la véritable signification de *péleiai*. En effet, si Homere avoit dit simplement, *péleiai ai t' ambrosiên Dii phérousin*, en arrangeant autrement les mots pour la mesure du vers, on pourroit croire avec Athénée, qu'il auroit voulu désigner les Pléiades, ou avec M. l'abbé Sallier, qu'il etoit question de vieilles femmes choisies pour prêtresses, attendu qu'une partie considérable du service des temples etoit de présenter aux dieux les mets qu'ils avoient eux-mêmes ordonné qu'on leur offrît; mais outre que *péleiai* signifie expressément une espece particuliere de colombe dont la couleur tire sur le noir, du mot

liaste et de commentateur, jetez les yeux sur un assez joli fragment d'une jeune fille grecque, nommée Mœron, qui faisoit élégamment des vers.

L'enfant qui devoit un jour
Dans le ciel régner en maître,
Au fond d'un obscur séjour
Croissoit sans oser paroître.
Aucun dieu n'étoit instruit
De sa demeure profonde;
Les colombes dans la nuit,
S'élevant du sein de l'onde,
Apportoient à petit bruit
L'ambrosie au dieu du monde.
Un aigle au vol circonspect
Descendoit d'une colline,
Et dans sa bouche enfantine
Déposoit, plein de respect,
Le nectar, boisson divine
Qu'il puisoit avec le bec
Sur une roche voisine.
Quand, sur les astres porté,
Jupiter, par violence,
De Saturne eut hérité,
Sa juste reconnoissance
A l'aigle pour récompense
Donna l'immortalité;
Même libéralité
Pour les colombes légères

---

pelos, *brun*, *noirâtre*, le mot seul de *trérônés* en est l'explication; *trérôn* veut dire *colombe*, du verbe *treïn*, *trembler*, *avoir peur*, car la colombe est le plus timide de tous les oiseaux; d'où dérive le composé *polutrérôn*, *abondant en colombes*.

Qui l'avoient si bien traité,
Et qu'il créa messageres
De l'hiver et de l'eté (1).

A l'égard du motif qu'Homere a eu de placer les colombes parmi les échansons de Jupiter, on l'attribue à une aventure tout à fait extraordinaire. L'archevêque Eusthate (2), appuyé d'Alexandre de Paphos, raconte qu'Homere étant au berceau, on l'entendit une nuit qui formoit avec sa voix une espece de ramage, semblable à celui de neuf différents oiseaux, et qu'on le trouva le matin au milieu de neuf petites colombes, avec lesquelles il badinoit. En mémoire de cet événement, l'auteur de l'Iliade et de l'Odyssée accorda de sa pleine autorité aux colombes la prérogative inestimable de présenter l'ambrosie au maître des dieux. Quant à l'aigle, appelé par excellence l'oiseau de Jupiter, il semble que le soin du buffet céleste lui etoit particulièrement confié. D'anciennes pierres gravées le représentent tenant dans ses serres une aiguiere ou sorte de vase, qui est le symbole de sa charge. Dans la collection des lampes antiques du cabinet Passéri, on en voit une (3) où Jupiter, assis, s'appuie de la main droite sur une *haste pure* (passez-moi cette expression d'antiquaire), et tient la foudre de la main gauche; il a devant lui une espece de tabouret

(1) Ce fragment est dans le livre onzieme d'Athenée.
(2) Lib. VII, fol. 476, edit. Basil.
(3) Lucernæ fictiles Musei Passerii. Pisauri, 1739 tab. XXXI.

à trois pieds, sur lequel est une pâte ou crême assez ressemblante aux fromages beurrés que l'on fait aux environs de Florence dans le mois de mars (1). Au côté opposé, un aigle paroît garder avec soin un vase magnifique, posé sur un beau piédestal; et l'on peut croire que ce vase est plein de nectar. Nous devons cette ingénieuse explication à M. Abbati Olivièri de Pesaro.

On pourroit former encore des conjectures sur un Comus, dont on trouve la figure et la description dans le tome premier de l'Antiquité expliquée (2) C'est un jeune homme tout nu, dans une attitude élégante, tenant négligemment de la main droite une torche inclinée vers la terre, et s'appuyant mollement de la gauche contre une colonne, qui fait partie d'un édifice dont on ne voit que la porte. Il a devant lui une autre petite colonne isolée, sur laquelle est un grand vase à deux anses, pareil à ceux où l'on mettoit anciennement le vin. Ce vase, où je suppose qu'il y a du nectar, et l'espece de serviette que le jeune homme porte sur son bras gauche, caractérisent parfaitement le maître-d'hôtel des dieux. Cette figure, qui étoit dans le cabinet Maffei, a un très grand rapport avec la description que Philostrate fait de Comus, et qui est aussi rapportée par le pere de Monfaucon (3). Philostrate dépeint son Comus ivre, dormant debout et pouvant à peine

(1) Antonini, dans l'abrégé du Dictionnaire della Crusca.

(2) Tom. I, part. 2, planche 203.

(3) Tom. I, chap. 16, pag. 328.

se soutenir. Il faut croire qu'ayant l'intendance de la garde du nectar, il en buvoit pour le moins autant qu'un autre.

Pour l'Amour, qui n'a jamais été ivrogne, il faisoit une dissipation prodigieuse de nectar: à quoi ne l'employoit-il pas? Vous en jugerez par un tres joli conte tiré de Nonnus, poete grec, d'ailleurs assez médiocre.

Un jour Vénus avoit grondé l'Amour;
Il disparut. Aussitôt sur ses traces
Court Aglaé, la plus jeune des Graces.
Cieux, terre, mers, il n'est point de séjour
Où de Vénus la fidele courriere
Ne se transporte. Au bout de sa carriere,
Fondant en pleurs et se desesperant,
Au mont Olympe elle apercoit l'enfant
Qui s'amusoit à verser sur la terre,
Par le goulot d'un vase étroit de verre,
Le pur nectar, et rioit comme un fou,
Quand la liqueur sortoit du petit trou.
Ça, dit l'Amour, veux-tu voir, camarade
(C'étoit l'Hymen qu'il defioit ainsi),
Qui de nous deux l'emporte à ce jeu-ci?
Oui-dà, répond l'Hymen; faisons parade
De nos talents; je suis prêt, et voici,
Du premier mot, mon enjeu: je parie
Ce riche globe, ouvrage d'Uranie.
Moi, dit l'Amour, un collier de Vénus;
Tiens, le voila. Les gages convenus
Furent soudain remis sans tricherie
A Ganymede; et le jeune echanson,
Juge des coups, s'assit sur le gazon.
On apporta sur un banc de verdure,
Un bassin d'or artistement bombé,

Qui supportoit un image d'Hebé :
Chacun s'apprête, et voici la gageure.
Tous deux armés d'un flacon de nectar,
L'un après l'autre essayant leur souplesse,
Dans un tournoi d'une nouvelle espece,
Sans l'appareil de coursiers ni de char,
Devoient montrer à l'envi leur adresse,
Prendre l'essor, la bouteille à la main,
Planer dans l'air, tourner d'un vol agile,
Puis soutenus par une aile immobile,
De haut en bas verser le lait divin ;
Et la liqueur, du flacon descendue,
Devoit couler le long de la statue,
Droit à ses pieds, au centre du bassin.
Le sort tiré, c'est l'Hymen qui commence ;
Il monte aux cieux, secouant son flacon,
Fait plusieurs tours, ôte enfin le bouchon,
Sans mesurer le but ni la distance ;
(C'est grand hasard quand l'Hymen tire droit.)
Bref, il repand, sans tarder davantage,
Tout son nectar ; inonde, en maladroit,
Le front, la tête, et le dos de l'image,
Et tombe à terre apres ce bel exploit
L'Amour sourit, et dans les airs s'élance,
Tenant tout prêt son flacon qu'il balance;
D'un œil perçant, à lorgner exercé,
Il vise au but en invoquant sa mere :
Le nectar sort, adroitement versé,
Mouille en glissant, de sa mousse légere,
L'image d'or, et d'un bruit argentin,
Fait retentir le precieux bassin.
L'enfant vainqueur vole vers Idalie,
Et de Venus rejoint l'aimable cour :
L'Hymen vaincu pleure, tempête, crie ;
Peut-il gagner jouant avec l'Amour ?

Je ne pousserai pas plus loin ces recherches sur l'ambrosie et sur le nectar. Ce n'est pas qu'il n'y eût encore bien des passages à citer, bien de l'érudition à etaler, si l'on vouloit tout dire. La dissertation italienne de notre cher abbé Venuti, qui m'a fourni les materiaux de cette lettre, ne laisse rien à desirer sur cela. Mais son rôle et le mien sont différents. J'entretiens une dame françoise; il instruit des académiciens toscans, successeurs des anciens Pelasges. Quoique vous ayez bien autant d'esprit que toute l'académie de Cortone, vous ne vous piquez pourtant pas, je crois, d'entendre le grec et le latin, ni de dechiffrer les inscriptions étrusques. Je supprime donc une infinité de traits qui n'enrichiroient pas sur les morceaux agréables que j'ai choisis pour vous amuser, et dont tout autre que moi auroit tiré sans doute un meilleur parti. Vous connoissez à present l'origine, les propriétés, la différence du nectar et de l'ambrosie; vous savez que cette liqueur et cet aliment célestes ont été pour tous les poetes, bons ou mauvais, de l'antiquité, une source intarissable de fictions, d'images, de comparaisons et de pensees. De ce lieu commun et sans cesse rebattu, naissoient des idées neuves, riantes, voluptueuses. Quoi de plus doux, de plus savoureux, si j'ose m'exprimer ainsi, que cet endroit d'Horace où il peint avec tant de passion les baisers de sa maitresse, « ces baisers remplis du pur « nectar de Venus! » (1)

(1) Liv. I, ode 13.

Les médecins mêmes ont honoré certains remede. du nom d'ambrosie et de nectar. Au rapport de Galien (1), de jeunes médecins appeloient antidote d'ambrosie, une composition qui avoit à peu près la même vertu que la thériaque, et qui dissipoit les abcès intérieurs. On donna le même nom à l'antidote que Zopire fit pour le roi Ptolomée, et dont Celse nous a conservé la recette (2). Pline et Dioscoride parlent d'une infusion d'herbes appelée vin de nectar. L'Histoire naturelle a aussi prodigue les noms de nectar et d'ambrosie à des plantes, à des arbustes et à des fleurs. (3)

Enfin, madame, le sublime Milton, ce poete que les Anglois comparent à Homere et à Virgile, nourrit d'ambrosie et de nectar les anges, les chérubins, les séraphins, les puissances, les dominations et toute la milice céleste. Vous remarquerez en passant, qu'il suppose, comme Homere, que l'ambrosie est un aliment solide, et le nectar un breuvage. Selon lui, les arbres du ciel sont chargés de fruit d'ambrosie, et les ceps de vigne distillent le nectar. Vous vous rappelez l'apparition de Raphael à notre premier pere, le repas champêtre que l'homme présente au messager de Dieu, et la conversation qu'ils ont ensemble. Voici à peu près

(1) Liv. VIII, Method.
(2) Liv. XIV, Method.
(3) L'ambrosie maritime de Tournefort, Inst. R. 650.

les idées et les expressions du poete anglois. O céleste etranger ! (c'est Adam qui parle)

O céleste étranger ! voudras-tu dans ce lieu
Goûter ces fruits naissants, bienfaits de notre Dieu!
Ce Dieu, source de bien, libéral sans mesure,
Les fit pour mon plaisir et pour ma nourriture.
Peut-être qu'en effet, aliment d'un mortel,
Ces fruits ne flattent point un être incorporel.
Je le crois, mais je sais que, de l'amour d'un pere,
Ce que Dieu donne à tous porte le caractere.....
Il est vrai, reprit l'ange, et les cieux sont temoins
Que toute créature eprouve des besoins.....
Dans nos jardins sacres, sur nos arbres de vie,
Dieu fait fleurir pour nous l'immortelle ambrosie,
Pour nous le nectar coule en ces lieux enchanteurs:
En gouttes de rosee il tombe sur nos fleurs.
Mais j'admire ici-bas tant de beautes nouvelles
Qu'enfantent du Seigneur les bontes paternelles:
Ce sont de nouveaux cieux qu'il a creés pour toi;
Ne crois pas que leurs fruits soient indignes de moi.

Apres ces compliments réciproques, l'ange et Adam se mirent à table; Eve les servoit, les invitoit à goûter tour à tour des fruits, des amandes pilées, des crémes de différente espece, et couronnoit souvent leurs coupes des liqueurs agreables qu'elle-même avoit préparées. Dans la conversation qui suivit ce repas, Raphael, en instruisant Adam de toutes les circonstances de la fête solennelle qui fut celébrée dans le ciel après que Dieu eut proclamé son fils unique en présence de toutes les hiérarchies celestes, n'oublie point le festin gé-

néral des anges. « Les tables furent dressées.... ; et, « semblable aux rubis, le nectar, fruit des vignes dé« licieuses que porte le ciel, coula dans des coupes « d'or, de perles et de diamants. »

Milton, rempli des idées d'Homère et de Virgile, s'est servi aussi avantageusement qu'eux de l'ambrosie et du nectar. Dieu parle, et une odeur d'ambrosie se répand dans tout le ciel. Les anges sentent le nectar. Il n'y a pas jusqu'au roi des diables, Satan, qui, dans le songe où il tente pour la première fois Ève, ne se montre à elle tout parfumé. « Ses cheveux couverts de rosée distilloient l'am« brosie ». Pour l'arbre de vie, cet ornement inestimable du Paradis terrestre, ses fruits, qui donnoient l'immortalité, n'étoient que de l'ambrosie toute pure. En un mot l'ambrosie et le nectar paroissent aussi souvent dans le Paradis perdu que dans l'Iliade et dans l'Énéide. On peut dire en effet que les poètes n'ont point imaginé de fiction plus flatteuse, plus féconde, ni plus variée que celle-là.

Mais qui nous rendra la recette
De ces elixirs bienfaisants
Qui faisoient vivre neuf mille ans
Tant de Nymphes d'humeur coquette,
Et tant de jaunes leurs galants!
Qui m'ouvrira de l'ambrosie
Les magasins délicieux,
Pour pouvoir à ma fantaisie
Augmenter vos jours précieux,
De neuf ou dix siècles de vie?

FIN DE L'ESSAI SUR LE NECTAR ET SUR L'AMBROSIE.

SUR LE THEATRE GREC. [1]

Les Grecs sont les inventeurs de la tragédie comme de l'épopée. Les spectacles informes des Chinois, ceux que les Espagnols trouverent chez les Péruviens, prouvent, il est vrai, que ces peuples ont imaginé des représentations théâtrales, mais par rapport à toutes les nations civilisées de l'Europe, tant anciennes que modernes, l'invention de l'art est due exclusivement aux Grecs. Ce sont eux qui ont déterminé le genre et la forme des poemes tragiques. Il ont écrit les regles et fourni les modeles. Nous n'avons encore rien de mieux que ce qu'Aristote a composé sur la tragédie. Sophocle et Euripide n'ont pas été surpassés.

Les tragédies grecques ne sont connues dans notre langue que par les extraits qu'en a donnés le P. Brumoi dans un ouvrage estimé. Il en a traduit quelques unes. Mais ce n'étoit point assez pour faire connoître à fond le théâtre des Grecs. Les pieces d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide forment en général un corps admirable de pieces dramatiques,

(1) Ce morceau est placé sous le titre d'*avertissement*, en tête de la traduction d'Eschyle.

qui ne mérite pas moins d'être traduit en entier que l'Iliade et l'Odyssée d'Homere.

Je ne ferai point ici de dissertation sur la tragédie; ce seroit du temps perdu : Horace et Despreaux suffisent.

Des vers lumineux qui renferment les principes immuables du vrai, et qu'on retient par cœur, valent mieux que des volumes entiers qu'on ne lit point. Je proposerai seulement aujourd'hui quelques réflexions sur les mœurs de la tragédie grecque. C'est une matiere digne, selon moi, de grande considération.

Je n'entends pas par les mœurs celles dont parle Aristote dans sa Poétique, et qui appartiennent uniquement aux regles de l'art. Ce rhéteur philosophe ne traite en cet endroit que des mœurs poétiquement bonnes. Dans ce sens, les mœurs sont bonnes, quand elles conviennent aux personnes en général, quand elles sont assorties au personnage particulier, quand elles sont soutenues, soit dans l'égalité, soit dans l'inégalité de caractere du héros. Les mœurs générales dans une piece sont les mœurs nationales, les mœurs des Grecs, les mœurs des Romains, celles d'un peuple civilisé, celles d'un peuple barbare. On y comprend aussi les mœurs des differents âges; celles des jeunes gens, celles des vieillards. Les mœurs particulieres sont celles qui forment le caractere distinctif de chaque personnage, soit historique, soit inventé. Le même personnage doit réunir en lui les mœurs de sa nation et les siennes propres; combinaison difficile qui est le triomphe de l'art. Tout respire les mœurs

romaines dans la tragédie de Sertorius; mais Sertorius et Pompée ont leur caractere propre et particulier. Enfin les mœurs doivent être soutenues, c'est-à-dire *toujours d'accord avec elles-mêmes*, comme l'explique très bien Despréaux, et conserver leurs traits caractéristiques depuis le commencement de l'action jusqu'à la fin (1).

On voit bien que cette bonté des mœurs, très nécessaire pour la bonté poétique de l'ouvrage, peut se trouver dans des tragédies et dans des comédies du plus mauvais genre, et sur le théâtre le plus propre à gâter le cœur. Par exemple, les mœurs en tant que caracteres, et dans l'idée d'Aristote, seront quelquefois excellentes dans un opéra.

Je n'ai en vue que la morale du théâtre grec, et je ne pense point sans étonnement au prodigieux avantage qu'a les païens ont à cet égard sur les chrétiens. Chez les premiers, la tragédie étoit austere; l'amour ne s'y montroit que rarement, et n'y parloit jamais un langage corrupteur. Chez nous autres, peuples nourris des leçons pures du christianisme, le théâtre tragique semble n'être fait que pour émouvoir la plus dangereuse des passions. Il n'y a point en cela d'exception à faire de nation ni d'auteur. François, Anglois, Espagnols, Italiens, habitants du Nord, Corneille, Racine, tous se réunissent pour consacrer à l'amour la muse de la tragédie. Il

(1) Tout ce qui concerne les mœurs ou caracteres est exprimé avec force et précision dans l'Art poétique d'Horace.

regne dans les pieces les plus séveres, dans Polyeucte même. Il se mêle aux affaires d'état, aux conspirations, aux intérêts les plus sacrés, aux évènements les plus terribles. Et c'est ce qui donne à la tragédie moderne un ton de galanterie, une allure efféminée qu'on n'a point à reprocher aux tragiques grecs.

Ce vice commun aux chefs-d'œuvre de nos Sophocles, comme aux drames de nos Pradons, n'est point diminué par l'élévation des pensées, ni par l'énergie des vers. Les tragédies les plus théâtrales, les plus fortement écrites, ne portent pas moins cette empreinte de mollesse que leur communique le génie dominant du théâtre, et qui se grave si aisément dans l'ame des spectateurs. Pour allumer dans les cœurs les passions qu'on met sur la scene, des discours éloquents, des traits hardis, une poésie mâle et le feu de l'expression sont bien plus à redouter que des lieux communs, qu'un dialogue trivial, et qu'une versification lâche et sans vigueur. Ainsi les mœurs de la tragédie françoise, opposées aux mœurs de la tragédie athénienne, ont un caractere mou, qui se fait jour à travers le pathétique et la terreur dont nos meilleures pieces sont remplies. C'est que le théâtre a pris les mœurs de la nation, comme il contribue à son tour à les amollir et à les énerver.

En effet, il y a toujours de la conformité entre l'humeur d'un peuple et le genre de ses spectacles. Où les deux sexes sont galants, frivoles, voluptueux, il faut que le théâtre enseigne et respire le plaisir, qu'il nourrisse les passions, qu'il les rende intéressantes jusque dans leurs égarements, et qu'il

fasse de l'amour la foiblesse des grands cœurs. La conjuration de Cinna sera échauffée par l'amour d'Emilie. Pauline sera fidèle à son époux, mais elle aimera Sévère. César menera de front le renversement de la république, et le concubinage de Cléopâtre. Le vieux Sertorius voudra séduire une jeune femme, éperdument amoureuse de son mari. Voilà les mœurs de la tragédie chez le plus grave et le plus sublime de nos poetes.

Elles étoient bien différentes sur le théâtre des Grecs. Ils ne croyoient pas que la poésie fût bornée seulement à l'art de plaire ; ils vouloient qu'au moins dans la tragedie elle se proposât aussi d'être utile et instructive : tout ce qui pouvoit avilir l'ame en étoit banni. Des trente-trois tragédies grecques qui nous restent, l'Hippolyte d'Euripide est, à proprement parler, la seule où l'amour agisse. S'il est nommé dans quelques autres, c'est un personnage muet qui ne cause ni trouble ni émotion. On ne l'employoit point pour exciter la terreur ou la pitié. Les auteurs dramatiques mettoient en œuvre d'autres ressorts. Ils n'exposoient sur le théâtre les malheurs et les crimes de l'humanité que pour rendre les hommes plus sages et plus vertueux.

Il est vrai que Solon n'étoit pas entierement persuadé de l'utilité des tragédies. « Je crains bien, disoit-il, que ces fictions poétiques ne passent bien-« tôt dans nos actes et dans nos contrats. » Cette crainte évidemment outrée, étoit ridicule. Il ne l'est pas moins chez Platon de vouloir chasser Homere de sa république, après l'avoir couronné. On se moqueroit d'un poete qui diroit que les lois sont

13.

mauvaises parcequ'on s'en sert pour intenter de mauvais procès. Chaque science, chaque profession a des préjugés exclusifs, qui ne prouvent rien. La poésie fut le langage des premiers philosophes. Les legislateurs citent quelquefois l'autorité des poetes. Dans les Institutes de Justinien, le paragraphe des donations pour cause de mort est appuyé sur six vers d'Homere. Philosophie, poésie, legislation, tout cela peut être également utile ou pernicieux aux hommes, suivant l'usage qu'on en fait.

Le spectacle étoit chez les Atheniens ce qu'il sera toujours chez toutes les nations de la terre, un lieu de rendez-vous pour tous les sexes, pour tous les âges et pour tous les états. Une assemblée de cette espece qui paroît n'avoir pour objêt qu'un divertissement de quelques heures, est au fond une véritable ecole, et celle où, sans s'en apercevoir, on étudie avec le plus d'application et de progrès. Les événements s'y representent au naturel; la doctrine y est mise en action; l'attention n'est point distraite, le plaisir la soutient: tous les sens sont affectes; l'illusion est entiere. On s'accoutume à penser, à sentir comme les personnages qu'on voit et qu'on entend. Tel est le pouvoir de l'habitude et de l'exemple. Les hommes font presque aussi souvent le bien et le mal par imitation que par leur mouvement propre, ou par un choix raisonne. Il est donc naturel que les mœurs du spectacle deviennent celles du spectateur. Aussi voyons-nous que durant les beaux jours d'Athenes, qui finirent sous Alexandre, la tragédie ne renfermoit qu'une morale saine et propre à former des citoyens vertueux, et que le

caractere général des Athéniens étoit l'assemblage de toutes les vertus qu'on leur presentoit sur la scene. Un spectacle qui n'auroit roulé que sur des intrigues d'amour, eût révolté des Miltiade, des Aristide, des Cimon. Ils l'eussent renvoyé aux satrapes de Xerxès.

Les mœurs d'un peuple libre ont de la férocité; mais cette férocité leur est quelquefois salutaire. Elles ne s'amollissent chez les républicains qu'aux approches de l'esclavage. Il y a peu de vertu où il n'y a point de liberté. Les lettres, les arts, s'en ressentent. On les prostitue à la mollesse, au luxe, à la volupté, au lieu de les faire servir au triomphe de la tempérance et de la vertu. Que l'humanité est foible et misérable, que les hommes sont petits dans nos tragédies modernes! Qu'ils sont grands dans celles des Grecs! C'est bien là qu'ils ont quinze pieds, comme dans Homere, pour me servir d'une expression heureuse du célebre Bouchardon (1). C'est là que nous retrouvons les idées primitives de tous nos devoirs envers la Divinité, envers nos semblables, envers nous-mêmes; idées que la nature a gravées dans le cœur de l'homme, et qu'une bonne éducation y développe avec succès. La morale du théâtre athenien se rapportoit uniquement à ces principes fondamentaux de la société. Le respect des dieux, l'observance des pratiques de religion, l'amour de la patrie porté jusqu'à l'heroïsme,

(1) Voyez l'avertissement qui est a la tête des tableaux tirés de l'Eneide, par M. le comte de Caylus.

l'exercice de l'hospitalité, l'horreur de l'adultere, la fidélité conjugale, la tendresse mutuelle des peres et des enfants, la pitié pour les malheureux, tout le droit naturel et divin, tel que le pouvoient connoitre des paiens, dont la raison etoit obscurcie par mille erreurs; c'est ce qui constituoit les mœurs de la tragédie grecque.

Le cœur n'avoit rien à craindre à la représentation de pieces composées par des philosophes, ou par des hommes d'etat. Eschyle, disciple de Pythagore, et guerrier, combattit aux batailles de Marathon, de Salamine et de Platée. Sophocle eut des emplois considérables de magistrature, et fut associé à Periclès dans la conduite de la guerre contre les Lacédémoniens. Euripide, éleve de Socrate, fit avec Platon le voyage d'Egypte pour y voir les sages et les prêtres du pays. On l'appeloit le Philosophe, surnom bien glorieux pour un poete, quand il est mérité. Les magistrats mêmes de l'aréopage pouvoient faire des tragédies; mais une loi expresse leur defendoit de composer des comédies.

De tels écrivains devoient avoir une idée bien grande et bien noble du poeme tragique. On ne sera pas surpris qu'ils en aient ecarté ce qu'ils se seroient permis peut-être dans d'autres poésies. En qualité de poetes tragiques, ils étoient en quelque façon les précepteurs des jeunes gens de l'un et de l'autre sexe qui fréquentoient le théâtre. Comme les spectacles influoient sur l'education de la jeunesse, on vouloit que le plaisir même et l'amusement lui fussent utiles; et pour y parvenir il falloit que les mœurs de la tragédie fussent un enseignement per-

pétuel de tous les devoirs, sans mélange de passions funestes à l'innocence et à l'honneur. Les auteurs tragiques ne pouvoient être trop severes ni trop scrupuleux sur ce point.

Mais ce n'est pas en cela que nous les avons imités. Les mœurs de nos tragedies sont molles. Nous donnons à Melpomene la ceinture de Venus. Sujets, incidents, épisodes, tout dans nos pieces n'est qu'amour. La terreur et la pitié ne sont employées que pour le servir ou pour le venger. En un mot, l'amour est le dieu de nos tragédies.

Pour les justifier de ce defaut, nous disons que les foiblesses y sont combattues par les remords, condamnées par la raison, vaincues par l'honneur, punies par l'événement; que le contre-poison marche à côté du venin, et que la vertu triomphe toujours. Mais ce raisonnement n'est que specieux. Quels prédicateurs ont jamais canonisé le vice? et combien n'en voit-on pas cependant qui le couvrent de fleurs en croyant l'accabler de foudres, lui ôtent sa difformité, l'embellissent presque, et par des portraits passionnés et des descriptions fleuries, le font rentrer dans des cœurs d'où la parole evangélique devroit l'arracher? Si tel est l'effet de ces instructions trop peu chretiennes, quel sera celui d'un théâtre où l'on prête à nos foiblesses les attraits séduisants de la poésie et la chaleur de l'action? Avec de pareils remedes on rend incurable le mal qu'on prétend guérir.

Nous avons cependant d'excellents modeles de tragédies sans amour. Sans parler d'Esther, qui est un très beau poeme, nous pouvons proposer Atha-

lie comme la tragédie la plus parfaite qui ait paru sur aucun théâtre. Tout y respire la vertu, l'humanité, la justice, la religion. Souverains et sujets, prêtres, guerriers, ministres d'état, chacun dans sa condition et dans son emploi peut s'y instruire de ses devoirs. Ce chef-d'œuvre dramatique est fait surtout pour les princes. On pourroit l'appeler l'Ecole des rois.

Cette route ouverte par Racine sembloit être abandonnée. On y est rentré de nos jours, et quelques auteurs s'y sont distingués. C'est un préjugé favorable pour la scene françoise. Nous avons déja égalé les anciens dans la forme et dans la regularité des pieces, dans la science des caracteres et des situations, dans les beautés de génie. Il ne nous restoit plus qu'à ramener dans nos tragédies les mœurs vertueuses et rigides du théâtre grec.

FIN DU MORCEAU SUR LE THÉATRE GREC.

VIE D'ESCHYLE.

Eschyle naquit à Eleusine, bourg de l'Attique, vers le commencement de la soixantieme olympiade, selon quelques ecrivains. Les marbres d'Arundel mettent sa naissance sous la derniere année de la soixante-troisieme olympiade, ce qui fait une différence de quinze ans. Son pere se nommoit Euphorion, d'une famille ancienne et illustre. Il embrassa les dogmes de Pythagore, et commença fort jeune à travailler pour le théâtre; car jusqu'alors on n'avoit connu que le chariot ambulant de Thespis.

On raconte que dans son adolescence, et comme il gardoit ses vignes, il crut voir en songe Bacchus qui lui ordonnoit de faire des tragedies. Cette vision prétendue n'étoit que l'impulsion de la nature, qui l'avertissoit de son talent. Il obéit à cette voix secrette, qui ne trompe jamais, fit une tragédie à l'âge de vingt ans, et fut applaudi.

Ce poete eut pour freres Aminias et Cynégire, qui signalerent leur valeur dans les guerres contre les Perses. Ils concoururent l'un et l'autre avec Sophane, Aristide, et Callimaque, pour les seconds honneurs à Marathon, où Eschyle fut blessé. Après une bataille, les Grecs formoient différentes classes de ceux qui s'étoient le plus distingués dans le com-

bat. Miltiade eut le premier rang à Marathon, Thémistocle à Salamine.

Cynégire ne recueillit pas les palmes décernées à sa valeur. Il mourut à Marathon dans les bras de la victoire. Les ennemis, au lieu de regagner leur camp, avoient fui vers leur flotte, qui étoit à l'ancre au bord de la mer. Le frere d'Eschyle s'étant pris à un vaisseau pour y entrer avec les fuyards, eut la main droite coupée, tomba dans les flots et y périt. Justin ajoute à ce récit des traits gigantesques. Il dit que Cynegire tenant le vaisseau de la main droite, elle lui fut coupée; qu'il le saisit de la main gauche, et que celle-ci ayant eu le même sort, il s'attacha au bois avec les dents, et ne quitta prise qu'en rendant le dernier soupir. Ces circonstances ne sont point dans Hérodote, qui n'eût pas manqué d'en orner son histoire, si elles eussent été connues de son temps.

Au retour de la campagne de Marathon, Eschyle reprit ses occupations poétiques. Il mit au théatre une tragédie nouvelle, et pour la premiere fois il remporta le prix. Il étoit âgé de quarante ans. L'année suivante les hostilités recommencerent entre les Perses et les Grecs. Il se trouva au combat naval de Salamine avec son frere Aminias. Cette bataille mémorable, qui ruina les affaires de Xerxès et rétablit celles de la Grece, a fourni le sujet de la tragédie des Perses. Il est assez singulier qu'un poëte soit à portée de mettre sur la scene des événements où il a eu part.

La guerre ayant continué l'année suivante, Eschyle ne quitta point les armes. Il combattit à Pla-

tee sous Aristide, général des Atheniens. C'est la derniere bataille qui se donna en Europe entre les Perses et les Grecs, et ce fut aussi la derniere campagne d'Eschyle. Rien ne le détourna plus de ses travaux pour le theâtre. Il composa successivement quatre tragédies qui furent couronnées sous l'archonte Menon. C'étoient Phinée, les Perses, Glaucus, et Prométhée. (1)

Il jouissoit de l'extrême considération qu'il avoit acquise par son génie et par sa valeur. On l'accuse d'avoir trop aimé le vin. Lucien semble même insinuer que ce poete étoit un ivrogne. Cet écrivain médisant, accoutumé à voir partout du ridicule ou des vices, dit que Démosthenes n'avoit pas besoin, comme Eschyle, de s'enivrer (2) pour échauffer son imagination. Plutarque, plus équitable et plus sage que Lucien, écrit seulement qu'Eschyle travailloit à ses pieces en buvant quelques coups de vin. Le terme dont il se sert (3) à ce sujet est le même qu'il emploie quatre ou cinq phrases plus haut pour dire qu'il y a de la difference entre boire et s'enivrer (4). Il s'appuie du temoignage de Platon pour justifier l'amour du vin, et les effets avantageux qu'il produit. Ces autorites ne sont pas suspectes. Plutarque

(1) Cette fin d'alinéa, ainsi que les passages ci-après indiqués, a été copiée par La Harpe dans son Cours de Littérature, tome premier, sans citer Pompignan.

(2) Lucien, Eloge de Démosthenes.

(3) Plutarque, des Propos de table, liv. VII, quest. 10.

(4) Ibid.

ni Platon ne prêchent point l'ivrognerie. Il faut conclure de là qu'Eschyle ne buvoit point avec excès, mais que l'excellent vin ranimoit sa verve; que c'étoit un homme de bonne compagnie, et qui aimoit la table comme Horace, Chapelle, l'abbé de Chaulieu. En général les poetes grecs n'avoient pas d'aversion pour le vin.

Aristote et Quintilien ont regardé Eschyle comme le véritable inventeur de la tragédie. Phrynicus et Chœrile, cités par Suidas, n'étoient que des chansonniers vagabonds, imitateurs de Thespis. « C'est « Eschyle, dit Aristote, qui a le premier introduit « deux acteurs sur la scene, où l'on n'en voyoit « qu'un seul auparavant. » Qu'étoit-ce que des drames où il n'y avoit qu'un personnage? Quintilien s'explique plus nettement : « Eschyle est le premier « qui ait fait des tragedies (1). » Denys d'Halicarnasse parle de même. Aucun de ces auteurs n'attribue l'invention du poeme tragique à Thespis. (2)

Cela supposé, il est étonnant que le createur de l'art l'ait perfectionné; car, quoiqu'il y ait de grands defauts dans plusieurs de ses pieces, il en a fait qui ne le cedent point aux plus belles de Sophocle et d'Euripide. Quand on compteroit pour quelque chose les vaudevilles dramatiques en l'honneur de Bacchus, il y a bien loin de là aux sept Chefs devant Thebes, aux Perses, aux Coéphores. « Qu'on « fasse attention, c'est un ancien qui parle, qu'il

(1) Tragædias primus in lucem Eschylus protulit.
(2) Alinea copié mot à mot par La Harpe, *ibid.*

« étoit bien plus difficile avec des modeles tels que « Phrynicus, Chœrile, et Thespis, d'elever la tragé- « die à ce degré de magnificence et de grandeur, qu'il « ne l'a été après Eschyle, de la conduire au point « de perfection où elle a été portée par Sophocle. »

Je pense avec un Anglois, auteur d'un très bon ouvrage sur les ecrivains classiques (1), qu'il y a des parties où Eschyle, quoique inventeur, n'a point été surpassé. Quintilien a parfaitement bien défini son style : « Il est sublime, grave, et pompeux « jusqu'à l'enflure. » Nul auteur, au jugement de S. Basile (2), n'a peint si pathétiquement les desastres et les malheurs. C'est de tous les poetes le plus métaphorique et le plus figuré. Mais les figures qu'il emploie sont quelquefois si forcées, si confuses, qu'il en devient obscur, et bien souvent inintelligible. C'est pour cette raison que les Atheniens permirent aux poetes des siecles suivants de corriger ses tragédies, ce qui valut à plusieurs d'entre eux l'honneur d'être couronnés. C'étoient autant de triomphes pour Eschyle.

L'humeur martiale éclate singulièrement dans plusieurs de ses pieces, entre autres dans les sept Chefs devant Thebes, qu'on appeloit l'*Accouchement de Mars*. La tragedie des Perses porte ce même caractere guerrier. Pour composer des tragédies de

(1) Observations on the greek and roman classics, in a series of Letters. London, 1753, in-12.

(2) Lettre a Martinien. C'est la soixante-quatorzieme dans l'édition des Benédictins.

cette espece, il falloit avoir vu des marches, des camps, des siéges, des batailles, des déroutes; avoir soi-même combattu, et n'avoir pas jeté son bouclier en fuyant, comme fit Horace.

Eschyle possédoit tous les talents qu'on peut desirer dans un auteur dramatique. Outre l'élévation du génie, la beauté des vers, un enthousiasme qui tient de la fureur, il avoit encore l'esprit fertile en inventions dans tout ce qui concerne la partie méeanique du spectacle, les décorations, les machines, les habits, et les ballets. Il forma Agatharque, cet habile décorateur, qui écrivit un traité sur l'architecture scénique. Il imagina pour ses acteurs ces robes traînantes et majestueuses que les prêtres et les ministres des autels adopterent ensuite dans les cérémonies de religion. Par ses soins le théâtre, embelli de riches peintures, représenta tous les points de vue possibles, et les objets les plus intéressants On y vit des temples, des sépulcres, des armees de terre, des débarquements de flottes, des chars volants, des apparitions, des spectres

Il enseigna au chœur des danses figurees (1), et des mouvements animés, dont l'expression muette secondoit admirablement l'action théatrale, et donnoit de nouveaux ressorts à la terreur et à la pitié. A la premiere représentation de ses Euménides, des femmes avorterent, des enfants moururent. L'habillement horrible de ces divinités infernales contri-

---

(1) Phrase copiée par La Harpe, ainsi que la presque totalité de l'alinéa qui la précede, *ibid.*

bua beaucoup à produire ces effets. Elles parurent pour la premiere fois avec des serpents entrelacés dans leurs cheveux. Cette coiffure hideuse leur a ete conservée sur nos théâtres.

On a cru que cette tragédie avoit été cause de l'accusation capitale intentée contre Eschyle devant l'areopage. Quelques historiens ont écrit qu'on l'avoit déféré à ce tribunal pour avoir suivi dans ses tragédies la théogonie des Egyptiens plutôt que celle des Grecs. Les Atheniens traitoient d'impies ceux qui blâmoient leur croyance et leurs superstitions. C'etoit le crime de Socrate. La condamnation de ce philosophe, mis par S. Justin au rang des chretiens (1), fut un jugement de l'inquisition païenne.

Saint Clement d'Alexandrie assure qu'Eschyle fut accuse devant les areopagites d'avoir exposé sur la scene les mysteres de la religion, mais qu'il fut absous, parcequ'on reconnut dans l'instruction du procès qu'il n'étoit point initié, et qu'il avoit parle des mysteres sans les connoître. Aristote rapporte aussi ce même fait.

Il avoit commis cette indiscrétion dans plusieurs tragedies, entre autres dans les Sagittaires, les Prê-

---

(1) Ce passage est très remarquable. S. Justin etablit qu'on est chretien par les actions, par la vie qu'on mene, par l'usage qu'on fait de la raison divine, dont tous les hommes sont participants. «Tels ont éte, dit-il, « parmi les Grecs, Socrate, Héraclite, et leurs sembla- « bles; parmi les barbares, Abraham, Ananias, Azarias, « Misael, Elie, et plusieurs autres ». Apologie premiere, édit. de Paris, page 83; édit. de Londres, page 69.

tres, Sisyphe, Iphigénie, OEdipe. Un jour le peuple pensa l'assommer en plein théatre. Il se réfugia à l'autel de Bacchus. Les magistrats de l'areopage se saisirent de sa personne, déclarant que c'étoit à eux seuls qu'il appartenoit de prononcer sur son sort. Ils le jugerent dans les formes, et le renvoyerent absous, en considération de ses services militaires, et des blessures qu'il avoit reçues à la journée de Marathon. (1)

Selon d'autres, Eschyle fut sauvé des rigueurs de la justice par son frere Aminias, qui avoit perdu une main au combat de Salamine. Le poete venoit d'être condamné; on le menoit au lieu du supplice. Aminias accourt, jette le manteau qui l'enveloppoit, et sans proferer un mot, découvre au peuple son bras mutilé. Ce geste seul obtint la grace de son frere. Jamais plaidoyer ne fut si court ni si éloquent.

Eschyle, delivré de ce péril, continua de travailler pour le theatre. L'ecrivain anonyme grec de sa vie lui donne soixante-dix tragedies et cinq drames satiriques. Suidas veut qu'il ait composé quatre-vingt-dix pieces. Le catalogue de leurs titres, recueilli dans la bibliotheque de Fabricius, lui en attribue un bien plus grand nombre. Il ne nous en reste que sept. Toutes ne furent pas représentées de son vivant. Apres sa mort, son fils Euphorion en fit jouer quatre, qui remporterent le prix. (2)

(1) Alinéa copié presque mot à mot par La Harpe, *ibid.*

(2) Encore copié par La Harpe, *ibid.*

Plutarque nous a conservé l'argument d'une de ces tragédies perdues, intitulée, la Psychostasie. L'idée en étoit prise d'Homère. Eschyle y introduisoit Thétis et l'Aurore, dont l'une vouloit faire pencher pour Achille la balance de Jupiter, et l'autre souhaitoit qu'elle penchât pour Memnon. C'étoit dans l'instant que ces deux guerriers combattoient l'un contre l'autre. On reconnoît là les destins d'Achille et d'Hector, pesés dans la balance de Jupiter. Eschyle avoit puisé bien d'autres sujets dans l'Iliade et dans l'Odyssée. Loin de le dissimuler, il s'en faisoit honneur. « Mes tragédies, disoit-il en plaisantant, ne sont que des reliefs des festins d'Homère. » (1)

Il essuya néanmoins des dégoûts dans sa carrière poétique. Ses pièces ne réussissoient pas toujours. Il étoit vaincu par des adversaires qu'il avoit formés, et qui ne le valoient pas. Enfin Sophocle parut. Le sceptre du théâtre lui étoit réservé, et c'est assurément le premier des poëtes tragiques.

Son début fut de combattre Eschyle. Il se joignit à cet événement littéraire des circonstances mémorables dont l'histoire nous a transmis le souvenir.

Les ossements de Thésée ayant été portés à Athènes par Cimon, ce fut pour le peuple de cette ville un sujet de fêtes et de jeux. Pour donner plus de célébrité à ces réjouissances, on établit une dispute de poëtes tragiques. Eschyle et Sophocle présentèrent chacun des pièces, qui furent jouées avec beau-

---

(1) Fin d'alinéa copiée par La Harpe, *ibid.*

coup de pompe et de soin. Les acteurs se surpassèrent. Avant la représentation, l'archonte s'étant aperçu qu'il y avoit de la brigue et des cabales parmi les spectateurs, craignit de confier la décision à des juges tirés au sort. Dans ce moment, Cimon arriva sur le théâtre avec tous les généraux d'armée. Ils étoient dix, un de chaque tribu; ils y venoient faire des libations, selon l'usage accoutumé. L'archonte les retint, voulut qu'ils décidassent entre les deux émules, et leur fit prêter le serment ordinaire en pareil cas. Ces guerriers s'assirent, écoutèrent attentivement les tragédies des deux auteurs, en discutèrent ensemble les beautés et les défauts. Quels rivaux et quels juges! On croit voir les Turenne et les Condé prononcer entre Corneille et Racine. Le jeune Sophocle eut le prix. (1)

Le vieux Eschyle crut, comme de raison, que le jugement étoit injuste. C'est une consolation de l'amour-propre qu'on ne doit pas chicaner. Mais il quitta sa patrie, et joignit ainsi la sottise à la foiblesse. Il se retira en Sicile chez Hiéron, roi de Syracuse, dont la cour étoit l'asile de tous les beaux esprits mécontents.

Il y trouva Simonide, Pindare, Epicharme(2). Hiéron avoit rétabli depuis peu l'ancienne ville d'Etna ou de Catane, qui subsiste encore aujourd'hui dans un état assez florissant. Ce prince en avoit fait l'apa-

(1) Alinea copié à peu pres en entier par La Harpe, *ibid.*

(2) Copié par La Harpe, ainsi que la fin de l'alinéa précédent, *ibid.*

nage de son fils Dinomene. Il y eut à cette occasion des cerémonies religieuses et des spectacles publics, tant pour la consecration de la ville que pour l'installation du nouveau prince. Pindare la celébra dans une de ses odes qui est la premiere des pythyques. Les louanges que ce poete donnoit à ses protecteurs étoient communement accompagnées de vérités utiles et de conseils. Il recommande aux habitants de Catane la fidélité pour leurs maîtres; à ceux-ci la conservation des priviléges et de la liberté de leurs sujets.

Eschyle se signala comme Pindare envers la ville d'Etna. Elle fit le sujet d'un de ses poemes. On en lit le titre dans le catalogue de ses ouvrages. Hiéron maritoit à bien des egards ces differents tributs de reconnoissance. Tout dur qu'il étoit naturellement, le commerce des gens de lettres lui avoit inspiré des sentiments de modération et d'humanité. Il aimoit la philosophie et les vers.

La Sicile devoit être alors le plus agréable séjour de la terre. Des campagnes riantes; des champs fertiles et cultivés, Syracuse, la plus belle ville de l'univers; d'autres villes remarquables par leur richesse et par leur situation: un roi protecteur des sciences et des arts; l'elite des philosophes et des poetes qui s'assembloit souvent dans son palais. Il n'est pas surprenant que tant d'agréments réunis attirassent de toutes parts les étrangers et les talents.

Hiéron pourvut liberalement à la subsistance et aux besoins d'Eschyle. Il lui assigna des domaines sur les bords du Gela, près de la ville qui portoit le même nom. C'est peut-être dans sa retraite que ce

poete composa les élégies dont parlent Théophraste et Suidas. Il travailloit en se promenant, et s'arrêtoit pour écrire. Une mort aussi singuliere qu'inopinée le surprit dans cet exercice. Un jour qu'il étoit assis au soleil, et qu'il écrivoit sur ses tablettes (1), un aigle laissa tomber sur sa tête une grosse tortue. Quelque diseur de bonne aventure, ou tireur d'horoscope, lui avoit prédit qu'il mourroit de la chute d'une maison.

Au reste, cet accident ne fut pas fortuit, s'il en faut croire Pline. Ce naturaliste universel, dont les observations ont aujourd'hui plus d'autorite qu'elles n'en avoient autrefois, pretend que « les aigles sont « instruits par leur instinct à jeter de bien haut les « tortues pour en briser les ecailles, ce qui causa la « mort au poete Eschyle (2). » Il etoit chauve. Un aigle prit sa tête blanche et rase pour la pointe d'un roc.

Peu de temps avant sa *mort*, il avoit lui-même compose sa propre epitaphe, qu'on a faussement attribuee aux citoyens de Gela. Il ne daigne pas y faire mention de ses tragédies. C'est un quatrain où regne la simplicité grecque, et la fierté d'un soldat. En voici la traduction littérale :

« Cy gît Eschyle, fils d'Euphorion. Ne dans l'At« tique, il est mort dans les campagnes fecondes de

(1) Sotades.

(2) Ingenium est ei (aquilæ) testudines captas frangere è sublimi jaciendo; quæ sors interemit poetam AEschylum. Plin. lib. X, cap. 3.

« Gela. Le bois de Marathon et les Perses rendront « témoignage à sa valeur. »

Les Siciliens lui éleverent un tombeau dont il ne reste plus de vestiges, quoique celui d'Epicharme, son contemporain, se voie encore à Syracuse (1).

Les Athéniens rendirent de grands honneurs à sa mémoire. Ils la célébroient pendant les fêtes de Bacchus. Un décret public, et c'est le seul poete qui ait eu cette distinction, ordonna que ses poemes seroient remis sur la scene. On l'appela le pere de la tragédie. Les auteurs tragiques l'alloient invoquer sur son tombeau. Ces enthousiastes déclamoient leurs pieces autour de ce monument. Ils les consacroient à Eschyle. C'étoit alors leur maître; ils se seroient crus ses rivaux s'il eût été encore en vie. Il avoit soixante ans quand il mourut.

FIN DE LA VIE D'ESCHYLE.

---

(1) Delle antiche Siracuse. Vol. II, pag. 101.

LETTRE

A LOUIS RACINE,

SUR LE THEATRE EN GÉNÉRAL, ET SUR LES TRAGÉDIES DE JEAN RACINE EN PARTICULIER.

Il y a bien long-temps, monsieur, que je vous presse de publier vos observations sur les tragédies de votre illustre pere. Les raisons qui vous en ont détourné jusqu'à présent ne m'ont jamais satisfait. Que je serois flatté de les vaincre ! je rendrois service aux lettres, et le public m'en sauroit gré.

Vous avez toujours craint qu'on ne trouvât singulier qu'un fils s'érigeât en commentateur des tragédies de son pere, et de tragédies que ce pere lui-même a condamnées si sévèrement dans les dernieres années de sa vie. Délicatesse d'une part, scrupule de l'autre, voilà de grands obstacles dans l'esprit d'un homme aussi rempli que vous de modestie et de religion.

La premiere difficulté qui vous arrête n'en est pas une, selon moi. On ne blâme pas le fils d'un grand homme d'être le panégyriste de son pere. Pour-

quoi n'en seroit-il pas le commentateur? La réputation du mort décide en cela de la conduite du vivant. On diroit au fils de Pradon: « Honorez la mémoire de votre pere; mais oubliez qu'il a fait des tragedies. » Au fils de Racine, comme à celui de Virgile, on leur criera d'une commune voix, surtout s'ils ont hérité des talents paternels: « Embouchez « la trompette, et qu'elle retentisse dans vos mains « des noms glorieux que vous portez ».

C'est un tribut de justice et de piété de donner à ses proches les louanges qu'ils méritent. Rien n'étoit si commun chez les Romains que de voir des citoyens monter dans la tribune pour y faire l'eloge de leurs peres, de leurs freres, de leurs parents. On vous a fort approuvé parmi nous d'avoir écrit la vie de l'auteur immortel de Phedre et de Britannicus. Si les beaux esprits du siecle y ont repris quelque chose, c'est le coloris severe que vous avez employé dans son portrait. On sait que le fameux Racine fut tendre et galant dans sa jeunesse; qu'il étoit d'une belle figure, charmant dans la société, éloquent et agréable dans la conversation. Les femmes du monde, les jeunes gens, voudroient qu'il n'eût jamais été que cela. Ils ont été effrayés de son renoncement au théâtre dans la fleur de son âge, de sa vie serieuse et retirée depuis cette époque, de son application à ses devoirs domestiques, de sa tendresse bourgeoise pour sa femme et pour ses enfants; de son insensibilité pour les succes, et pour ses propres ouvrages qu'il avoit presque oubliés; en un mot, du spectacle édifiant de sa philosophie chrétienne.

Il y a dans tous ces details bien de la probite, bien

de la vertu, mais point assez de galanterie, et trop peu de foiblesses. Nous voulons que dans nos livres, comme dans nos mœurs, tout respire le plaisir et la volupté. Le petit clerge de votre famille conduit en procession de chambre en chambre par l'auteur d'Athalie, qui portoit la croix, nous rappelle cette simplicite antique tant célébrée par Plutarque, ces naivetés de la nature, si je puis m'exprimer ainsi, et les badinages de l'amour paternel. J'ai vu bien des gens enchantes de ce trait, et d'une infinité d'autres. Mais il n'y a point là de ce genre d'intérêt, de ces situations singulieres qui caractérisent les productions de notre siecle, et qui transportent de joie la plupart des lecteurs. Quoi qu'il en soit du goût présent que j'estime ce qu'il vaut, en attendant le jugement de la postérité, on a trouvé très convenable que vous fussiez l'historien de votre pere. On ne vous louera pas moins, j'ose en répondre, de vouloir être son commentateur. Il n'est personne qui ne respecte la tendresse filiale, et n'en reconnoisse les droits.

Je crois donc, monsieur, que vous vous rendrez sans peine sur ce point. L'autre, je l'avoue, se présente d'abord sous un aspect moins favorable. L'auteur de nos plus parfaites tragédies a paru se repentir d'avoir travaille pour le theâtre. Le fils qui, quoique homme de lettres et poete lui-même, a toujours condamne les spectacles, s'occupera-t-il à commenter des ouvrages que son pere s'est reproche d'avoir faits? et la question sera-t-elle decidee par un homme qui, dans les loisirs et la dissipation de sa premiere jeunesse, a produit sur la scene un de

ses essais, qu'on y revoit encore? N'importe: je dirai librement ce que je pense. Si ma morale n'est pas assez austere au gré de certains théologiens, je suis sûr qu'elle n'en sera pas plus goûtée pour cela des partisans de la comédie. Au surplus, s'il m'échappe quelque chose de contraire à la saine doctrine, je le condamne d'avance, et le retracte de toute la sincérité de mon cœur.

Je pense en premier lieu qu'il y a une très grande différence entre composer des tragédies, et les faire représenter par des acteurs gagés et publics. Je suppose que ces pieces dramatiques nous enseignent à détester le vice, à fuir le crime, à nous défier de nos foiblesses, à craindre nos passions, à les sacrifier au devoir; qu'elles nous excitent aux vertus les plus sublimes, aux actions les plus héroïques: dira-t-on que l'auteur de pareils ouvrages s'en doive accuser comme de péchés capitaux? Il en faudroit dire autant de tout poëte qui composeroit des odes, des épîtres, un poëme épique; de tout homme qui écriroit des histoires, qui feroit des pieces d'éloquence, des dissertations littéraires, des traductions; ce qui seroit absurde, et n'entrera sans doute dans l'esprit de qui que ce soit. Le pape Urbain VIII, par exemple, a fait de belles poésies latines. Personne, que je sache, ne s'est avisé de l'en blâmer, ni comme prêtre, ni comme cardinal, ni comme souverain pontife. Que ces mêmes poésies fussent des tragédies, seroient-elles, par ce seul endroit, plus contraires à la morale chrétienne, moins innocentes aux yeux de la religion?

Que l'on mette un fait en action entre plusieurs

interlocuteurs, ou qu'on le raconte dans un poeme, ou qu'on le celebre dans des vers lyriques, je ne saurois concevoir que de ces trois manieres l'une soit condamnable, et les deux autres permises. Des religieux respectables par leur piété ont souvent fait des tragedies, et en font encore tous les jours du consentement de leurs supérieurs. On les represente dans leurs colleges. S'il s'y est quelquefois glissé des abus, (et où ne s'en glisse-t-il pas?) est-ce la faute du genre? est-ce le crime du spectacle? l'Eglise, les souverains pontifes, les évêques, souffriroient-ils dans des maisons religieuses ces sortes de représentations s'ils les croyoient nuisibles aux bonnes mœurs, surtout si la religion les proscrivoit? La tolerance en pareil cas seroit prévarication. Je me garderai bien d'en accuser, d'en soupçonner même les premiers pasteurs, ni leur chef.

Je conclus de là, monsieur, que la composition, ni la représentation d'une tragédie n'ont rien en soi de vicieux, ni qui puisse causer les regrets de l'auteur, ou des acteurs, et que tout le mal, qui est très grand quand il y en a, consiste dans l'espece de la tragédie, dans la qualité des acteurs, et dans le lieu de la représentation.

Je commencerai par ces deux derniers objets. L'autre me ramenera naturellement aux tragedies de Racine, à l'occasion desquelles j'ai bien des réflexions à vous proposer.

On s'efforce depuis long-temps de réduire en problême théologique cette question: Si c'est un péché d'aller à la comedie. On ne manque pas d'appuyer la negative de toutes les distinctions possibles, de

toutes les conditions capables de rassurer. On exige qu'il n'y ait rien de déshonnête, ni de criminel dans la piece : que celui qui va au spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une ame facile à émouvoir ; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées, de ses regards ; que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne soit pour lui une occasion de chute, ni de tentation. Cette théorie est certainement admirable. Qui me répondra de la pratique? Sera-ce notre casuiste? Qu'il aille plutôt à la comedie: au retour je m'en rapporte à lui.

On pourroit entrer plus avant dans cette discussion, quoiqu'après tout, les raisonnements les plus longs n'aboutiroient guere qu'à ce que je viens d'observer, soit sur le danger des spectacles en suivant l'avis de ceux qui les condamnent, soit sur les précautions qui peuvent garantir de ce danger, en préférant l'opinion contraire. Mais je rapporterai à ce sujet une anecdote intéressante que tout le monde ne sait pas, et qui mérite d'être connue. On agitoit un jour devant Louis XIV la question de la comédie. M. Bossuet, évêque de Meaux, entra dans ce moment chez le roi. Voici le docteur, dit ce Monarque (c'est ainsi qu'il appeloit ordinairement le prélat), il nous décidera ce point. Et après lui avoir exposé le fait: Qu'en dites-vous, continua le prince? Sire, répliqua M. de Meaux, il y a de grands exemples pour, mais de fortes raisons contre.

Cette réponse énergique et judicieuse contient en effet tout ce qu'on sauroit dire de part et d'autre sur cette question. M. Bossuet reconnoit de bonne foi que l'affirmative est soutenue de l'autorité des

exemples, et il avoue que ces exemples peuvent imposer. Il avoit sans doute en vue tant de personnes très religieuses et très reglees dans leurs mœurs, qui, par docilité, par complaisance, ou par d'autres motifs innocents, peut-être aussi pour se distraire, vont de temps en temps à la comédie, et même à l'Opéra. Mais ce ne sont enfin que des exemples contre lesquels on peut étaler une foule de raisons, de principes, de consequences, de decisions, et généralement tout ce qui concourt à mettre un point de morale dans le plus grand jour d'evidence et de verite. Ainsi la courte réponse de M. de Meaux est un precis lumineux d'apologie et de censure, dans lequel on aperçoit ce que l'une a de foible, et l'autre de concluant. Voilà comme un homme de génie fait quelquefois un livre en deux mots.

Les partisans les plus déclarés de la comédie, j'entends au moins ceux qui ont des mœurs et de la vertu, ne disconviendront pas que, dans l'état où sont les choses, le théâtre ne soit encore infiniment dangereux par bien des endroits, et qu'il n'eût besoin d'une reforme très severe. Un professeur, plus recommandable encore par la sainteté de sa vie que par la supériorite de ses talents (1), et qui, en composant toutes les années des tragédies et des comedies pour les exercices accoutumés de sa classe, soupiroit tous les jours après les missions de la Chine et des Indes que ses supérieurs n'ont jamais

(1) Le P. Porée.

voulu lui accorder, a écrit que le théâtre pourroit être une école de vertu, mais il ajoutoit, dans le même ouvrage, que par notre faute il étoit une école de vice: et c'est uniquement dans son existence actuelle que je le considère ici.

Que l'on se récrie tant qu'on voudra sur la décence et sur la noblesse de certaines comédies modernes, j'estime trop sincèrement ces pièces pour vouloir attaquer leur réputation, ni diminuer le nombre de leurs approbateurs. Mais elles ne font qu'une petite partie de ce qui est véritablement le fond du théâtre. N'y représente-t-on pas tous les jours des comédies très indécentes dans leur intrigue ou dans le dialogue? Je ne connois presque point de pièces de Dancourt ni de Le Grand où il n'y ait des expressions libres et des allusions obscènes. On en trouve beaucoup dans les comédies de Regnard, et pour comble d'inconvénient, les meilleures de Molière n'en sont pas exemptes.

Cet homme unique dans son genre, et le seul écrivain peut-être, soit ancien, soit moderne, qui n'ait point encore eu de supérieur ni de rival, étoit plus capable qu'un autre de donner au théâtre, dans la partie du comique, la forme et le ton qu'il devroit avoir pour être une bonne école. Dignité, noblesse, esprit philosophique, profondeur de génie, la nature lui avoit tout prodigué. Aucun mortel n'aura jamais comme lui le don de faire rire. Il le possédoit dans un degré de perfection et d'universalité qui étonne. J'ai vu le P. Porée pleurer d'admiration et de douleur, en parlant de Molière. On sent bien à quoi l'on doit attribuer dans un reli-

gieux l'union de ces deux sentimeuts. Cet auteur étoit comédien; il mourut sur le théâtre. Passons vite sur cette affreuse circonstance, qui n'est pas cependant étrangere à notre objet.

Parmi les pieces de cet homme rare, il y en a qui blessent directement l'honnêteté publique, et qu'il faudra bannir du théâtre, quand on pensera sérieusement à le réformer. D'autres pourroient être corrigées par des mains habiles. Dans quelques unes, en bien petit nombre, il n'y auroit que peu de phrases, ou de vers à supprimer. Ce qu'on dit des pieces de Moliere comprend, à plus forte raison, les comedies autres que les siennes, qui méritoient d'être conservées au public.

Un Ecrivain anglais, qui n'est point accusé de traiter trop gravement les choses, étoit moins indulgent que nous sur les abus du théatre. Peu content de s'élever avec un zele courageux contre la licence énorme qui déshonoroit de son temps la Scene angloise, il etend sa sévérité scrupuleuse jusqu'aux plus petits détails. Une plaisanterie trop libre, un mot indécent le choque. Il voudroit qu'on établit des censeurs éclairés et vertueux, qui eussent ordre de retrancher (1) tant des pieces anciennes que des

(1) Strike out every offensive passage from plays already written, as well as those that may be offered to the stage for the future By which and otherwise regulations the theatre might become a very innocent and useful diversion, instead of being the scandal and reproach to our religion and country.

A project for the advancement of religion and the reformation of manners by Dr. Swift.

nouvelles, toute grossièreté, toute equivoque, tout endroit capable d'offenser le moins du monde la modestie ou la pudeur.

Ce plan proposé en Angleterre devroit déja s'exécuter en France. Jusque-là il sera vrai de dire que, dans nos spectacles, le bon est trop mêlé, trop confondu avec le mauvais, pour qu'on puisse se reposer sur une jeunesse inconsidérée et bouillante, du soin d'en faire la séparation, et de profiter de l'un sans ressentir l'impression de l'autre. Vous savez l'usage constant où l'on est de représenter une comédie après la tragedie. Une jeune personne est encore tout attendrie de la mort de Polyeucte, tout edifiee de la vertu de Pauline: le théâtre change; on joue l'Ecole des Maris. En est-ce une d'amour conjugal? et cette satire du mariage achevera-t-elle ce que les beaux sentiments de Pauline auront commence? On vient de représenter Athalie. J'ai vu la maison du Seigneur, le livre de la loi, les cérémonies du sacre des rois de Juda; j'ai la tête remplie de miracles, de propheties, des grandeurs et de sa puissance de Dieu; tout cela m'a penetré d'une terreur religieuse, et d'un respect profond pour le roi des rois. Les violons jouent: George Dandin paroit, et dans le même lieu où etoit le temple de Jerusalem, je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune homme avec une femme mariée, et le pauvre M. Dandin demander ensuite pardon à sa digne moitié des soupçons qu'il a eu l'insolence de former contre elle. Je voudrois savoir si les effets de ces différents contrastes peuvent jamais tourner au profit de la religion et des mœurs.

Il n'est pas étonnant que des acteurs employés à la représentation d'ouvrages si indécents soient retranchés de la communion des fidèles. Sur quoi tomberont les censures ecclésiastiques, si ce n'est pas sur une profession visiblement condamnée par le christianisme? Avertissons cependant les comédiens que l'Eglise ne les proscrit pas parce-qu'ils représentent des pieces dramatiques en général, mais parcequ'ils en représentent de dangereuses pour les mœurs; ce qui avilit leur métier aux yeux des hommes, et le rend criminel aux yeux de la religion. Que la face des spectacles change, que le théâtre devienne une école de vertu, la profession de comédien n'aura plus les caracteres qui la dégradent. Elle ne sera exposée ni à l'anathême, ni au mépris.

Il résulte nécessairement de ces faits et de ces observations, que le spectacle, tel qu'il est encore, n'étant point à beaucoup près un lieu sûr pour la sagesse et pour la vertu, et les acteurs de ce spectacle étant toujours dans les liens de l'excommunication, un auteur élevé dans la morale chrétienne ne sauroit, sous quelque prétexte que ce soit, ni par quelque ouvrage que ce puisse être, concourir au soutien du théâtre, sans se rendre lui-même responsable des inconvénients et des abus qui y sont attachés, ni contribuer à l'entretien des acteurs, sans partager le mal qu'ils causent, et celui qu'ils font.

Ce n'est point ici une déclamation vague, ni un zele mal entendu. Si ce que j'ai avancé des pieces qu'on représente, et du méchant effet qu'elles pro-

duisent, est exactement conforme à la vérité; par une suite naturelle, les principes que j'ai établis sont vrais. Il faut donc m'en accorder les conséquences ou renoncer à toute justesse de raisonnement. M. Bossuet a composé un ouvrage exprès sur cette question. Il la traite en évêque, c'est-à-dire en docteur et en juge. Tous les petits sophismes que l'on débite en faveur de la comédie, il les anéantit sous les armes de sa théologie foudroyante, et sous le poids de l'autorité épiscopale. Pour moi je ne puis ni ne dois parler qu'en homme de lettres philosophe et chrétien. Mais j'oserai croire, en cette qualité, que ce savant prélat se seroit expliqué différemment, si le théâtre ne lui eût pas paru aussi répréhensible qu'il l'est en effet dans sa constitution présente.

La réforme n'en seroit pas impossible. Des réglements faits par des théologiens et par des magistrats unis ensemble pour les concerter, réglements revêtus de l'autorité du prince, et dont on empêcheroit que le crédit ni la faveur n'altérassent jamais l'exécution, rempliroient, si je ne me trompe, cet objet important. Je les reduisois à deux points. A l'égard des pieces, supprimer totalement celles dont le fond est vicieux ou impie, car nous en avons de ces dernieres, soit dans le tragique, soit dans le comique; corriger celles qui ne pechent que dans les details, en ôter les expressions libres, grossieres ou indecentes; n'y rien laisser, en un mot, qui sente le libertinage du cœur, encore moins celui de l'esprit. A l'égard des acteurs, n'en point recevoir dont la conduite et les mœurs ne fussent irreprochables; les punir sévérement, les priver même de leur em-

ploi, quelque talent qu'ils eussent, quand ils tomberoient dans des désordres scandaleux et publics; car il est des fautes secretes et cachées qui ne sont pas du ressort de la police.

Les comédiens sensés approuveront eux-mêmes un projet de réforme et de réglement qui ne tend qu'à rendre estimable et honnête devant les hommes, innocente ou du moins tolérable aux yeux de l'Eglise, une profession qui n'est rien de tout cela. Si, dans le plan indiqué, on les assujettit à une espece d'enquête de vie et de mœurs, formalité bizarre en apparence pour un homme qui doit jouer le rôle de Neron, ou de M. Tout-à-bas, je réponds qu'on ne sauroit apporter un trop grand fonds de sagesse et de vertu dans un état qui sera toujours, quelque épuré qu'on le suppose, ennemi de la retenue et de la gravité, environné d'occasions périlleuses, et le centre de la dissipation.

Mais, monsieur, si l'on venoit à bout de procurer à cette reforme du theâtre et des acteurs, plus d'étendue, plus de perfection encore que je n'imagine, les casuistes austères continueroient-ils toujours de proscrire, comme péchés capitaux, et la composition d'ouvrages pour le spectacle, et l'assistance à leurs representations? Ces décisions sentiroient bien le rigorisme. Il faudroit, suivant le même esprit, envelopper dans l'anathême les fêtes publiques, les concerts, les bals, les festins, et généralement toutes les assemblées d'amusement et de plaisir, comme étant, pour les deux sexes qui s'y trouvent reunis et confondus, une source de relâchement dans les devoirs, de degoût pour la pieté,

de pensées vaines, et trompenses, et quelqnefois de liaisons funestes à l'innocence et à l'honneur. J'avoue qu'une vie interieure et mortifiée s'accorderoit mal avec ces divertissements mondains. Mais il y a bien des degrés entre la sainteté et le crime, entre la perfection chrétienne et le violement total de toutes les lois du christianisme. On permet à la foiblesse humaine des délassements frivoles, pourvu qu'ils ne soient point criminels, qu'une ame fortifiee dans la pratique exacte de toutes les vertus jugeroit indignes d'elle. Il ne s'agit point, dans la question presente, de projets de récréation pour des religieux de la Trape, ou pour des chartreux, mais d'amusements necessaires aux gens du monde, qu'on doit tâcher de leur rendre utiles autant qu'on le peut. D'ailleurs ces mêmes choses dont nous parlons, sans en excepter le rouge et la comédie, ont été souvent permises dans plusieurs circonstances, à des personnes très pieuses, par des directeurs incapables de flatter les goûts ni les passions. La complaisance pour des supérieurs ou pour un époux, [illegible] roturées, le service attaché à certains emplois, autorise en pareil cas la tolerance de ces guides spirituels, qui comptent de plus sur l'inébranlable fidélite d'une ame solidement chrétienne.

Quand monsieur votre pere enchantoit par ses tragédies la cour, la ville, et toute l'Europe, le théâtre étoit, comme il l'est de nos jours, une école toute propre à porter le trouble et le ravage dans de jeunes cœurs. Une image vive et flatteuse de nos foiblesses n'est point le remede qui nous en guérit. Croyons-en saint Augustin qui n'avoit été que trop

bon connoisseur en cette matiere. « J'aimois, dit-il, « ces liens cruels où l'on est sans cesse en proie à la « jalousie, aux soupçons, aux craintes, à la fureur. « Je me plaisois dans les tableaux séduisants que j'en trouvois sur le théâtre. » *Rapiebant me spectacula theatrica, plena imaginibus miseriarum mearum, et fomitibus ignis mei* (1). Un auteur en qui la fougue de l'âge, l'ivresse du succès, l'illusion des plaisirs, n'avoient point étouffé les sentiments de religion et de piete qu'il tenoit de ses premiers maîtres, a dû sans doute, quand ces mêmes sentiments eurent repris dans son cœur la place qu'ils y avoient autrefois occupée, temoigner de vifs regrets d'avoir non seulement travaillé pour le théâtre, mais d'en avoir augmenté même la séduction et le danger par quelques unes de ses tragedies. On est rarement injuste dans sa propre condamnation. Ne soyons pas plus indulgents pour les pieces de monsieur Racine, qu'il ne l'a été lui-même. Il discernoit mieux qu'un autre ce qu'elles pouvoient avoir de dangereux, comme ouvrages de théâtre. Comme productions de son esprit, on sait qu'elles lui etoient devenues sur la fin de ses jours parfaitement indifferentes. Rien ne prouve tant la bonté de son caractere et de son cœur que la patience philosophique et chretienne avec laquelle il supporta l'indécente satire que declama publiquement dans un collége, ce jeune régent, membre d'une societe respectable où monsieur Racine avoit d'illustres

(1) Confess. lib. III, cap. 2.

amis, malgré les sentiments dont on n'ignoroit pas qu'il faisoit profession. Cet endroit de vos mémoires a dû charmer tous les honnêtes gens, et concilier à ce grand homme autant d'admirateurs de la beauté de son ame, qu'il y a d'admirateurs de ses tragédies, et du peu d'écrits en prose qu'il nous a laissés.

Je suis fâché seulement que vous ayez, en quelque sorte, diminué le mérite de sa modération, en passant sous silence l'étrange problème qui étoit le sujet de cette déclamation violente et personnelle. Il est bon d'un côté que les hommes voient dans leurs semblables les excès où les portent souvent l'injustice et la passion ; et de l'autre, que les écrivains les plus jaloux de leur gloire sachent que les talents les plus décidés, le génie le plus supérieur, la réputation la mieux établie, ne sont pas à l'abri des caprices de l'ignorance, ou du préjugé. Ce problème latin étoit conçu, dit-on, dans ces termes : *Racinius, an christianus, an poeta?* Racine est-il poëte ou chrétien? et l'on décidoit qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre. *Nec poeta, nec christianus.* Solution burlesque, où la charité, cette première loi du christianisme, n'étoit pas moins insultée que le bon sens.

Je ne lis point sans attendrissement ce qu'il dit à son fils aîné, pour le consoler d'avance des critiques qu'il entendra faire de ses tragédies. Sa modestie vous eût défendu peut-être alors de les commenter, mais il n'est personne qui ne vous conseillât aujourd'hui de desobéir à cet ordre très injuste. Outre que les ouvrages de cette nature, quelque repentir qu'ils aient causé à l'auteur, p[illegible]uvent, comme amu-

sements littéraires, occuper le loisir de commentateurs pleins de religion et de piété, vous ne serez vous-même que trop attentif à relever l'abus qu'il a fait de ce fonds de tendresse et de sentiment dont la nature l'avoit doué; à censurer les tragédies où l'amour domine trop, et celles où il ne devoit point avoir de part. L'intérêt de la verité exige aussi que vous preniez soin de le justifier sur ce même article contre les partisans excessifs de Corneille, et vous ne pouvez le faire qu'en demontrant, comme la chose est fort aisée, que ce premier restaurateur de la tragédie parmi les modernes n'a pas moins à se reprocher que son rival d'avoir mis de l'amour dans toutes ses pieces. Observons ici en peu de mots, pour y revenir ensuite plus en détail, que le tendre et l'elegant Racine a fait un chef-d'œuvre sans le secours de cette passion, ce qu'on ne sauroit dire du grand Corneille.

La seule difference qu'il y ait à cet égard entre ces deux maîtres de la scene, c'est que Racine traitoit l'amour en homme de genie, et Corneille en homme d'esprit. Qu'on ne s'étonne pas de ce mot, et discutons clairement nos idées. Quoique je parle au fils de Racine, je lui déclarerai ingénument que son pere n'étoit pas en géneral un aussi grand génie que Corneille. Ainsi en n'appelant ce dernier qu'homme d'esprit, quand il veut parler le langage de l'amour, je ne retranche rien de sa supériorité dans les autres parties. Il n'y a point de génie universel. C'est abuser des mots que d'employer cette expression pour caracteriser certains hommes du

premier ordre, qui ont embrassé avec succès plus d'objets que d'autres, comme Aristote, Cicéron. Et c'est aussi très improprement qu'on dit d'un homme médiocre, qu'il a le génie borné. On diroit avec beaucoup plus de justesse, qu'il n'en a point du tout: car le plus grand génie a des bornes. De là cette inexactitude dans les idées que l'on se fait d'autrui, et dans le jugement qu'on en porte. On érige quelquefois en homme de génie celui qui n'a que de l'esprit; et souvent on n'accorde que de l'esprit à celui qui certainement a du génie.

Si le génie consiste à pénétrer profondément les objets, à les concevoir dans toute leur étendue sans s'arrêter à la superficie, à saisir vivement, à rapprocher d'un coup d'œil leur différents rapports, à les posséder de maniere qu'ils paroissent, pour ainsi dire, créés dans l'ame de celui qui se les approprie, je reconnois le sentiment à ce caractere distinctif. Il a les mêmes propriétés, il produit les mêmes effets, quoique sa sphere soit plus resserrée. Horace, La Fontaine, Quinault, n'étoient pas d'aussi grands génies qu'Homere, Virgile et Corneille, mais c'étoient neanmoins des hommes de génie, parcequ'ils avoient du sentiment. Racine est, je pense, l'homme de la terre qui en a eu davantage. Ses tragédies, ses cantiques, ses lettres, sa prose et ses vers sont comme pétris de cette faculté souple et délicate qui s'attache sous sa main aux différentes matieres qu'il traite, qui les anime, les vivifie, leur communique ce charme secret qui intéresse, et cette chaleur douce et continue dont il ne faut pas chercher la

16.

source dans des mouvements passagers de tendresse, mais dans le trésor inépuisable d'un cœur naturellement sensible et fécond.

On a cru long-temps, on a même écrit que, quand il vouloit composer les scenes les plus tendres et les plus passionnées, il alloit auparavant passer une heure avec sa femme ou avec sa maîtresse. Vous avez démontré la fausseté de cette tradition par rapport à sa femme, en apprenant au public qu'il ne se maria qu'après avoir renoncé au théâtre; et j'ajoute, moi, que cette fausseté s'étend pareillement à la maîtresse: non que je croie sérieusement qu'il n'en a point eu. Quel tort cela feroit-il à sa mémoire, après la vie édifiante qu'il a menée depuis l'âge de trente-huit ans jusqu'à la fin de ses jours? Mais il n'avoit pas besoin de ce secours pour s'exprimer comme il faisoit. Nous savons assez de particularités du caractere et de la vie de Virgile, pour pouvoir juger que ce poete admirable n'a jamais été amoureux. Cependant qu'y a-t-il au monde de plus vif et de plus passionné que le quatrieme livre de l'Enéide? L'amour n'inspire point le sentiment; mais le sentiment donne du génie à l'amour. S'il en étoit autrement, comme presque tous les poetes se piquent d'être amoureux, nous aurions toujours des Racines.

Si l'amour a fait dans les arts de prétendus miracles; s'il a créé des poetes, des peintres, des musiciens, c'est qu'il a trouvé des sujets en qui la nature avoit déja mis ces talents que la culture ni l'occasion n'avoient point encore développés. Il n'a jamais apporté dans un cœur ce qui n'y étoit pas avant lui. Quand on versifie un dialogue tragique,

il ne suffit pas d'aimer, pour être en état de donner aux pensées et aux expressions la tournure et la vérité du sentiment. On ne le remplace point par des hyperboles, par des images gigantesques. Un poëte ordinaire qui veut exprimer énergiquement les effets d'une grande passion met en jeu les dieux, la nature, les élements, pour m'apprendre qu'on sacrifie tout à l'objet aimé, qu'il tient lieu de tout, dédommage et console de tout. Racine me dira du jeune Britannicus privé du trône, mais adoré de sa maîtresse,

Qu'il alloit voir Junie, et revenoit content.

Que de choses renfermées dans la noble simplicité de ce vers! C'est le sublime de l'amour. J'admire encore plus ces deux vers célèbres que le grand Condé, qui n'étoit point un homme doucereux, repétoit si souvent, et avec tant de complaisance:

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Ces sortes de traits sont fréquents dans les pieces de Racine. Mais pour prouver d'une maniere plus précise et plus developpée ce que j'ai avancé, que Racine traite l'amour en homme de genie, et Corneille en homme d'esprit seulement, prenons dans ces deux poetes des morceaux de passion que l'on puisse opposer l'un à l'autre, et dont une courte analyse fasse voir le vrai ou le faux de mon opinion. Pour en trouver dans Racine de remarquables par leur beauté, c'est assez d'ouvrir son livre au hasard. Le choix n'est pas si facile dans Corneille.

On citera toujours comme un chef-d'œuvre la scene où Phedre declare son amour à Hippolyte. Quoiqu'il y ait dans cette declaration si connue quelques traits heureux empruntés de la tragedie d'Hippolyte, attribuée à Seneque, ce n'est point là ce qui fait le fond de cette scene etonnante, la plus forte, la mieux dialoguee, la mieux écrite, la plus parfaite enfin qui soit sortie de la main d'aucun poete tragique. L'art y est merveilleux: le trouble, l'agitation et la pitié y croissent de vers en vers. Le dénouement en est terrible. On y plaint Phedre; on y tremble pour elle et pour Hippolyte; l'amour qui la dévore n'est entouré que de crimes et de remords, de glaives et de poisons. Le P. Brumoy dit que M. Racine a pris de Seneque l'endroit de l'epée. C'est chercher le plagiaire au milieu de l'invention. Dans le déclamateur latin, Hippolyte saisit sa marâtre par les cheveux, lui tord presque le cou, et se dispose à l'offrir en sacrifice à Diane. Mais il lui fait grace de la vie, et s'enfuit laissant tomber son epée que la nourrice conserve. Qu'y a-t-il qui ressemble à la scene de Racine, où Phedre se jette sur l'épee d'Hippolyte pour s'en percer le sein? Mouvement de desespoir et de honte qui redouble la compassion et l'effroi. Ecoutons Phedre elle-même :

Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.
Mais non, dans ce dessein je l'aurois devancée;
L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée.
C'est moi, prince, c'est moi dont l'utile secours
Vous eût du labyrinthe enseigné les détours.
Que de soins m'eût coûté cette tête charmante!

Un fil n'eût point assez rassuré votre amante.
Compagne du péril qu'il vous falloit chercher,
Moi-même devant vous j'aurois voulu marcher;
Et Phedre, au labyrinthe avec vous descendue,
Se seroit avec vous retrouvée ou perdue.

L'amour ni l'esprit tout seuls n'enfanteront jamais de morceau de cette richesse et de cette force. Quel enthousiasme de passion! Quelle fécondité d'idées, de sentiments et d'images! Que l'amour de Phedre est inventif! Quelle promptitude à combiner dans un clin d'œil, à rassembler sous le même point de vue toutes les circonstances possibles de l'aventure d'Hippolyte mis à la place de Thésée! le fil d'Ariane passe dans les mains de Phedre, le labyrinthe, le Minotaure, Phedre elle-même servant de guide au jeune héros, l'un et l'autre combattant le monstre, dévorés ou vainqueurs ensemble; rien n'échappe à cette brillante imagination. Tout ce que l'amour lui représente, elle croit le voir, et tout ce qu'elle voit, elle le rend visible au spectateur: tant le pinceau manié par le sentiment a d'expression, de chaleur, d'abondance et de vérité! Et n'est-ce pas là le genie?

Transportons-nous chez Corneille, et pour observer toute justice dans la comparaison, choisissons une de ses meilleures tragédies, et dans cette tragédie une des plus belles scenes. Je reconnois, avant d'aller plus loin, que Corneille a fait des pieces très intéressantes. Le Cid est du nombre. Mais distinguons ici l'intérêt du sentiment. L'intérêt résulte, soit de la situation générale des personnages dans tout le cours de la tragédie, soit de leur situation particuliere dans certains moments de

l'action. Nous avons des ouvrages dramatiques extrêmement foibles du côté du sentiment et de la versification, qui se soutiennent avec succès au théâtre par ce seul intérêt de sujet et de situation, comme Ariane, Pénélope, Inès. Le sentiment au contraire n'est point attaché aux situations, ni à l'action, puisqu'elles peuvent être intéressantes dans une tragédie mal écrite, et remplie de lieux communs, mais aux pensées et aux expressions, de même que la dignité, l'élévation, et le sublime. Beaucoup de poetes sont capables d'imaginer dans leurs pieces des évènements extraordinaires, d'introduire des personnages bizarres qu'on appelle neufs, d'éblouir le parterre par de bruyants coups de théâtre. Il n'appartient qu'à Corneille et à Racine de faire parler les acteurs. Corneille s'éleve au dessus des hommes quand il est l'organe de Cesar, d'Auguste, de Cléopâtre dans Rodogune, de Léontine dans Héraclius, mais il est bien au dessous de Racine dans les conversations de Rodrigue et de Chimene.

L'intérêt dans le Cid commence avec la tragédie, telle qu'on la représente aujourd'hui, c'est-à-dire dès la quatrieme scene, qui est devenue la premiere par la sage suppression des trois précédentes. Le pere de Chimene donne un soufflet au pere de Rodrigue amant aimé de Chimene. Le vieillard deshonoré confie aussitôt à son fils le soin de sa vengeance. Quel coup de foudre pour le jeune guerrier, qui ne balance pas neanmoins à obéir à son pere! Voilà d'abord un intérêt de situation, et du plus tragique. Quel monologue n'eût pas fait Racine! et quel monologue a fait Corneille! Des stances qui finissent

toutes par une pointe. Il falloit du sentiment; l'auteur n'a eu que de l'esprit.

Au cinquieme acte, et c'est où j'en voulois venir, Rodrigue entre inopinément chez sa maitresse, qui a promis sa main au vainqueur de son amant. L'idée de cette scene est hardie. La vue seule de Rodrigue et de Chimene dans ce lieu et dans ce moment fait tableau et situation. Chimene débute par deux vers très vifs, qui expriment fort bien tout ce qui se passe dans son cœur.

Quoi Rodrigue en plein jour! D'où te vient cette
 audace?
Va, tu me perds d'honneur; retire-toi de grace.

Je ne m'arrête point au petit madrigal que répond Rodrigue, dans lequel il demande à sa maitresse la permission de mourir.

Mon amour vous le doit, et mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.

Je passe à des discours plus étendus, où l'amour et le genie doit deployer tout ce qu'il a de sentiment et d'imagination. Lisez attentivement ce morceau: « Je cours à mon supplice, et non pas au « combat ». Cette tirade trop longue pour être citee tout entiere, ne manque ni de force ni de vivacité, mais l'énergie et la chaleur y sont dans les mots plus que dans les choses. C'est un choc continuel d'antitheses; le supplice et le combat, la mort et la vie, le cœur et le bras, la main de Chimene et celle de Don Sanche. Ce n'est point la l'éloquence passionnée d'un jeune homme plein d'audace, de cou-

rage, d'amour, et proscrit par sa maîtresse, qui n'attend que sa mort pour se jeter avec joie dans les bras sanglants de son meurtrier. Cette scene a néanmoins de l'éclat. Elle fait encore grand plaisir au théâtre. Les enfants la savoient autrefois par cœur; on leur faisoit déclamer avec emphase. « Paroissez, « Navarrois, Maures et Castillans ». Mais elle doit toute sa beauté à cet intérêt de situation qui fait souvent réussir des choses bien inférieures à cette scene du Cid, des pensées fausses, des vers emphatiques, des caracteres manqués, un dialogue sans ordre ni liaisons.

Si l'on veut bien examiner, en critique impartial et sans préjugé, les scenes de Corneille où il est question d'amour, et les comparer à celles de Racine qui roulent sur le même objet, on remarquera dans le premier plus d'hyperboles, de pointes, et de ce verbiage de galanterie qui étoit alors à la mode, que de véritable passion; plus d'art que de sentiment, plus d'esprit que de génie. Chez Racine l'amour n'a rien de sec ni de forcé. Il s'insinue dans le cœur par la voix de la nature; il le pénetre, l'émeut, l'attendrit. S'il ne produit pas les mêmes effets dans les ouvrages de Corneille, cet auteur en est moins excusable, puisqu'ayant introduit l'amour dans toutes ses tragédies, il a deux torts en cela; l'un d'avoir fait ce qu'il ne devoit pas faire, l'autre de l'avoir mal fait.

Les passions doivent être assorties aux caracteres, en prendre les traits, l'empreinte, et, pour ainsi dire, la couleur. Il me paroît que les personnes qui accusent Racine d'avoir donné à ses héros l'air et la

physionomie de Français, confondent le sentiment et les mœurs avec l'expression. Est-il extraordinaire que connoissant, comme il faisoit, et mieux qu'homme de son temps, le vrai génie de la langue française, ses beautés et ses délicatesses, il en ait revêtu sa poésie, et que ses acteurs, de quelque âge, de quelque rang, de quelque sexe, de quelque nation qu'ils soient, parlent toujours le français le plus poli et le plus élégant? Il est uniforme et monotone à la manière de Virgile; c'est-à-dire qu'à l'égal de ce poete latin, il est par-tout correct dans son style, par-tout admirable dans sa versification. Le Gouverneur de Néron a dû s'énoncer en français, comme le maréchal de Villeroy eût fait en latin, si c'eût été sa langue. On ne s'aperçoit que trop dans Corneille de ce defaut d'élégance dans le tour et dans l'expression, qui influe beaucoup sur le fond des choses. L'auteur des Horaces, de Cinna, et de tant d'autres chefs-d'œuvre, a des vers d'une beauté originale; mais il ne possédoit assez bien ni les finesses de notre langue, ni le langage de la cour, pour faire des vers tels que ceux-ci.

Et n'avertissez pas la cour de vous quitter...
Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage,
Sur les yeux de César composent leur visage.

Vers qui non seulement ont le mérite de l'élégance et de l'harmonie, mais dans lesquels encore le choix heureux des expressions forme un tableau parfait des mœurs de la cour, et du caractere des courtisans. C'est donc un reproche injuste et frivole que celui qu'on fait à Racine d'avoir attribué

à ses personnages des mœurs françoises, parceque, dans ses tragédies, Mithridate et Pyrrhus parlent français aussi élegamment que Louis XIV et le grand Condé.

Je répondrai de même sur ce qui regarde les passions et les sentiments. La colere, la fureur, l'amour, la jalousie, la haine, l'ambition, ne sont d'aucun pays en particulier. Ces malheureuses foiblesses sont dans toutes les régions de la terre l'apanage de l'humanité, et se reconnoissent par-tout aux mêmes traits. Qu'un peintre veuille exprimer la tristesse ou la joie, le plaisir ou la douleur, il peindra d'abord le visage où doit régner l'un de ces sentiments. J'en puis voir l'effet, sans connoître la personne ni le pays. C'est l'habillement seul qui m'apprendra si la figure representee sur ce tableau est un Grec ou un Romain, un Turc ou un Espagnol. Racine pouvoit-il mettre dans des choses semblables des differences qui n'y sont pas? Pourquoi faut-il que le cœur d'un Athénien differe de celui d'un François? Les mots, ces signes représentatifs de nos pensées et qui les représentent si imparfaitement, ont beau varier à l'infini, suivant le génie ou le caprice des diverses nations, ils ne changent rien aux pensees en elles-mêmes, aux sensations ni aux sentiments. Otez la diversite du langage, et celle des habits; supposez une langue universelle; la différence que nous cherchons disparoîtra; les mots s'évanouiront, il ne restera que la nature; et l'on apercevra dans tous les cœurs l'uniformité des caracteres dont elle se sert pour y graver ses penchants et ses passions.

Une différence bien réelle, et que tout auteur dramatique ne sauroit marquer avec trop de soin, est celle des mœurs. C'est pour les poetes le costume des peintres. Il y a les mœurs de la nation; il y a les mœurs du personnage. Un Romain triste, en colere, ou amoureux, éprouvera sans contredit les mêmes mouvements qu'un François qui seroit agité de passions semblables. Mais les mœurs du François ne ressemblent pas pour cela aux mœurs du Romain. Telle nation est portée à telle vertu ou à tel vice en général. Elle a tels usages, telles lois, tels préjugés. L'assemblage de ces différentes choses constitue les mœurs. Outre ces mœurs générales, chaque homme a son caractere particulier.

Les mœurs et les caracteres sont sans difficulté la partie supérieure de Corneille; il y excelle. Quelle force! quelle variété! Ne lui disputons point à cet égard la primauté sur Racine. On celui-ci n'avoit pas les mêmes ressources dans son génie, ou il a un peu négligé cet objet; faute inexcusable dans un maître de l'art. On sent en effet qu'il s'est plus attaché à la peinture des passions qu'à celle des mœurs; et par là il est tombé dans l'inconvénient de cette ressemblance de personnages qu'on lui reproche avec quelque raison, et qui a donné lieu de l'accuser aussi, mais mal à propos, de n'avoir mis sur la scene que des François déguisés.

Je ferois à ce sujet des réflexions qu'il me semble qu'on n'a point encore faites. Racine connoissoit à fond le cœur humain, qui est par-tout le même. De toutes les passions dont nous sommes susceptibles, l'amour est la plus naturelle et la plus commune à

tous les hommes. C'est celle qui domine dans ses tragédies ; et comme, en la traitant avec toute la vérité possible, il n'y a point mêlé assez de traits de mœurs nationales, je dirois qu'il a peint l'humanité en général, mais qu'il n'a pas suffisamment distingué dans ses tableaux le caractere particulier des peuples dont il emprunte ses sujets. Ses héros semblables dans leurs passions, et dans la maniere de sentir et de s'exprimer, conformité que je ne saurois trouver défectueuse ni extraordinaire, péchent néanmoins en ce qu'ils n'ont pas cette diversité marquée de mœurs, qui fait qu'un Turc n'est pas un Grec, ni celui-ci un Romain. Car, d'avancer que les sentiments qu'il leur prête, que les expressions dont ils se servent, ne conviennent point au caractere de leur nation, et n'appartiennent qu'à des Français, c'est comme je l'ai deja dit, et par les raisons que j'en ai apportées, une censure tout-à-fait injuste. Je tâcherai de le prouver encore par un exemple.

Dans Andromaque, Pyrrhus désespéré des refus continuels de la veuve d'Hector, et résolu en apparence de se marier enfin avec Hermione, dit à Phœnix :

Crois-tu, si je l'épouse,
Qu'Andromaque en secret n'en sera point jalouse?

Cette réflexion paroît à quelques uns au-dessous de la gravité du poeme tragique, et je serois volontiers de leur avis ; mais ils vont plus loin, ils ajoutent que de pareils traits sentent nos mœurs ; que ce sont là des raffinements à la française ; que Pyr-

rhus parleroit ainsi à Versailles, et non pas à Buthrote. Et pourquoi, en le supposant amoureux et vain, ne s'exprimeroit-il pas en Epire comme en France? Encore une fois c'est confondre les mœurs et les sentiments. L'amour, la jalousie, et l'amour-propre ont dans tous les lieux les mêmes délicatesses, les mêmes ruses, les mêmes subtilités. L'art du poete consiste à peindre les passions de couleurs si vraies, que tout homme s'y reconnoisse, soit Chrétien, soit Musulman, soit Asiatique, soit Américain. Ce même art exige que, dans la peinture des mœurs, le pinceau soit si exact à différencier les nations, qu'on ne puisse jamais prendre l'une pour l'autre, ni les confondre dans les ressemblances générales. Ainsi donc Pyrrhus, plein d'amour et de présomption, a pu penser et dire ce que penseroit et diroit à sa place un homme né à Paris. Ce n'est point le génie françois, c'est la nature qui dicte des sentiments de cette espece. Il y en a une infinité dans les tragédies de Racine, et qui n'ont pas, comme celui dont il est question, le défaut d'approcher un peu trop du comique; entr'autres le demi-vers de Pyrrhus, lorsque ce prince, déterminé malgré lui a contenter les Grecs, à leur livrer Astianax, et à recevoir la main d'Hermione, rencontre sur ses pas, au lieu de la princesse qu'il cherchoit, Andromaque eplorée qui se jette à ses pieds, et qu'attendrit par ses larmes et par sa beauté, mais gêné par la présence de son ministre, les premiers mots qui sortent de sa bouche sont ceux-ci: « Va m'attendre, Phœnix. » J'y ajouterai ces deux vers si heureux du visir Acomat à Osmin sur l'en-

trevue que Roxane veut avoir avec Bajazet avant que de prononcer sa condamnation :

Je connois peu l'amour, mais j'ose te repondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

Mais si les sentiments de Pyrrhus sont naturels et convenables à la situation, je ne saurois approuver son caractere. Je n'y trouve ni les mœurs grecques ni les siennes. La fourberie et la duplicité de ses compatriotes, son emportement et sa cruauté l'eussent rendu plus reconnoissable et plus théâtral. Sa mort en eût paru moins odieuse. Cette imperfection, qui n'est pas médiocre, est peut-être l'unique défaut de cette excellente tragédie. Rien de plus achevé que le personnage d'Andromaque: c'est un modele parfait de vertu. Nous n'avons point de piece où l'amour soit plus tragique; il y produit des effets funestes. Pyrrhus est assassiné; Hermione se poignarde sur le corps de ce Prince. La versification est élegante, forte et harmonieuse. Et cependant il y a bien loin encore d'Andromaque à Britannicus.

C'est ici que Racine n'est en rien inférieur à Corneille. Force, elevation, grandeur, caracteres, tout est réuni dans ce chef-d'œuvre. On n'y peint pas les Romains avec cette emphase qui dégénere assez souvent en vaines declamations. Les mœurs de Rome depuis l'extinction de la liberté, et celles de la cour des empereurs y sont representees avec une fidélité

singuliere. C'est Agrippine, c'est Néron, c'est Burrhus que l'on voit et qu'on entend tels qu'ils étoient dans le palais des Cesars, tels qu'ils nous sont montrés dans Tacite. Ce sont les intrigues des affranchis, des courtisans efféminés, de ces hommes de neant qui avoient tant de pouvoir à Rome sous les tyrans, et qui en auront toujours beaucoup dans les gouvernements arbitraires. La poesie ne sauroit porter plus loin l'art de la ressemblance et de l'imitation. Il y a de l'amour, et du plus tendre, et du plus touchant entre Britannicus et Junie. Mais cet amour est innocent; il est fondé sur la convenance, sur la proportion des âges et du rang, sur les droits communs au trône. La vertu même autorise la passion mutuelle de ces jeunes amants. Je ne comprends pas comment une piece de ce caractere auroit pu causer des remords à son auteur. Au moins est-il certain que dans ses tragédies les plus tendres, les plus propres à emouvoir les passions, il ne lui est jamais rien échappé de contraire à la bienseance ni aux bonnes mœurs. Il avoit trop de religion et de probité pour se permettre ces maximes licencieuses qui remplissent nos opera, et qui, graces à la corruption du cœur humain, sont devenues autant de proverbes contre la sagesse et la vertu. J'entends par ces maximes licencieuses, non seulement *ces lieux communs de morale lubrique*, où tout se rapporte au bonheur d'aimer, et aux plaisirs de l'amour; mais principalement ces affreux preceptes où l'on enseigne en vers sentencieux à fouler aux pieds toutes sortes de principes, de lois

et de devoirs. Quoi de plus horrible, par exemple, que ces deux vers d'un opéra célebre!

Il faut souvent, pour être heureux,
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Racine, ainsi que Corneille, est sans reproche de ce côté-là. Ne cherchons la source de ces regrets que dans l'abus qu'il a fait d'une passion qu'on ne doit employer sur le théâtre qu'avec des précautions extrêmes, et qu'il faut rendre odieuse ou redoutable, hors les cas très rares où elle peut être avouée par l'honneur et par la vertu.

Des poetes graves et austeres, si nous jugeons des mœurs par les écrits, n'ont pas craint d'introduire l'amour dans leurs ouvrages; mais il y est si insensé, si furieux et si misérable, que les remords dont il est tourmenté, et les catastrophes qui l'accablent, ne servent qu'à inspirer de la crainte et de l'éloignement pour cette déplorable passion. Dans Sophocle, le jeune Hemon plein d'un amour effréné pour Antigone, se poignarde lui-même dans le tombeau où cette malheureuse princesse, enfermée toute vivante par l'ordre de Créon, venoit de s'étrangler de ses propres mains. Voilà de cette terreur grecque que Racine avoit bien étudiée, et dont on connoît, à plusieurs traits répandus dans ses pieces qu'il eût su, mieux qu'un autre, exprimer fortement les admirables effets. Dans Virgile, Didon livrée au plus furieux désespoir, déchirée de remords, poursuivie par l'ombre vengeresse de son époux, monte enfin sur le bûcher, et se tue en faisant d'horribles imprécations contre l'amant qui l'a trahie,

et qui n'a fait cependant qu'obéir aux dieux. Voilà aussi du funeste et de l'effrayant. Le sujet de Phedre est encore plus tragique. De semblables passions ne sont pas indignes de la majesté du cothurne; elles jettent l'effroi dans l'ame des spectateurs, bien loin de l'amollir et de le corrompre, quand elles sont accompagnées d'ailleurs de ces grandes leçons qui annoncent au crime et aux foiblesses la punition qui les suit.

Racine étoit trop persuadé que la scene française ne pouvoit se soutenir sans amour. Le succes prodigieux et soutenu d'Athalie l'eût bien détrompé de cette erreur. Il la portoit jusqu'à croire que certains personnages devoient nécessairement être amoureux, pour intéresser des Français; excuse insuffisante, qui ne détruit point la critique judicieuse que faisoit M. Arnauld des amours d'Hippolyte et d'Aricie dans la tragédie de Phedre, dont, à cela près, ce théologien rigide se déclara publiquement l'approbateur, avouant même que des ouvrages dramatiques de cette nature n'avoient rien que de louable, et pouvoient devenir utiles.

Cette considération et les regrets de M. Racine m'ont fait naître l'idée d'examiner de plus près ses tragédies en ce qui concerne l'amour, et de marquer celles, où, selon mes lumieres, cette passion a trop de part; celles où l'amour peut être d'un dangereux exemple; enfin les pieces où il me paroît absolument deplacé. Il y a, je le sens, bien de la liberté dans cette critique rigoureuse, à laquelle personne n'avoit pensé avant moi. Vous me le pardonnerez en faveur de mon admiration profonde pour votre

illustre pere, de mon amitié pour vous, et de mon amour pour la vérité.

La Thébaïde a besoin de l'indulgence que l'auteur demande pour elle au commencement de la préface. Aussi n'est-ce point cette piece que j'attaque, mais les reflexions qui la précedent, dans lesquelles j'aperçois le système de Racine sur l'usage ou sur l'abus qu'un poete tragique peut faire de l'amour. On remarquera qu'il avoit déja composé ses principaux chefs-d'œuvre quand il exposoit ces réflexions, fruits de son expérience et de ses travaux. Ce n'est donc pas le jeune auteur, c'est l'écrivain consommé qui parle. Il est necessaire de rapporter d'abord ses expressions. « L'amour, qui a d'ordinaire tant de « part dans les tragédies, n'en a presque point ici; « et je doute que je lui en donnasse davantage si « c'étoit à recommencer : car il faudroit ou que l'un « des deux freres soit amoureux, ou tous les deux « ensemble. Et quelle apparence de leur donner « d'autres intérêts que cette fameuse haine qui les « occupoit tout entiers? Ou bien il faut jeter l'a- « mour sur un second personnage, comme j'ai fait. » Pourquoi cette alternative? S'ensuit-il de ce qu'un premier personnage ne sauroit decemment être amoureux, qu'il faille qu'un personnage subalterne le soit? Cette nécessité une fois admise suffiroit pour dégrader la tragédie. Ce seroit une preuve qu'elle ne peut se passer d'amour. Je ne reconnois point à ce dogme le sublime auteur d'Athalie. Ce qui suit n'est pas un correctif assez fort. « En « un mot, continue Racine, je suis persuadé que « les tendresses ou les jalousies des amants ne sau-

« roient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et les autres horreurs qui « composent l'histoire d'OEdipe et de sa malheureuse famille ». Le peu de place est beaucoup trop, puisque c'en est toujours une, et que dans de pareils sujets elles n'en doivent point avoir du tout.

Je ne voudrois pas non plus que l'amour se fût glissé dans la tragédie d'Alexandre, quoiqu'il y soit autorisé par l'histoire. Une foiblesse passagere de ce heros ne tire point à consequence pour son caractere, qui n'étoit ni tendre ni sensible pour les femmes. On diroit pourtant, à n'en juger que par la tragédie de son nom, qu'il étoit naturellement porté à l'amour. Il s'y livre en homme qui n'est pas moins esclave de cette passion que de la gloire de vaincre, et du desir des conquêtes. Son attachement pour Cléofile remplit toute l'étendue de son ame. Je rougis pour lui du personnage qu'il fait jouer à Ephestion. Ce général macedonien, qui parle avec tant de fierte aux souverains de l'Inde, a deja perdu dans mon esprit toute sa dignité depuis qu'il a signalé son entrée sur la scene par un ministere très indécent, quoique assez recherché à la cour des rois. La même bouche qui dit à une princesse galante et perfide envers sa nation,

Fidele confident du beau feu de mon maître,
Souffrez que je l'explique aux yeux qui l'ont fait naître,

n'est point faite pour dire ensuite à des Indiens.

Voilà ce qu'un grand roi veut bien vous faire entendre,

Prêt à quitter le fer, ou prêt à le reprendre.
Vous savez son dessein. Choisissez aujourd'hui
Si vous voulez tout perdre, ou tenir tout de lui.

Tant de hauteur ne s'allioit pas alors avec tant de bassesse. Ce contraste étoit réservé pour d'autres nations. Et c'est ici qu'on accuseroit justement M. Racine d'avoir péché contre la vraisemblance des caracteres et des mœurs. Il doit cette faute à l'intervention de l'amour dans une piece qui n'en avoit pas besoin. Alexandre et Porus sont assez intéressants par eux-mêmes. Au reste, malgré cet *étalage* d'amour, car tout est amoureux, Alexandre, Cleofile, Taxile, Porus, Axiane, il n'y a guere rien de plus beau que quelques scenes de cette tragédie. Celle de Porus et de Taxile au premier acte; au second celle d'Ephestion avec les deux monarques indiens; joignons-y tout le cinquieme acte, dont la derniere scene est remplie de pompe, et d'un intérêt majestueux. Toutes les scenes d'Axiane sont aussi fort belles, parceque son personnage est admirable d'un bout à l'autre, comme celui de Porus.

J'observerai à l'égard de cette tragédie une chose qu'on doit appliquer à toutes celles du même auteur; c'est qu'il est tres faux qu'elles doivent à l'amour leurs principaux ornements. Je n'excepte que Berenice. Je trouve dans toutes les autres des caracteres parfaits, des beautés de détail, des scenes ravissantes où l'amour n'est pour rien; des Andromaque, des Agrippine, des Burrhus, des Acomat, des Mithridate, des Agamemnon, des Clytemnestre. Il n'en faudroit pas davantage, ce semble, pour fixer

l'opinion commune. Mais les préjugés populaires ne se detruisent point ainsi. Nous avons souvent sous les yeux des vérités que nous ne voyons pas. Dans toute question littéraire, on ne prend jamais que les extrêmes. C'est de ces deux postes opposés que l'on dispute avec aigreur, sans avancer ni reculer, sans se concilier ni s'entendre. Il n'y a que les gens de bon esprit qui se placent au milieu.

Si j'ai condamné l'amour dans les tragedies de la Thebaïde et d'Alexandre, je lui ferai grace dans Andromaque et dans Britannicus. Dans la premiere de ces deux pieces il est si théatral, si terrible, ceux qu'il agite font une fin si malheureuse, que leur exemple est plus capable d'epouvanter que de seduire. Dans Britannicus, l'amour du jeune prince et de Junie est respectable et vertueux. Celui de Neron n'est pour ce monstre exécrable qu'un vice de plus. Il les réunissoit tous: c'eût ete manquer son caractere que de lui en ôter un seul.

Berénice ne servira point à l'apologie de Racine. Tout est amour dans cette piece; et comme il n'y sauroit avoir une issue legitime, on ne doit l'approuver ni le tolérer. Titus n'ignore point l'obstacle invincible qui éloigne du trône des Césars toute femme etrangere. Son amante en est instruite comme lui. Tous deux cependant se livrent à une passion qu'ils ne peuvent ecouter sans crime; ils habitent le même palais; ils se voient à toute heure et à tout moment, en public et en secret. Xiphilin dit en termes fort clairs que Bérenice etoit la concubine de Titus. Un fond aussi vicieux, et d'ailleurs si peu tragique, n'est point sauvé par la no-

blesse des sentiments, ni par la beauté de la versification. Racine le jugeoit « tres propre pour le théâ« tre, par la violence des passions qu'il y pouvoit exciter. » (1) C'est un funeste avantage que celui-là. Je ne doute point que l'auteur ne se soit souvent repenti d'avoir fait cette tragedie, dont la lecture est presque aussi dangereuse que la representation. Quel dommage qu'il ait si mal employé son génie ! car il en a fallu beaucoup pour conduire avec chaleur jusqu'au cinquieme acte, un sujet qui semble expirer a chaque moment faute de matiere. Que l'interêt en est vif et soutenu ! Que la versification en est belle ! Il y a même des endroits d'une grande élevation. Ce morceau du premier acte, « De cette « nuit, Phenice, as-tu vu la splendeur, » jusqu'à ce vers « Le monde en le voyant eût reconnu son maître », est veritablement sublime. Quelle magnificence d'expression et de pensée dans les vers suivants :

Cette nuit enflammée,
Ces aigles, ces faisceaux, ce peuple, cette armee,
Cette foule de rois, ces consuls, ce senat,
Qui tous de mon amant empruntoient leur eclat!

Je viens de relire la tragédie de Bérénice : je l'ai de nouveau condamnée, mais en admirant Racine.

La tragedie de Corneille sur le même sujet confirme ce que j'ai dit plus haut, que le genie abandonne tout à-fait ce grand homme quand il traite l'amour. Le fond de sa Berénice ne vaut pas mieux

---

(1) Preface de Berénice.

que celui de la piece de Racine, et il a de moins l'intérêt des situations, la noblesse des caracteres, et les beautés de détail. A ne consulter que le préjugé général, qui croiroit que Titus n'est empereur et Romain que dans Racine, et qu'il n'est dans Corneille qu'un prince irresolu, et qu'un amant langoureux? Ici sa grandeur ni la dignité de l'empire ne tiennent point contre Bérénice en pleurs (1):

Hé bien, madame, il faut renoncer à ce titre
Qui de toute la terre en vain me fait l'arbitre.
Allons dans vos etats m'en donner un plus doux;
Ma gloire la plus haute est celle d'être à vous.
Allons où je n'aurai que vous pour souveraine,
Où vos bras amoureux seront ma seule chaine,
Où l'hymen en triomphe à jamais l'etreindra:
Et soit de Rome esclave ou maître qui voudra.

Là, je vois dans toute leur étendue l'inflexibilité romaine, et le courage d'un empereur (2).

Ne vous attendez pas que las de tant d'alarmes,
Par un heureux hymen je tarisse vos larmes.
En quelque extrémité que vous m'ayez réduit,
Ma gloire inexorable à toute heure me suit.
Sans cesse elle présente à mon ame étonnée
L'empire incompatible avec mon hyménée;
Et je vois bien qu'après tous les pas que j'ai faits,
Je dois vous épouser encor moins que jamais.
Oui, madame; et je dois moins encore vous dire
Que je suis prêt pour vous d'abandonner l'empire,
De vous suivre, et d'aller, trop content de mes fers,

(1) Corneille.
(2) Racine

Soupirer avec vous au bout de l'univers.
Vous-même rougiriez de ma lâche conduite :
Vous verriez à regret marcher à votre suite
Un indigne empereur sans empire, sans cour,
Vil spectacle aux humains des foiblesses d'amour.

Ce dernier morceau fait la critique du précédent, et du personnage entier de Titus, qui ne cesse dans Corneille d'offrir à sa maîtresse le sacrifice des lois de Rome, et s'il le faut, l'abandon de l'empire même. Au surplus c'est dans cette piece si foible que sont ces quatre vers si beaux :

La vie est peu de chose, et, tôt ou tard, qu'importe
Qu'un traître me l'arrache, ou que l'âge l'emporte ?
Nous mourons à toute heure ; et dans le plus doux sort
Chaque instant de la vie est un pas vers la mort.

Reprenons les pieces de Racine. Je ne dirai qu'un mot des Plaideurs, et ce mot sera relatif à l'objet de mes réflexions. Cette comédie charmante, dont Moliere faisoit tant de cas, ne sera point mise au nombre des ouvrages dangereux pour les mœurs. On s'y amuse, et on y rit en toute sûreté.

Il est peu de tragédies où l'amour soit plus tendre et plus seduisant que dans Bajazet. C'est une de ces pieces qui ne peuvent que deranger des têtes foibles et troubler de jeunes cœurs. Des passions de sultanes ne sont point des exemples d'héroïsme, ni de sagesse. Si l'amour et la vertu s'accordent quelquefois, ce n'est jamais au sérail. Malgré ce vice fondamental, que l'auteur s'est rappele plus d'une fois sans doute dans ses secrets repentirs, la tragédie de Baja-

zet est une des meilleures de notre théatre. L'amour n'en est pas le seul ressort ; la politique et l'ambition y sont mêlés avec art, et le rendent plus noble et plus tragique. Le caractere de Roxane est d'une grande force. Le personnage d'Acomat est au dessus de tout éloge. C'est une vérite généralement reconnue, que la premiere scene de cette tragedie est le chef-d'œuvre des expositions. J'invite les amateurs des belles choses à la relire souvent. Elle est unique dans son genre, et par l'intérêt qui y regne, et par la nettete des faits, et par la beauté des vers. Il y a plusieurs moments de terreur dans le cours de l'action : l'ordre donné par Roxane de fermer le serail, l'arivée de l'esclave d'Amurat, l'evanouissement d'Atalide, le mot de *Sortez*, prononce pour derniere réponse par la Sultane à Bajazet, qu'attendent les muets armés du fatal cordon, sans que ce prince en soit averti ; ce seul mot, dis-je, fait frissonner les spectateurs, instruits déja que c'est un signal de mort.

Je ne sais d'on l'on a pris que Boileau trouvoit les vers de Bajazet moins travaillés que ceux des autres pieces de Racine. Ce n'est point là un jugement de connoisseur, moins encore du souverain juge de l'art des vers. Depuis Alexandre, toutes les tragédies de Racine sont également bien versifiées. S'il y a quelquefois des differences, elles naissent uniquement du fond, plus ou moins susceptible de poésie. C'est par-tout la même élégance, la même harmonie, la même majeste; par-tout la versification la plus soutenue, la plus parfaite qui fut jamais, après celle de Virgile. Si Racine est quelque part

supérieur à lui-même, comme versificateur, c'est dans Phedre et dans Athalie.

Mithridate est de toutes les tragédies de Racine celle où il y a le plus de grandes choses, et d'intérêts différents. Quoique ce vieux roi soit amoureux, de même que ses enfants, ils ne sont pas tellement remplis de leur amour, qu'ils ne méditent des desseins importants et conformes à leurs vues. La derniere défaite de Mithridate, les principales actions de sa vie ramenees habilement et pour ainsi dire fondues dans la piece, l'invasion qu'il projette, sa haine implacable contre les Romains, secondee par son fils Xipharès, les liaisons de Pharnace avec ses ennemis, et la trahison de ce prince, la puissance et la fierté de Rome, les victoires de ses généraux, forment dans cette tragédie un tableau où l'on voit rassemblé tout ce qui se passoit alors dans l'univers. Les Romains, sans paroître sur la scene, semblent néanmoins l'occuper. C'est ainsi que dans la mort de Pompée on est tout plein de ce héros, sans le voir sur le théâtre. Ce sont là de ces coups de maître que l'art exécute, mais que le génie seul produit.

On condamnera toujours dans le personnage de Mithridate la ruse dont ce prince se sert pour découvrir le secret de Monime. Je tranche le mot, ce detours est bas, et tout-à-fait indigne de la majesté royale. On dira qu'un homme soupçonneux par habitude et par temperament, comme l'étoit Mithridate, a recours aux plus vils moyens pour éclaircir ses soupçons, et que souvent un roi n'a de respectable que sa dignité : je le sais ; mais dans la tragédie il faut que tout soit grand, que tout soit noble et

auguste : le crime même y doit être exempt de bassesse. Il est vrai que de cette petite ruse il naît des situations, de l'intérêt, de la terreur, et que nous lui devons ce moment théâtral, si heureusement dépeint dans ces quatre mots : « Seigneur, vous changez de visage ! » Monime est la vertu même ; cependant il y a trop d'amour dans cette tragedie. Je n'aime point à voir la même princesse écouter tour-à-tour les déclarations du pere et des enfants.

Que direz-vous de tout ceci, monsieur ? en vérité, je rougis de ma confiance et de mon indiscrétion. Je censure sans menagement un de ces hommes dont on ne doit lire les ouvrages, ni prononcer le nom qu'avec respect, et j'adresse ma critique à son fils. Vous en ferez l'usage que vous jugerez à propos ; et comme je la soumets sans reserve a votre jugement, je vais la poursuivre et la finir.

Qu'Iphigenie est intéressante ! L'amour y est paré de toutes les graces de l'innocence et de la pudeur. La fille d'Agamemnon, promise par son pere au jeune Achille, n'aime dans son amant que l'époux qui lui est destine. Tous les ressorts de la tragedie sont ici mis en jeu : pitié, pathetique, terreur, amour de la patrie, amour paternel, amour filial. Et quelle variete dans le même sentiment ! La tendresse d'Agamemnon pour sa fille n'est point celle de Clytemnestre. Quelle diversite de caracteres ! La fierte d'Agamemnon, l'emportement de Clytemnestre, la douceur d'Iphigenie, la colere et l'impetuosite d'Achille, l'eloquence et l'adresse d'Ulysse, la jalousie d'Eriphile. Quel contraste de passions et d'intérêts ! interêt de religion, interêt d'amour, in-

térêt de politique, intérêt de nation. Cette tragédie montre encore mieux que Mithridate et Britannicus les ressources qu'avoit Racine pour attendrir et pour émouvoir sans le ministere de l'amour. Eriphile joue un personnage odieux, mais savamment imaginé pour amener un denouement aussi heureux qu'inattendu.

Un mot suffira pour Phedre. C'est le triomphe du vrai tragique, et de l'art des vers. Cette tragedie seroit sans défaut si le sauvage Hippolyte n'aimoit, au lieu d'Aricie, que son arc, ses javelots et son char.

Il n'y a donc que bien peu de pieces de Racine où l'amour soit irréprochable en lui-même, et par rapport à l'auteur. Dans les unes il n'est point selon les regles exactes de la bienséance et de la vertu; dans les autres il est étranger au sujet, ou s'empare trop de l'action.

Apres une critique si peu menagée, on me permettra bien de dire (et pourquoi ne dirois-je pas ce qu'il est temps aujourd'hui que tout le monde avoue?) que si l'on faisoit un examen aussi scrupuleux et aussi détaille des pieces de Corneille, ce poete vénérable seroit convaincu de plus de fautes dans ce genre que Racine même On lui passera l'amour dans Polyeucte, dans le Cid, dans les Horaces; mais il est inutile dans Héraclius, indécent dans la mort de Pompee, ridicule dans Sertorius, insupportable dans OEdipe. J'en pourrois citer d'autres où il n'est pas plus heureusement employé; car de vingt deux tragédies qui composent le théâtre de Corneille, il n'y en a pas une seule sans amour. Ra-

cine est le premier poete françois qui ait fait des tragédies sans cette frivole passion. C'est un avantage précieux qu'il a sur Corneille, et qu'on ne sauroit trop faire valoir dans la comparaison de ces deux grands hommes. On les a souvent mis en parallele; mais on n'a jamais dit pour et contre ce qu'il falloit dire. Les admirateurs de Corneille parlent de Racine comme si ce n'etoit point l'auteur de Britannicus, de Mithridate, de Phedre, et d'Athalie. Les défenseurs de Racine au contraire n'ont eu ni la force de l'abandonner sur ses défauts, ni le courage d'attaquer ceux de Corneille, qui sont les mêmes en matiere d'amour, j'entends l'abus qu'ils en ont fait l'un et l'autre; et de trancher la dispute en disant hardiment qu'Athalie est le chef-d'œuvre du théatre et de l'esprit humain.

Et qu'on ne croie pas que par cette préférence d'ouvrages je veuille m'elever contre la superiorité personnelle de Corneille. Je mets l'Enéide fort au-dessus de l'Iliade, en plaçant Virgile fort au-dessous d'Homere. J'ai lu depuis peu des lettres fort ingénieuses sur M. de Fontenelle, dont je ne connois pas l'auteur, et dans lesquelles on daigne parler de moi avec des éloges qu'assurément je n'ai point recherchés, et que je ne mérite pas. On dit dans ces lettres, à l'occasion de l'eternelle dispute sur Corneille et sur Racine, que le bruit du Parnasse est que le premier gagnera son procès contre le second. Je pense à peu près de même. Mais il est vraisemblable aussi que les tragedies de Racine gagneront le leur contre celles de Corneille.

Esther l'a emporté long-temps sur Athalie, et

c'est ce qu'on a de la peine à concevoir; non que j'en estime moins Esther, qui est un fort bel ouvrage; mais, à la versification près, la différence est grande entre ces deux tragédies. La premiere est sans intrigue d'amour, comme la seconde; les sentiments d'Assuerus pour la reine n'étant qu'une tendresse d'epoux fondée sur l'estime et sur la vertu. Les beautes de détail sont dans cette piece d'un ordre superieur. Tels sont particulièrement les deux morceaux sur la puissance de Dieu, l'un dans la bouche de Mardochée au premier acte:

Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer:
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer...

L'autre dans la bouche d'Esther au dernier acte:

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux...

Le caractere et les effets de l'ambition et de l'orgueil ne sont représentes nulle part aussi vivement, ni avec autant de vérité, que dans le personnage d'Aman. J'exhorterois volontiers les ministres et tout homme en place à parcourir quelquefois dans leurs moments de loisir les scenes de ce favori avec Hydaspe et avec Zares.

Il m'est venu une pensée en relisant Esther. Ne seroit-ce point la piece que M. Racine s'est attaché à versifier avec le plus de force et de correction? J'ose au moins avancer qu'il n'y a pas dans tout ce poeme un seul vers foible. Quel charme et quelle

énergie de versification! Que d'expressions neuves! Que de traits hardis!

Il fut des juifs, il fut une insolente race;
Répandus sur la terre ils en couvroient la face:
Un seul osa d'Aman attirer le courroux:
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

C'est dans ce goût-là que la tragédie est écrite depuis la premiere scene jusqu'à la derniere. Et sur cela je demanderois pourquoi l'on dit de tant de versificateurs qu'on n'oseroit comparer à Racine, qu'ils écrivent avec force, et qu'on dit de lui simplement qu'il écrit avec élégance. De combien de tragédies nouvelles n'ai-je point lu dans les extraits qu'on en donne, ou dans les éloges qu'on en fait, qu'elles sont *fortement* écrites, que le style en est *fort*, que les vers en sont pleins de *force*? Ces expressions que l'on prodigue pour caractériser différents versificateurs, cette *élégance* attribuée à Racine, cette *force* accordée à de jeunes commençants, signifieroient-elles pour ceux-ci qu'ils réunissent la force et l'élégance; et pour Racine que l'élégance exclut la force? De quelque maniere qu'on s'explique, je ne vois dans tout cela que du faux, ou du malentendu. De beaux vers sont ceux où il y a de l'harmonie, de la force, et de l'élégance. Sans ces trois qualités point de versification parfaite. Elles se trouvent au plus haut degré, selon moi, dans les vers de Virgile et de Racine. Je m'étendrai quelque jour là-dessus sans offenser personne en particulier, mais sans respecter le goût moderne, qui se corrompt de plus en plus, quoi qu'on en puisse dire.

Le sort d'Athalie est décidé. Elle jouit enfin sur le théâtre français d'une primauté jusqu'à présent indisputable, et qui probablement le sera toujours. Je ne m'arrêterai qu'aux leçons importantes qu'elle renferme. Cet ouvrage est fait pour corriger et rendre meilleurs les bons rois, pour effrayer les tyrans et les impies, pour consoler les opprimés, pour instruire les ministres et les sujets. Le précis de cette morale salutaire est compris dans les quatre vers qui terminent la tragédie:

Par cette fin terrible et due à ses forfaits,
Apprenez, roi des juifs, et n'oubliez jamais
Que les rois dans le ciel ont un juge sévère,
L'innocence un vengeur, et l'orphelin un pere.

Je voudrois que tout instituteur de jeune prince fit apprendre par cœur à son éleve, et lui expliquât les vers suivants:

De l'absolu pouvoir vous ignorez l'ivresse,
Et des lâches flatteurs la voix enchanteresse.
Bientôt ils vous diront que les plus saintes lois,
Maîtresses du vil peuple, obéissent aux rois;
Qu'un roi n'a d'autre frein que sa volonté même;
Qu'il doit immoler tout à sa grandeur suprême;
Qu'aux larmes, au travail, le peuple est condamné,
Et d'un sceptre de fer veut être gouverné;
Que s'il n'est opprimé, tôt ou tard il opprime.
Ainsi de piege en piege, et d'abîme en abîme,
Corrompant de vos mœurs l'aimable pureté,
Ils vous feront enfin haïr la vérité;

Vous peindront la vertu sous une affreuse image:
Hélas! ils ont des rois égaré le plus sage.

Un ample et judicieux commentaire sur chaque trait de ce morceau seroit préférable à tous les *ad usum* faits et à faire. Que le théâtre seroit une excellente école, si on n'y représentoit que des pieces telles qu'Esther et Athalie! Doutera-t-on que Racine ne fût capable d'en composer plusieurs du même genre et de la même beauté? C'est à ses successeurs, c'est à ceux qui marchent si glorieusement sur ses traces de grossir le nombre de semblables tragédies. Son exemple a déja été suivi dans Mérope, avec un succes eclatant et bien mérité. Je connois quelqu'un qui avoit dans son porte-feuille des essais dramatiques sans amour, avant que Mérope eût brille sur la Scene françoise. Cette réussite et ces tentatives sont le fruit d'une émulation inspirée par Athalie et par Esther. N'oublions pas que si Corneille est chez les modernes le restaurateur de la tragédie, Racine est parmi nous le premier auteur de tragedies sans amour, et qu'il est moins glorieux de rétablir, de créer, si l'on veut, le théatre, que de le consacrer à la vertu, à la religion, et à la piété.

En effet, et je ne dois point omettre cette nouvelle reflexion, il ne s'est pas contenté de supprimer l'amour dans ses dernieres tragedies; il a fait plus. Dégoûté des sources mensongeres de la fable, et des récits souvent fabuleux de l'histoire profane, il a cherché des sujets dans le sein de la vérité même. La majesté divine, la grandeur et les vengeances de

l'Etre souverain éclatent dans les ouvrages dont nous parlons; poemes d'autant plus instructifs et d'autant plus effrayants que les événements y sont conduits par la main toute-puissante qui se fait un jeu de l'humiliation des rois et de la destruction des empires.

C'est ici le lieu de remarquer que Racine a fourni pour le théâtre François deux carrieres également brillantes; l'une toute profane qui nous a valu neuf tragédies; l'autre toute sainte, et malheureusement de trop peu de durée, puisqu'elle n'a produit qu'Esther et Athalie. Ces deux carrieres, si différentes l'une de l'autre, ont fini par des époques à peu près semblables. Phedre, persécutée dans sa naissance par des ennemis faits pour l'admirer, essuya la rivalité d'une miserable Phedre de Pradon; et Athalie fut si peu recherchee dans sa nouveauté, qu'on n'en parla presque point. tant il est vrai que l'envie, la cabale, et singulierement le mauvais goût, combattent quelquefois, etouffent même le succès des meilleurs ouvrages et la réputation des écrivains du premier ordre. Mais ce sont des efforts vains et passagers: le temps qui detruit tout, hors la vérité, confond à la fin l'injustice et l'erreur.

Vous voyez, monsieur, où m'a mené le desir de vous arracher un ouvrage que je vous ai demandé si souvent et avec tant d'instance. J'en ai fait un de mon côté; et c'est, j'en conviens, une espece d'entreprise sur le vôtre, independamment de tout ce que je puis avoir hasardé de répréhensible dans le cours de mes reflexions. Supprimez cet essai, j'y

consens; le public n'y perdra rien. Mais rendez justice aux sentiments qui me l'ont dicte, à mon zele pour les lettres, et à mon attachement inviolable pour vous.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Ce 9 novembre 1751.

FIN DE LA LETTRE A LOUIS RACINE.

DISCOURS

PRONONCÉ LE 10 MARS 1760,

PAR LE FRANC DE POMPIGNAN,

LORS DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇOISE, A LA PLACE DE MAUPERTUIS.

MESSIEURS,

Vous avez perdu un homme de lettres et un philosophe. Cette double perte est difficile a réparer. Quelque goût qu'on ait aujourd'hui pour la littérature et pour la philosophie, les hommes vraiment lettrés, les vrais philosophes, sont aussi rares que jamais.

Des prétentions ne sont pas des titres. C'est par le fruit des études qu'il faut juger de leur succes. On n'est pas précisément homme de lettres parcequ'on a beaucoup lu et beaucoup ecrit, qu'on possede les langues, qu'on a fouille les ruines de l'antiquité; parcequ'enfin on est orateur, poete, ou historien. On n'est pas toujours philosophe pour avoir fait des traités de morale, sondé les profondeurs de la métaphysique, atteint les hauteurs de la plus sublime

géometrie, révélé les secrets de l'histoire naturelle, deviné le système de l'univers. Le savant instruit et rendu meilleur par ses livres, voilà l'homme de lettres. Le sage, vertueux et chrétien, voilà le philosophe.

Ce n'est donc pas la profession seule des lettres et des sciences qui en fait la gloire et l'utilité. S'il étoit vrai que dans le siecle où nous vivons, dans ce siecle enivré de l'esprit philosophique et de l'amour des arts, l'abus des talents, le mépris de la religion, et la haine de l'autorité, fussent le caractere dominant de nos productions, n'en doutons pas, messieurs, la postérité, ce juge impartial de tous les siecles, prononceroit souverainement que nous n'avons eu qu'une fausse littérature et qu'une vaine philosophie.

Et quels exemples en effet, quelles instructions donneroient au genre humain des gens de lettres presomptueux qui nous enseigneroient à mépriser les plus grands modeles; de prétendus philosophes qui voudroient nous ôter jusqu'aux premieres notions de la vertu; les uns et les autres se déchirant sans cesse entre eux; se poursuivant avec fureur jusqu'au tombeau; décriant respectivement leur esprit, leur ame, leurs mœurs; s'élevant avec une liberté cynique contre ce que la naissance et les dignités ont de plus éminent; faisant tout retentir de leurs cabales, de leurs jalousies, de leurs animosités; et forcant enfin le public à regarder comme un problême, si les lettres, les sciences et les arts ont plus contribué à épurer les mœurs qu'à les corrompre.

De là l'étonnante controverse élevée de nos jours, et defendue de part et d'autre avec cette force, avec cet air de conviction qui semblent n'appartenir qu'à la verité. Je suis bien éloigné, messieurs, de vouloir applaudir à ce nouveau paradoxe. Ce n'est point dans le sanctuaire des lettres que j'afficherai l'anathême qui les proscrit. Mais pourquoi le dissimuler? Ce sentiment si pernicieux dans les conséquences, si faux dans le principe, se trouve vrai néanmoins dans l'exception; et malheur au siecle que cette humiliante exception designeroit! En vain se vanteroit-il lui-même d'être un siecle de lumiere, de raison et de goût : ses propres monuments serviroient bientôt à le confondre. Les bibliotheques, les cabinets des curieux, ces dépôts durables de la sagesse et du délire de l'esprit humain, ne justifieroient que trop l'accusation et le jugement. Ici, ce seroit une suite immense de libelles scandaleux, de vers insolents, d'ecrits frivoles ou licencieux. Là, dans la classe des philosophes, se verroit un long étalage d'opinions hasardées, de systèmes ouvertement impies, ou d'allusions indirectes contre la religion. Ailleurs, l'histoire nous présenteroit des faits malignement déguisés, des anecdotes imaginaires, des traits satiriques contre les choses les plus saintes, et contre les maximes le plus saines du gouvernement (1). Tout, en un mot, dans ces livres multi-

---

(1) *Note de l'éditeur.* Pompignan désignoit par cette phrase l'Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations, publié pour la premiere fois par Voltaire en 1756;

pliés à l'infini, portoit l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une

---

tout le monde n'a pas jugé ainsi de ce bel ouvrage. « C'est, dit La Harpe, le tableau le plus vaste qu'ja-« mais l'éloquence ait offert à la raison. Entreprise uni-« que en ce genre, et dont on chercheroit en vain le « modele dans l'antiquité . . . . . Cette haute et sublime « idée d'interroger tous les siecles, et de demander à « chacun d'eux ce qu'il a fait pour le genre humain ; de « suivre, dans ce chaos de révolutions et de crimes, les « pas lents et pénibles de la raison et des vertus, « qui l'avoit conçue avant Voltaire? Si nous avions re-« cueilli de quelque ancien de simples fragments d'un « semblable ouvrage, avec quel respect religieux, avec « quelle admiration superstitieuse on consacreroit ces « restes informes et mutilés! Quelle opinion ils nous « donneroient de l'élévation et de l'immensité de l'édi-« fice! Combien de fois nous nous écririons dans nos « regrets Quel devoit être le génie qui l'a conçu et « achevé! Que de reproches adressés au temps et à « la barbarie qui ne nous en auroient laissé que les « ruines! He quoi! faudra-t-il donc toujours que l'ima-« gination adulatrice ajoute à la majesté d'un débris « antique, et que l'œil des contemporains ne s'arrête « qu'avec indifférence, et même avec insulte, sur les « chefs-d'œuvre de nos jours? Y a-t-il cette contrariété « nécessaire entre le regard de l'esprit et l'organe de la « vue? Et comme pour celui-ci tout s'accroît en se rap-« prochant, et tout diminue par la distance, faut-il que « pour l'autre les monuments du génie s'agrandissent en « s'enfonçant dans la nuit des siecles, et soient à peine « aperçus quand ils s'élevent auprès de nous? »

M. Palissot s'est exprimé ainsi sur Voltaire historien,

philosophie altiere, qui sape également le trône et l'autel.

Quelle digue opposer à ce torrent? Un corps lit-

« C'est principalement dans le genre de l'histoire que « Voltaire a répandu ces maximes de paix, d'humanité, de tolérance, qui lui ont donné sur son siecle « une influence si precieuse. Les oppresseurs y sont « peints de couleurs si propres a exciter l'indignation ; « les opprimés y deviennent si intéressants, qu'en lisant les « ouvrages historiques de ce grand homme, il est peu « d'ames qui n'eprouvent la douce illusion de se croire « meilleures. Les calamités de la guerre, celles de l'opinion, plus terribles encore, enfin les malheurs du « monde, y sont présentés de maniere à faire desirer « que l'auteur soit l'historien le plus médité par les gouvernements. L'indépendance des souverains n'est nulle « part plus respectée et plus solidement établie ; mais les « droits imprescriptibles de l'homme n'ont jamais eu de « defenseur plus courageux. C'est, en ce sens, de tous « les genres que Voltaire a traités, celui qui doit la rendre le plus cher aux princes, dont il accoutume l'oreille « à entendre la vérité, et aux peuples, dont il soutient « la cause en philosophe éloquent et sensible, c'est celui « dans lequel il s'est montré le meilleur citoyen, et par « lequel nous croyons qu'il a le mieux mérité de son « siecle et de l'avenir. . . . . On a supposé volontiers « que, dans la longue epoque des guerres du sacerdoce, « Voltaire s'étoit fait un plaisir malin d'exagerer les « scandales de l'Eglise. Qu'on le compare avec Fleury, « qui n'est point suspect ; avec Baronius, historien dévoue aux maximes ultramontaines, et on le trouvera « tres modéré. »

Robertson, célebre historien anglais, mais en même

téraire, où les principes qui perpetuent la tradition du goût, des bonnes mœurs, et du respect pour la religion, ne varient jamais; un corps de qui l'on

---

temps *docteur en théologie et principal de l'université d'Edimbourg*, dit, dans le Tableau des progrès de la société en Europe depuis la destruction de l'empire romain jusqu'au commencement du seizieme siecle, tableau qui sert d'introduction a sa belle Histoire de Charles-Quint, qu'il regrette que Voltaire *n'ait pas respecté davantage la religion*, en traitant le même sujet que lui dans son Essai sur les Mœurs et l'Esprit des Nations ; mais il ajoute : « Je l'ai cependant « suivi comme un guide dans mes recherches, et il m'a « indiqué non seulement les faits sur lesquels il étoit important de s'arrêter, mais encore les conséquences « qu'il falloit en tirer. S'il avoit en même temps cité « les livres originaux où les détails peuvent se trouver, « il m'auroit épargné une grande partie de mon travail : « et plusieurs de ses lecteurs, qui ne le regardent que « comme un écrivain agréable et interessant, verroient « encore en lui un historien *savant et profond* »

« On a affecté, dit un savant écrivain (sa modestie « ne me permet pas de le nommer), de ne voir dans « Voltaire que l'ennemi de la religion chrétienne, lors- « qu'il ne s'élevoit que contre les abus qu'on en faisoit, « contre l'ambition de ses pontifes, la fortune de son « clergé, le danger et l'inutilité de sa milice. Il falloit « peut-être le louer du courage avec lequel il a exposé « ce vice des constitutions européennes, et lui rendre « grace d'avoir ramené les nations a des idées plus saines « qui, sans blesser le christianisme, assureront désor- « mais et la paix des peuples *et la juste et nécessaire* « *autorité de leurs gouvernements.* »

puisse publier qu'il est tel aujourd'hui qu'il fut dans son origine, et qu'il sera jusqu'aux derniers temps; un corps toujours animé de l'ame des Corneille et des Bossuet; pour tout dire, enfin, la compagnie célèbre dans laquelle, appelé, messieurs, par vos suffrages, j'ai l'honneur d'être admis aujourd'hui.

C'est pour remplir, pour perfectionner, s'il étoit possible, le plan de votre institution, que depuis quelques années vous avez voulu vous associer des philosophes illustres qui avoient deja senti la nécessité de cultiver les lettres, pour donner aux sciences plus d'éclat et plus d'agrément. Votre choix n'est tombé que sur des cœurs droits, sur des esprits vigoureux, mais sages, qui n'ont apporté parmi vous que des sentiments épurés sur tout ce qui fait l'objet de notre culte et de notre vénération.

M. de Maupertuis fut un des premiers que l'académie des sciences vous offrit. Il étoit homme de lettres, ses écrits en sont la preuve. Il étoit philosophe, sa mort nous l'a mieux appris encore que ses écrits.

Il avoit porté les armes pendant sa jeunesse. Il quitta le service, où il occupoit un poste honorable, pour se livrer aux lettres, et principalement aux sciences. Mais au milieu de ses études il retrouva plus d'une fois sa premiere destination; et l'on peut dire que, soit dans ses expéditions astronomiques, soit dans les campagnes qu'il fit à la suite d'un roi belliqueux, le courage du guerrier lui fut souvent aussi nécessaire que la fermeté du philoso-

phe. L'estime et les bienfaits de ce même prince l'avoient attiré en Allemagne; des liens indissolubles l'avoient fixé à Berlin. Il y fut quelque temps heureux, si un François peut l'être ailleurs que dans sa patrie, et sous un autre roi que le sien.

La présidence et la direction d'une académie florissante furent confiées à ses soins. On sait que cette compagnie embrasse toutes les parties des hautes sciences et de la littérature. Ses mémoires sont enrichis de différents morceaux de M. de Maupertuis dans des genres si opposés. On y reconnoît partout un membre distingué de l'Académie françoise et de l'académie des sciences. Quelques matieres qu'il traite, son style est énergique, naturel, clair, et correct. Il possédoit toutes les richesses de notre langue, et les employoit, non pas en rhéteur, mais en philosophe.

Un géometre, un métaphysicien qui sait bien sa langue, la sait mieux que le simple grammairien. Celui-ci d'ordinaire ne connoît qu'une méthode inanimée, qu'une théorie, pour ainsi dire extérieure, et qui ne pénetre point le mécanisme interne et primitif des langues. L'autre, au contraire, accoutumé aux méditations profondes, à l'analyse, au calcul, combine les regles de la langue avec les opérations de l'esprit, la suit pas à pas, remonte à son origine, saisit l'instant où les premiers mots naquirent des premieres sensations. Revenant ensuite sur la formation progressive et développée du langage, il l'aperçoit dans le progrès et dans le développement des idées. Plein de cette analogie et de ces rapports, il découvre dans sa source le système grammatical.

Il voit que chaque chose a son mot propre, et qui ne peut être suppléé qu'imparfaitement; que les diverses facultés de l'ame, que le sentiment, que nos perceptions et leurs nuances ont crée par l'organe de la voix des signes représentatifs qui leur conviennent; que les modifications de la pensée ont produit les modes du discours, et qu'à considérer les choses dans leur essence, l'art de parler appartient plus qu'un autre au raisonnement, et n'a pas peu contribué à le former. C'est par cette grammaire philosophique qu'il se garantit de l'abus des mots, tant reproché par Locke à tous les écrivains en général. C'est elle qui lui apprend à s'exprimer avec autant d'ordre et de netteté qu'il conçoit, et à caractériser son style par cette heureuse propriété des termes, qui seule fait l'exactitude et la justesse de l'expression.

Ces traits distinctifs se font remarquer dans les écrits de M. de Maupertuis. Nous avons de lui des Réflexions philosophiques et une Dissertation sur les langues. Il y a dans ces deux morceaux des vues nouvelles, des principes féconds; et si on les examine sur-tout du côté du style, ainsi que ses autres ouvrages, on avouera que nul écrivain n'a mieux connu, ni mieux fait sentir la valeur réelle des expressions, et la signification rigoureuse des mots.

Ce n'est pas que son élégance et sa précision géométriques n'aient paru quelquefois un peu sèches. Je joins ici la critique à l'éloge, et ce n'est guère l'usage en pareille occasion. Mais quand on loue des philosophes, ce doit être à leur manière, sans flatterie et sans partialité. D'ailleurs cette ombre

imperceptible n'obscurcira point le tableau des talents de ce respectable académicien. J'oserois même, si mon sentiment étoit de quelque poids, j'oserois combattre sur ce point les censeurs de M. de Maupertuis, et je dirois qu'il seroit à souhaiter que le procédé du géometre s'introduisit plus souvent dans les ouvrages de littérature. Ils en seroient moins chargés de vains ornements et de digressions étrangeres au sujet, moins enflés de citations inutiles, mieux discutés, plus solides, plus instructifs.

J'ajouterai que si, de l'aveu de M. de Maupertuis, on a pu reprocher à quelqu'un de ses ouvrages *un style triste et sec*, ce sont ses propres termes, il a bien montré dans d'autres écrits qu'il ne manquoit ni de sentiment ni d'imagination, et que la nature, en lui ordonnant d'être géometre et physicien, lui avoit permis d'être poete et orateur.

Il devint orateur par nécessité, et, comme il le dit lui-même, pour remplir les fonctions de sa charge; il se trouva qu'il étoit né éloquent. Il écrivit sur la génération des animaux, et sous sa plume naquit de la poésie.

Que d'agrément, que d'images ravissantes dans sa Vénus physique! Ceux qui n'en connoissent l'auteur que comme un savant livré à tout ce qu'il y a d'austere et d'abstrait dans les connoissances humaines seront étonnés du charme inexprimable qui regne dans plusieurs morceaux de cet ouvrage. On croiroit quelquefois qu'il traduit Homere ou Milton.

Le discours sur la mesure de la terre au cercle polaire présente au lecteur les mêmes traits de gé-

nie. Tandis qu'environné de pendules, de quarts de cercle, de secteurs et de tout l'arsenal des mathématiques, il détermine avec ses dignes compagnons la direction d'une longue suite de triangles; que sur des couches multipliées de neige il mesure, la perche à la main, une base de trois lieues de longueur, et qu'il expose à la nation des astronomes le résultat lumineux de ses opérations; son pinceau toujours varié joint au détail de ces travaux le spectacle nouveau pour nous, des terres, des habitants, et des cieux voisins du pôle. Il peint avec tant de chaleur, avec tant de vérité, qu'il nous transporte aux lieux mêmes qu'il décrit. On escalade avec lui les sommets de l'Horrilakero; on le suit sur les eaux glacées du Tornea; on vole à ses côtés sur les traîneaux fragiles du Lapon.

A cet art de peindre, aux talents de l'esprit, il unissoit le goût de la bonne littérature. Admirateur des anciens, il les avoit lus et médités. Il s'en sert souvent, et l'on peut juger par ses ouvrages que les poëtes, les orateurs et les historiens de l'antiquité lui étoient également connus. Ce sont là nos maîtres, ils le seront toujours. Je dis plus; ils sont des modeles pour les genres mêmes qu'ils ont ignorés, et ceci n'est point un paradoxe. C'est qu'ils ont puisé dans la nature toutes les regles de l'art; c'est qu'ils ne s'écartent jamais du vrai, de ce vrai qui *seul est beau*, qui *seul est aimable*, comme l'a caractérisé l'Horace françois; et que, dans toute sorte de littérature, dans toute production du génie, soit qu'on invente, soit qu'on perfectionne, ce vrai primitif et universel ne sauroit ressembler

qu'à lui-même. Tel est le sceau ineffacable de ces chefs-d'œuvre immortels, qui font tant d'honneur à la Grece et à Rome. Appliquons à leurs auteurs en général ce que Quintilien disoit de Ciceron en particulier, et croyons que ceux-là seulement sont gens de lettres qui connoissent le mérite et le prix des anciens.

La lecture de leurs écrits n'est pas moins utile au cœur qu'à l'esprit. Ils nous apprennent que le véritable amour des lettres ne consiste pas seulement à exceller dans les genres qu'on a choisis; mais qu'il nous porte encore à partager le succes de nos émules, et nous oblige à concilier à nos etudes la confiance et le respect du public.

Quelle estime aura-t-il pour des hommes qui se méprisent ou qui feignent du moins de se mépriser mutuellement? La haine les aveugle et les perd. Imprudents, qui pour la satisfaction cruelle de décrier un livre, ou de diffamer un rival, se privent eux-mêmes des fruits inestimables de leur art. Ils pouvoient s'immortaliser par leurs travaux; ils n'immortaliseront peut-être que l'opprobre affreux dont ils couvrent la profession d'homme de lettres, et que le triste emploi de leurs talents.

On n'accusera point de pareils excès M. de Maupertuis, ni comme homme de lettres, ni comme philosophe. Il est modeste, ingenu dans ses écrits; pensant juste, sans commander aux autres de penser comme lui. Ce ne sont point de ces decisions hautaines qui révoltent l'amour propre contre l'instruction, souvent même contre la verite. Il doute, il propose, il éclaircit. Il ne donne à ses opinions

littéraires ou philosophiques ni l'ambiguité affectée des oracles, ni le langage imparfait des lois. Ce caractere de retenue, de sagesse et de candeur ne s'est point démenti dans les circonstances qui pouvoient, ce semble, l'altérer. Des contestations sur une découverte de physique lui avoient attiré de fâcheux démêlés; mais il ne s'en souvenoit qu'en philosophe, et ce qu'il m'en a dit lui-même, faisoit l'éloge de son cœur sans nuire à la réputation de ses adversaires.

De plus rudes épreuves l'attendoient. Les malheurs de l'Allemagne furent le commencement des siens. Quelle fut sa situation, quand il vit le roi de Prusse allumer le flambeau d'une guerre qui devoit armer la France contre lui! Concevons l'état pénible et douloureux où M. de Maupertuis dut alors se trouver. D'un côté c'est son souverain naturel, un souverain qu'il voyoit l'idole de sa nation, et dont la clémence et la douceur sont célébrées chez tous les peuples de l'Europe. De l'autre c'est un roi généreux, qui se l'est attaché par des établissements aussi utiles qu'honorables; un roi doué de qualités brillantes, que la France a long-temps chéries dans son allié, et qu'elle admire encore dans son ennemi. Ses vœux n'étoient point partagés; mais son cœur pouvoit l'être. Il étoit né François, il en eut toujours les sentiments. Son état le lioit à la Prusse; il y avoit ses emplois, sa fortune, une épouse enfin; c'est-à-dire, le bien le plus cher et le plus sacré qu'on puisse posséder sur la terre.

C'est dans ces conjonctures que la constance humaine a besoin de toutes ses forces. Il manquoit en-

core aux disgraces de M. de Maupertuis les infirmités du corps et les menaces d'une mort prochaine. Tout cela ne tarda pas à se réunir. Le dépérissement visible de sa santé, des maux presque irrémédiables lui annoncerent bientôt sa fin. Il s'étoit séparé malgré lui d'une épouse aimable et vertueuse. C'eût été dans ces moments sa plus douce consolation. Il la desiroit, il se la refusa. Livré à lui-même, la philosophie le soutint dans l'infortune et dans les douleurs, repandit le calme dans son esprit, lui tint lieu de tout ce qu'il alloit perdre, de ses biens, de ses emplois et de l'unique objet qui l'attachoit à la vie.

Mais à quelle philosophie eut-il recours? Implora-t-il, comme tant d'autres, cette sagesse purement humaine, qui prétend tirer de son propre fonds ses ressources et ses vertus; qui ne veut rien devoir à la religion, qui la proscrit même; qui ravit à l'homme la spiritualité de son ame, pour ne lui laisser que des passions grossieres, et qui le degrade et l'avilit sous prétexte de le rendre heureux? cette philosophie trompeuse qui dément ses maximes par ses actions; qui déclame tout haut contre les richesses, et porte envie secretement aux riches; qui montre du mepris pour les dignites, et desire de les obtenir; qui recommande aux hommes la sociabilité, et cherche à perdre ses rivaux; qui se dit l'organe de la vérité, et sert d'instrument à la calomnie; qui vante sa modestie et sa moderation, et se nourrit d'emportement et d'orgueil? cette philosophie dont les sectateurs, fiers et hardis la plume à la main, sont bas et tremblants dans la conduite; qui n'ont

rien d'assuré dans les principes, rien de consolant dans la morale, point de regle pour le présent, point d'objet pour l'avenir; qui se jouent de leurs opinions, les soutiennent, les abandonnent, suivant leur crainte ou leurs besoins, et dont les exemples sont aussi dangereux que les leçons?

Avec de tels guides, vainement courons-nous après le bonheur. Ce fantôme s'évanouit dans le tourbillon d'idées confuses où l'on croyoit le fixer. Il ne nous en reste que de l'inquiétude, de l'agitation, et qu'un vide immense qui s'agrandit toujours devant nos desirs.

Peut-être, messieurs, que cette philosophie qui n'a point l'art de nous procurer une vie heureuse a du moins le secret de nous apprendre à mourir. Mais c'est où l'insuffisance et la foiblesse de son appui se demontrent plus que jamais. Qu'offre-t-elle dans leurs derniers moments aux infortunés qu'elle a seduits? Quel soulagement apporte-t-elle aux douleurs du corps, aux troubles de l'esprit? Que nous fait-elle envisager? la matérialité de l'ame et l'espérance de sa destruction. Je dis l'espérance, car aucun des partisans de cette monstrueuse philosophie n'a osé parler encore de certitude à cet égard. D'où il arrive qu'aux approches de la mort la plupart des incrédules, mal affermis dans leur doctrine, passent de l'incertitude au desespoir, et que les plus courageux sont ceux qui tombent alors dans un étourdissement stupide, ou dans une morne insensibilité.

Ce ne fut pas dans les bras de cette philosophie que M. de Maupertuis chercha du remede à ses

maux, et qu'il voulut terminer ses jours. Celle qu'il avoit cultivée étoit bien differente, et dans les derniers temps de sa vie il ne la separa plus des lumieres de la religion.

C'est dans cet assemblage heureux que le philosophe chrétien trouve encore plus de secours et de consolation qu'un fidele moins instruit. Ses études ont fortifié sa foi. Il n'a point acquis de connoissances qui ne soient pour lui de nouveaux motifs de croire : mais il n'en connoît que mieux aussi le néant du savoir et de la réputation littéraire. M. de Maupertuis en étoit venu là par degrés. Plus la fin de sa carriere approchoit, et plus la religion opéroit en lui le detachement de tout ce que l'amour-propre a de plus cher. Il employa les derniers mois de sa vie à mediter sur les verites éternelles de la religion. Jamais il ne montra plus de courage et de douceur. La sérenité de son visage, la tranquillité de son esprit, sa patience inalterable dans les douleurs, étoient l'effet sensible de ces salutaires réflexions. Il remplit ses devoirs de chretien, non pas avec cette décence affectee, qui ne suppose qu'un respect extérieur pour le culte recu, mais avec les marques les moins douteuses d'une foi pleine et entiere, et d'une resignation parfaite.

Personne n'a ete plus jaloux que lui de la réputation de chretien sincere et decidé. Des écrivains, tres suspects d'ailleurs dans leur croyance, ayant voulu, sans doute pour se prévaloir de l'autorité de son suffrage, trouver dans ses ecrits des principes contraires à la religion, ou en tirer des conséquences dangereuses, il se plaignit hautement de

cette injustice, et dissipa jusqu'aux plus légers soupçons qui auroient pu s'élever contre lui.

Observons ici, messieurs, et je me flatte que vous me saurez gré d'une remarque trop importante pour la laisser échapper; observons que ses justifications sur cette matiere n'étoient point vagues, ni captieuses, et qu'on n'y démêloit point cet orgueil secret qui s'irrite plus du reproche, qu'il ne cherche à s'en disculper. Il ne s'enveloppoit pas dans des subterfuges, dans des protestations générales de vénération et de respect pour la beauté des livres saints, et pour la morale de l'évangile, toutes choses que l'idolâtre, le musulman, le déiste même, pourroient dire et penser comme le chretien. Ses assertions sur ce point n'étoient pas équivoques. Nous avons dans plusieurs endroits de ses ouvrages des garants incontestables de sa foi. Il adoroit et croyoit la doctrine du christianisme, les mysteres, la révélation. Que ceux qu'on soupçonneroit d'incredulité prononcent ce mot. Toute autre apologie est superflue; qui croit la religion révélée croit tout.

Ce seroit donc sans succès que les incredules voudroient s'appuyer des sentiments de M. de Maupertuis. Quoi qu'ils disent, quoi qu'ils ecrivent, son nom ne grossira point le necrologe des esprits forts. Pour vous, messieurs, qui verriez avec douleur les moindres écarts d'un de vos confreres, vous n'aurez jamais de doute ni de regret sur les mœurs, ni sur la religion de l'homme illustre que vous avez perdu; et vous conserverez avec joie dans vos fastes la mémoire d'un academicien qui sut unir la vraie

littérature à la saine philosophie. Une attention scrupuleuse à choisir des hommes qui lui ressemblent soutiendra la grandeur et la dignité de votre établissement.

Cette compagnie a été fondée par un homme d'état, qui étoit en même temps un grand homme de lettres, et qui, de toutes les parties de la philosophie, possédoit éminemment la plus noble et la plus utile, l'art de gouverner. Il falloit que votre fondateur eût toutes les qualités, tous les talents qu'on peut desirer dans un académicien lettré, et dans un ministre philosophe. Sans cela, votre institution n'eût été qu'imparfaite et peu solide.

Avant le cardinal de Richelieu, de grands souverains, des ministres éclairés avoient chéri les sciences et les beaux arts, encouragé ceux qui s'y distinguoient. Leur regne ou leur ministere en avoit reçu de l'éclat; leurs nations s'en étoient avantageusement ressenties. Mais les effets de cette protection étoient passagers comme elle. L'empire des lettres n'avoit encore acquis chez aucun peuple poli une consistance fixe, qui le mît à l'abri des révolutions causées par l'ignorance ou par le mauvais goût. Les protecteurs des talents n'avoient été que d'illustres amateurs. Les académies qui existoient déja en Europe n'étoient que des sociétés littéraires abandonnées à elles-mêmes, qui dépendoient du zele plus ou moins ardent de leurs membres, et qui ne faisoient pas partie du corps politique de l'état.

Richelieu concevoit tout en grand, et l'exécutoit de même. Il n'aimoit pas les lettres seulement pour l'utilité particuliere, ou pour le plaisir qu'il en

pouvoit retirer. Il ne bornoit pas son administration à jouir durant sa vie de cette plénitude de pouvoir et de cette tranquillité personnelle que des hommes d'état, qui n'en avoient que le nom, ont souvent achetées, ou par des guerres injustes, ou par des traités de paix honteux, ou par des négociations ruineuses. Son ambition servoit son maître et la France. Il vouloit qu'après sa mort, comme dans le cours de son ministère, son roi fût le plus grand roi du monde, et les François la première nation de l'univers. Pour parvenir à ce but, trois moyens lui étoient également nécessaires; la réputation de nos armes; le nerf et la stabilité du gouvernement politique; l'encouragement et le progrès des sciences, des lettres et des arts.

Mais dans quel état se trouvoit alors la France par rapport à ces trois objets? Puissante, heureuse, respectée pendant le dernier règne, elle étoit retombée dans l'anarchie, pourquoi ne dirois-je pas dans l'avilissement? Nos armées, commandées par des favoris, demandoient en vain des généraux. Les ennemis du royaume avoient repris de toutes parts leur ancienne supériorité. Cette politique de Henri-le-Grand, si franche et si droite, mais si vaste et si éclairée, et qui avoit gouverné tous les cabinets de l'Europe, se voyoit réduite à de petites intrigues de cour, et rampoit devant l'incapacité mystérieuse du ministère espagnol. Notre littérature, elle étoit nulle. Les arts, ils nous venoient de l'étranger. Les sciences, Descartes n'avoit point paru. Corneille lui-même se laissoit à peine entrevoir dans la médiocrité de ses premiers essais. Richelieu se montre; il

prend les rênes du gouvernement. Tout se développe, tout se régénere. Le secret et l'habileté rentrent dans nos conseils ; nos armes triomphent ; la révolte est abattue, l'hérésie forcée dans ses remparts ; les lettres fleurissent, les talents renaissent, les arts se perfectionnent ; les cours étrangeres se troublent, leurs projets sont déconcertés ; la face de l'Europe est changée, et le génie créateur d'un seul homme enfante en un clin d'œil cette prodigieuse révolution.

C'est de ces matériaux dispersés et presque inconnus, que Richelieu construisit l'édifice immortel de la puissance et de la grandeur de cet empire. La fondation de cette compagnie fut un des principaux ornements de son ouvrage. Il l'institua, non pour en former une simple association de beaux esprits et de gens de lettres, mais pour établir un corps qui fût spécialement chargé du dépôt de la langue françoise, et c'est un des traits qui marquent le mieux l'étendue et la profondeur de ses vues. Par là notre langue, dont il jugeoit la conservation précieuse au gouvernement, et nécessaire à la splendeur de l'état, ne dependoit plus de l'inconstance et des caprices de la nation. L'usage, ce souverain absolu des langues, n'en conservoit pas moins ses droits ; mais cet usage n'est pas toujours suffisamment reconnu. L'académie seule en fait l'application, ou en déclare la légitimité ; semblable aux tribunaux qui sont eux-mêmes soumis aux lois dont l'exécution leur est confiée.

Remplis de cet esprit, fideles aux principes de votre instituteur, vous veillez, messieurs, sur la

destinée de la langue françoise, et vous distinguez les acquisitions qui l'enrichissent d'avec les innovations qui l'altèrent. Justement prevenus contre l'amour outré du nouveau que produit la disette du neuf, vous rejetez tout ce qui n'a que le mérite de la singularité; et ce qui caractérise bien le goût uniforme et sûr, et la littérature philosophique, qui président à vos travaux, c'est que nul académicien n'a essayé d'y faire prévaloir ses systêmes particuliers, et que chacun de vous s'attache au plan général, comme si c'étoit le sien propre. Accord patriotique, intelligence de citoyens, sans laquelle les changements moins bizarres qu'inconséquents qu'on a voulu introduire dans l'orthographe, et un déluge de mots inventés arbitrairement, eussent déja rendu méconnoissable la plus sage et la plus utile des langues modernes.

Ainsi le systême littéraire du cardinal de Richelieu a eu son entier accomplissement, puisqu'il a mis la langue et l'Académie françoise dans l'heureuse nécessité de conserver perpétuellement leur forme et leurs lois.

Ce grand homme sentoit bien, messieurs, qu'il communiquoit à votre établissement tout ce qui pouvoit le preserver des vicissitudes humaines. Il assuroit le sort de l'Académie, il préparoit ses beaux jours; mais il lui laissoit des accroissements de gloire à desirer. Elle méritoit d'appartenir au trône.

Louis-le-Grand, ce roi qui eut autant de justesse dans l'esprit que d'élévation dans l'ame, et qui ne tint que de lui seul l'art de régner, avoit porté sa vigilance et ses soins sur toutes les branches du

gouvernement, et sur les différentes parties de l'état. Il jeta les yeux sur l'Académie françoise; il en connut l'importance et l'utilité, et voulut que cette compagnie fût à l'avenir, comme les premiers corps de son royaume, sous sa protection directe, et sous ses regards immédiats. Il daigna donc succéder, en qualité de protecteur, au chancelier Seguier, dont la mémoire sera révérée tant qu'il y aura des magistrats et des gens de lettres.

Ce bienfait fut pour l'Académie un nouveau lien qui l'attachoit plus étroitement au service et à la gloire de ses maîtres. Grace aux vues politiques de son fondateur, adoptées par nos souverains, elle a, de même que les divers ordres de l'état, une portion considérable de la réputation du nom françois à soutenir. Tandis que nos tribunaux se signaleront par un zele désintéressé pour la justice et pour les lois, que nos légions combattront avec valeur pour le bien de la patrie, que notre commerce et les arts fleuriront, que nos négociateurs soutiendront dans les cours étrangeres la dignité de cette monarchie, l'Académie françoise conservera pour tous, dans son élégance et dans sa pureté, cette langue devenue presque universelle, et que tant de peuples de l'Europe ne peuvent employer, comme ils le font, dans leur jurisprudence, dans leurs actes publics, dans leurs traités, dans le cours ordinaire de la vie, sans rendre hommage en quelque sorte à la prééminence de notre nation.

L'univers en est témoin, messieurs. Cette prééminence, en vain contestée, a souvent armé contre nous des voisins ambitieux; comme si ce peuple,

que nous savons estimer, malgré ses préjugés injustes, pouvoit par la haine qu'il nous porte, ou par des mépris affectés, diminuer la supériorité que les François se sont acquise à tant d'égards. Répondez-moi, hommes aveuglés par vos succès, et qui prétendez être aujourd'hui les seuls philosophes de la terre : où trouverez-vous cette philosophie naturelle du droit des gens, si précieuse à l'humanité ? Est-ce dans les hostilités que vous avez exercées contre nous sans motifs ni déclaration de guerre, ou dans la modération d'un roi magnanime, qui pouvoit, avant la derniere paix, pousser si loin ses conquêtes, multiplier tellement ses victoires, que ses ennemis en eussent été accablés? Vous l'avez reçue de lui cette paix pour laquelle il combat encore, et qui n'est pas moins l'objet de ses vœux que de ses traités. Elle renaîtra sans doute, et vous en connoîtrez mieux le prix. Puisse-t-elle alors n'être plus exposée à des infractions arbitraires ! Puissions-nous, François, Anglois, Allemands, ne plus respirer que l'avantage commun de tous les peuples, et que l'amour du genre humain!

Pour nous, sujets d'un roi que nous chérissons, et qui nous aime, applaudissons-nous de concourir à des desseins qui ne tendent qu'au rétablissement de la félicité publique et de la tranquillité des nations. La cause la plus juste est souvent éprouvée par des disgraces. La France a quelquefois essuyé des revers qui eussent détruit toute autre puissance que la sienne. Mais elle a toujours trouvé des ressources dans le courage inébranlable de ses rois,

dans son amour inviolable pour eux, et dans l'orgueil même de ses ennemis.

Et ne seroit-ce point par l'ivresse de leur joie qu'ils nous annonceroient leur prochaine humiliation? Souhaitons du moins que désabusés de l'idée chimérique de nous imposer des lois, ils ouvrent les yeux sur leurs véritables intérêts. Les nôtres sont inséparablement liés à la gloire du souverain qui nous gouverne. Persuadé que la paix n'est pas moins nécessaire à ses peuples qu'au reste de l'Europe, il est pénétré de leurs besoins; il sent leurs malheurs; il se les exagère peut-être à lui-même, et cela seul, messieurs, suffiroit pour les adoucir. Mais, que dis-je? les François unis entre eux, fidèles à leur devoir, chers à leur roi, ne seront jamais malheureux.

FIN DU DISCOURS DE RÉCEPTION.

NOTE DE L'EDITEUR

Sur une dissertation de Pompignan relative à l'hymne intitulé : *Pervigilium Veneris* (veillée des fêtes de Vénus), et faussement attribué à Catulle.

Voltaire disoit à Pompignan, dans une lettre qu'il lui écrivoit le 30 octobre 1738 (l'une de celles dont j'ai parlé dans ma Notice) : « J'ai lu avec une « satisfaction très grande votre dissertation sur le « *Pervigilium Veneris*. C'est là ce qui s'appelle de « la littérature. Madame la marquise du Châtelet,

« qui entend Virgile comme Milton, a été vivement « frappée de la finesse avec laquelle vous avez trouvé « dans les Géorgiques l'original du *Pervigilium*. « Vous êtes comme ces connoisseurs nouvellement « venus d'Italie, tout remplis de leur Raphael, de « leur Carrache, de leur Paul Veronese, et qui dé- « mêlent tout d'un coup les pastiches de Boulogne ». Malgré cet éloge assurément très flatteur pour Pompignan, je n'ai pas cru devoir faire réimprimer une dissertation, à la vérité, très convaincante, mais dans laquelle, en dernier résultat, l'auteur s'est borné à démontrer, pour me servir de ses propres expressions, qu'en confrontant ce vers du second livre des Géorgiques,

Vere tument terræ, et genitalia semina poscunt,

et les dix-huit vers suivants, avec le *Pervigilium Veneris*, « on reconnoît, du premier coup d'œil, « que les idées de Virgile sont répandues dans « l'hymne de Vénus, et qu'elles ont été le moule de « ce petit poeme ». Le lecteur ainsi mis sur la voie, pourra lui-même vérifier le fait; il verra qu'un hymne évidemment puisé dans un passage des Georgiques, ne peut être de Catulle, mort treize ans avant la naissance de l'auteur de ce bel ouvrage. D'ailleurs on est maintenant d'accord que le style du *Pervigilium* n'est pas du beau siecle de la latinité, auquel Catulle a appartenu; ce qui acheveroit de lever tous les doutes, s'il en pouvoit exister encore, après la découverte de Pompignan.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

POÉSIES DIVERSES.

OEUVRES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE ET DU DERNIER VOLUME.





